



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



1. Ausg. Barbier III. 821

Par Guill. Dubois de Roche-
fort.

Sior, 18. Jh., III. 53634

PENSÉES DIVERSES
CONTRE LE SYSTÈME
DES MATÉRIALISTES,

A l'occasion d'un Ecrit intitulé :

SYSTÈME DE LA NATURE.

*..... Longa est materia, longa
Ambages ; sed summa sequar fastigia rerum.
Virg. Æneid. lib. II.*



A P A R I S,

Chez LAMBERT, Imprimeur - Libraire,
rue de la Harpe, près Saint-Cosme.

M. D C C. L X X I.

Vet. Fr. II B. 1600

18.11.1986

18.11.1986



T A B L E

D E S A R T I C L E S.

P R É A M B U L E.	page 1
P R E M I E R E O B S E R V A T I O N. <i>Le Système de la Nature n'a pas le mérite de la nouveauté.</i>	10
I I. O B S E R V A T I O N. <i>En quoi l'Auteur du Système diffère de ceux qui l'ont précédé.</i>	12
I I I. O B S E R V A T I O N. <i>De la passion que l'auteur fait paroître.</i>	14
I V. O B S E R V A T I O N. <i>Du prétendu nom de l'Auteur.</i>	15
V . O B S E R V A T I O N. <i>En attaquant l'ouvrage, on ne prétend point attaquer la bonne foi de l'Auteur.</i>	17
V I. O B S E R V A T I O N. <i>La présomption des Ecrivains doit diminuer à mesure que le siècle devient plus éclairé.</i>	19
E X T R A I T des principes fondamentaux du Système de la Nature.	23
§ I . <i>Présomption ridicule de certains Philosophes.</i>	26
§ I I. <i>De la matière, & combien elle est inconcevable.</i>	28

- § III. L'existence de la matière est plus inconcevable que celle des esprits. 31
- § IV. De l'évidence, & combien il est difficile de s'en assurer. 37
- § V. Des sens & de la pensée. 39
- § VI. Du mouvement & combien il est inconcevable. 43
- § VII. De l'industrie de la Nature ; jointe par les Matérialistes. 46
- § VIII. Examen de quelques argumens contraires à l'existence de Dieu. 49
- § IX. Résumé des propositions précédentes. 54
- § X. Examen de cette opinion : La crainte a fait les Dieux. 59
- § XI. De la notion d'un Dieu, qu'on a représentée comme funeste au genre humain. 64
- § XII. Des notions de l'Être Suprême considérées dans leur universalité. 67
- § XIII. Les notions universelles ne sauroient être détruites. 71
- § XIV. Inconséquence des Matérialistes sur la liberté de l'homme. 73
- § XV. La liberté de l'homme peut être prouvée par les Systèmes mêmes qui tendent à la détruire. 76
- § XVI. Comment la contradiction dans les Systèmes peut en démontrer la fausseté. 83
- § XVII. L'obscurité de certains princi-

DES ARTICLES, ✓

pes n'empêche pas qu'on ne puisse se décider par des probabilités. 85

§ XVIII. *L'aveu général des Nations est une grande probabilité.* 86

§ XIX. *La raison n'est pas en droit de rien opposer contre les probabilités tirées de l'expérience.* 88

§ XX. *Les maux qui résultent de certaines opinions ne sauroient servir de preuves contre elles.* 90

§ XXI. *Si une société d'Athées peut subsister.* 92

§ XXII. *Combien peu de Philosophes ont professé l'athéisme.* 96

§ XXII. bis. *On ne peut pas conclure qu'une opinion n'existe pas de ce que les idées qui la composent sont confuses & absurdes.* 108

§ XXIII. *Les idées des Peuples sur la Divinité peuvent être opposées sans qu'on en puisse rien conclure contre l'unanimité de la croyance générale.* 110

§ XXIV. *L'unanimité d'une opinion montre qu'elle vient de la Nature.* 111

§ XXV. *La Nature est la seule qui ait le pouvoir d'attacher un grand nombre d'hommes à la même opinion,* 112

§ XXVI. *Quelle conséquence il y auroit à tirer de la proposition contraire.* 114

- § XXVII. *Des opinions admises par le plus grand nombre des sociétés, & qu'on peut regarder comme naturelles.* 115
- § XXVIII. *Des idées que les Anciens avoient de l'ame.* 116
- § XXIX. *En attribuant ces opinions universelles à l'amour-propre, c'est les attribuer à la Nature.* 120
- § XXX. *Les opinions universelles peuvent être assimilées aux passions.* 121
- § XXXI. *De l'Etat de Nature, & combien il est indéfinissable.* 123
- § XXXII. *Si l'Etat de nature est un état de guerre.* 128
- § XXXIII. *La Loi Naturelle est différente de l'Etat de Nature.* 129
- § XXXIV. *Utilité caractéristique des opinions universelles.* 132
- § XXXV. *Inconséquence & témérité des systèmes contraires aux opinions universelles.* 134
- § XXXVI. *Les opinions générales pré-supposent des sentimens universels, & se modifient comme eux.* 136
- § XXXVII. *Des contradictions inexplicables ne sauroient détruire des opinions universelles.* 140
- § XXXVIII. *Si le mal physique & moral peut être contradictoire avec la notion d'un Dieu.* 143

DES ARTICLES. vñ

- § XXXIX. *Suite du même sujet.* 144
- § XL. *Les idées du mal physique & moral chez les Anciens n'étoient point contraires aux plus saines notions de la Divinité.* 149
- § XLI. *Examen du sentiment de Bayle touchant l'influence de la Religion chez les Anciens.* 155
- § XLII. *La sensibilité des Anciens comparée à celle de l'homme en adolescence.* 159
- § XLIII. *De l'ordre universel.* 167
- § XLIV. *Comment l'ordre universel suppose la perfection.* 172
- § XLV. *La perfection suppose une intelligence.* 174
- § XLVI. *L'ordre universel senti & reconnu par les Anciens.* 177
- § XLVII. *De l'ordre universel par rapport à l'homme.* 181
- § XLVIII. *Inconséquence de ceux qui veulent que la prospérité soit l'appanage de la vertu.* 184
- § XLIX. *De l'ordre universel par rapport à la vertu.* 188
- § L. *Du danger d'estimer les vertus par leur utilité.* 194
- § LI. *Rétractation d'un Philosophe touchant le principe combattu dans la proposition précédente.* 199

vii] TABLE DES ARTICLES.

§ LII. Inconséquence de l'Autheur du Système de la Nature touchant l'essence de la vertu.	202
§ LIII. Combien le sentiment est essentiel à la vertu.	207
§ LIV. Pourquoi le sentiment ne suffit pas & a besoin d'être éclairé par la raison.	212
§ LV. De la sensibilité naturelle des enfans relativement aux idées morales.	216
§ LVI. De la Beauté sensible & morale.	230
§ LVII. Du sens intime.	240
§ LVIII. De l'Enthousiasme.	250
§ LIX. Si la Religion peut influer sur les mœurs.	253
§ LX. La Religion doit entrer dans l'éducation pour influer sur les mœurs.	255
§ LXI. Des effets de la Religion.	261
§ LXII. Injustice des reproches faits à la Religion.	269
§ LXIII. Combien la justification de l'athéisme est illusoire & fautive.	279
§ LXIV. L'Autheur du Système de la Nature se contredit en se justifiant.	283
Conclusion.	286

Fin de la Table.

PENSÉES



PENSÉES DIVERSES

CONTRE LE SYSTÈME

DES MATÉRIALISTES,

A l'occasion d'un Ecrit intitulé

SYSTÈME DE LA NATURE.

C'EST pour vous, mon ami, que cet écrit est fait, c'est à vous qu'il est adressé; vous seul, peut-être, daignerez le lire avec quelques hommes modestes, qui ne croient pas que ce soit un tort de suivre en quelque chose les opinions de la multitude. Je ne lui souhaite pas d'autre fortune que le bonheur de vous confirmer dans vos anciens sentimens. J'aurois, je l'avoue, une ambition plus étendue, si je voyois quelque fondement à mes espérances; mais c'est un grand vice originel pour un écrit nou-

A

veau que de défendre ce que tant de gens attaquent.

Ainsi , satisfait du moins de pouvoir vous délivrer de cet état de trouble & d'anxiétés où vous a conduit le livre dont vous me parlez, jè croitai avoir assez fait, si j'ai pu rendre mon ami à cette heureuse disposition d'esprit dans laquelle je l'ai vu, lorsqu'avec Schafsbury & Gesner nous allions ensemble, au lever de l'aurore, adorer l'Être puissant qui produisoit pour nous les merveilles brillantes du Printems. Vous savez que cette variété de formes, cet éclat des couleurs dont la Nature étoit parée, cette magnificence, cette prodigalité de la belle saison étoient moins notre esprit que le bonheur que nous goûtions de nous trouver sensibles à toutes ces beautés.

» Je conçois, me disiez-vous, que la
 » nature a dû nous donner, ainsi qu'aux
 » animaux, un penchant machinal pour
 » tout ce qui pouvoit servir à notre
 » subsistance, & un attrait violent pour
 » la propagation de notre espèce; mais
 » je ne conçois pas pourquoi elle m'a
 » donné un goût si vif pour des objets
 » qui semblent si indifférens à mon
 » bien-être: jamais tout ce qu'on ha-

contre les Matérialistes.

» nore du nom de volupté n'a porté
» jusqu'à mon cœur cette sorte de plai-
» sir, cet enthousiasme tranquille, cette
» douce ivresse que j'éprouve en con-
» templant la cime ondoyante de ces
» arbres touffus, ces guirlandes de fleurs
» que présentent ces vergers, l'émail de
» ces prés, ces immenses tapis de ver-
» dure qui font l'espérance & la joie du
» laboureur? Pourquoi l'odeur que je
» respire porte-t elle à mon ame des
» sensations si agréables? Pourquoi me
» sens-je à cet aspect attendri jusqu'aux
» larmes, d'admiration & de recon-
» noissance? Toutes ces beautés ne sont-
» elles pas dans moi, puisque c'est moi
» qui les éprouve, & que mon orga-
» nisation n'est pas moins nécessaire à
» ce sentiment que les objets mêmes qui
» le causent?

Embarrassé de toutes ces questions,
j'essayois de chercher des réponses dans
les solutions de nos Philosophes. « Ces
» idées, disois-je, qui nous paroissent
» tenir purement à l'ame, ne sont, sui-
» vant eux que des idées matérielles
» auxquelles se sont jointes impercepti-
» blement d'autres idées qui tiennent
» toutes aux plaisirs des sens. Ce plai-

» sir que vous ressentez & qui vous pa-
» roît une idée si simple, est une com-
» plication d'idées particulières que la
» vivacité de votre imagination rassem-
» ble à votre insçu. Ces fleurs, ces
» moissons naissantes vous font jouir
» d'avance de ce qu'elles produiront
» un jour. Cette idée d'abondance an-
» ticipée n'est qu'une idée de votre
» bien-être à venir, idée tout-à-fait
» matérielle & dont vous n'avez pas
» plus à vous glorifier que le cheval
» échappé qui bondit & vole au pâtu-
» rage qu'il apperçoit de loin ». C'étoit
alors, mon ami, que j'aimois à vous
entendre, lorsqu'avec l'enthousiasme
du sentiment & de la vérité vous ré-
futiez ces vains argumens. » Quoi donc,
» me répondiez-vous, ces Philosophes
» voudront mieux connoître que moi-
» même ce qui se passe en moi ? Pour-
» quoi, dès ma plus tendre enfance,
» ces idées qui me touchent tant au-
» jourd'hui avoient elles déjà la préfé-
» rence sur mon cœur ? Je ne savois ce
» que c'étoit que cette abondance, ce
» bien-être dont vous me parlez ; mais
» la vue seule du firmament éclairé par
N le soleil, ou par les flambeaux de la

» nuit me plongeoit dans une douce
» mélancolie que j'aimois & dont il
» n'y avoit point de plaisir qui pût m'ar-
» racher.

Obligé d'abandonner les faux-fuyans de nos Philosophes, je me joignois à vous pour élever nos actions de graces vers cette source infinie de toutes beautés, vers cette ame intelligente de la nature universelle, de qui la bienfaisance gratuite a ouvert nos sens & notre cœur à ce torrent de plaisirs indifférens à notre existence, & uniquement formés pour notre bonheur.

» Glorieuse & puissante Nature, di-
» sions-nous, ou plutôt souveraine in-
» telligence qui tiras de ton sein les
» êtres divers dont la Nature est com-
» posée, & l'harmonie qui les joint,
» & ces créatures privilégiées qui seules
» peuvent en sentir les beautés; la chaîne
» éternelle de tes desseins & l'immen-
» sité de ton pouvoir nous sont égale-
» ment inconnues; nous ne savons
» ni pourquoi nous avons commencé
» d'exister, ni comment nous existons.
» Si nous osons porter nos regards sur
» tes augustes desseins, nous conce-
» vons en quelque sorte pourquoi tu

» nous a donné ce penchant vers tel ou
» tel objet ; mais nous ignorons pour-
» quoi ce penchant est un plaisir. La
» pierre qui tombe vers la terre ne res-
» sent point l'impression du plaisir. La
» loi universelle qui l'entraîne pouvoit
» nous entraîner de même, sans que
» jamais un sentiment de volupté fût
» parvenu jusqu'à notre cœur. Reçois
» donc, souverain Créateur & modé-
» rateur des êtres, reçois l'hommage
» des facultés que nous tenons de ta
» munificence ; c'est à toi que nous
» consacrons les plus doux sentimens
» de ce plaisir ineffable dont tu nous a
» rendu susceptibles ; tu n'as pas be-
» soin de nos hommages ; mais nous
» avons besoin de ces épanchemens
» qui nous portent à te les offrir. En-
» tretiens en nos cœurs cette sensibilité
» précieuse qui nous ramène à toi com-
» me à la source & à la fin de toute
» beauté & de toute harmonie. Si nous
» la perdions une fois, ce monde que
» nous contemplons ne seroit plus qu'un
» chaos affreux où notre cœur ne trou-
» veroit que malheur & que désespoir,
» & nos sens hébétés ne regarderoient
» que comme des songes vains ce con-

» cert si touchant dont ils font mainte-
» nant ravis ».

Tel étoit, mon ami, le doux enthousiasme qui nous échauffoit alors, & vous avez cent fois éprouvé que cette heureuse ivresse n'étoit pas simplement une contemplation oisive, inutile à la vertu. Combien alors nos devoirs ne nous étoient-ils pas chers ? Combien ces idées d'ordre & d'harmonie dont nous étions frappés ne nous portoient-elles pas à jouer un rôle intéressant dans ce concert universel ? La bienfaisance & l'humanité nous en ouvroient la voie. Le pauvre nous devenoit plus cher qu'auparavant : toutes ces relations formées par le sang & l'amitié nous paroissoient plus douces : nous trouvions sans peine au fond de notre cœur plus de pitié que d'indignation pour les méchants, plus d'admiration que de jalousie envers nos rivaux, la jouissance des biens présens, la résignation aux infortunes les plus amères, & la vie étoit alors pour nous, non une lueur de quelques momens, mais une portion de vie de la nature universelle. Jugez donc avec quel chagrin j'ai dû voir que ce beau délire inspiré par la Nature & ap-

prouvé par la raison alloit vous être enlevé. Je sentis mon cœur frémit à la lecture de la lettre où vous me témoignez vos incertitudes en me rapportant les raisonnemens usés du nouveau Protagoras. Je la portai cette lettre dans les mêmes lieux dont la solitude nous avoit autrefois inspiré de si douces méditations ; je cherchois, dans la paix de ces sombres retraites, de quoi vous forifier & vous rappeler à vous-même. Je sentis que la raison pouvoit venir à l'appui des inspirations de la Nature, que cette mère sage ne nous avoit pas donné des facultés qui dussent être en contradiction, & je m'écriai avec Shaftsbury : « Esprit souverain de l'Univers, » puisque tu m'as formé sensible & raisonnable, puisque le plus noble appanage de mon être est de chercher à te connoître, te contempler & t'aimer, permets que je n'emploie pas en vain ces facultés dont tu as enrichi mon ame. Ce n'est point un desir de gloire, une vaine curiosité, une folle ambition qui m'animent ; daigne donc m'assister & me guider ; je ne demande pour prix de mes efforts que de faire passer dans l'ame de mon

« ami la conviction qui règne dans la
« mienne ».

Après cette courte invocation, s'il n'eût fallu que parler à votre cœur, mon imagination enflammée avoit de quoi le satisfaire; mais je me rappelai que c'étoit à votre esprit que je devois m'adresser, puisque lui seul étoit séduit, & qu'ainsi c'étoit par des raisonnemens que je devois combattre & repousser les atteintes du système dangereux qui vous a ravi pour quelque tems la paix & le bonheur; je me recueillis donc, &, après un assez long examen des armes qu'on pouvoit employer, je crus voir que le moyen le plus sûr n'étoit pas tant de prouver l'avantage & la supériorité de nos anciens principes que la foiblesse, l'inconséquence & la témérité de ceux qu'on vous propose d'y substituer. Ce projet, quoique assez simple, demandoit une certaine suite, un ordre, un enchaînement qui ne pouvoient se trouver sans quelque sorte de travail, & mon esprit naturellement paresseux, lorsqu'il s'agit de rédiger ses pensées, eût peut-être abandonné l'entreprise, si les intérêts de l'amitié ne l'eussent soutenu. Ce qui m'en rendoit

l'exécution plus embarrassante, c'étoit que je voulois combattre cette production nouvelle de l'athéisme sans m'assujettir à sa marche, & m'en établissant une qui me fût propre, je voulois ne rien omettre d'essentiel pour ne pas donner lieu de penser que j'éluoïs les difficultés. Mais, avant d'entrer en matière, je crus qu'il ne seroit pas inutile de vous entretenir de quelques observations préliminaires.

PREMIERE OBSERVATION.

Que le système de la Nature n'a pas le mérite de la nouveauté.

IL faut bien se garder d'imaginer que notre auteur ait tiré de son propre fonds le système qu'il nous expose avec toute la confiance d'un homme idolâtre d'une découverte qu'il ne doit qu'à son génie. Cette prévention a peut-être ébloui quelques personnes qui auroient vu cet ouvrage d'un autre œil, si elles avoient sçu que ce système n'est qu'un tissu de propositions hardies qui, de-

puis la naissance de la Philosophie, se sont produites sous cent formes différentes. Ce n'est pas le moment de citer ici ceux des Anciens qui ont hasardé de semblables opinions ; & , parmi les modernes , il suffira de nommer Cardan , Vanini , Spinoza , Knutzen, qui ont bâti pour lui le système qu'il s'est donné la peine de paraphraser.

Je m'étonne que notre auteur , voulant être conséquent , ne se soit pas empressé de publier les noms de ceux à qui il devoit ses découvertes ; comment n'a-t-il pas senti que ce seroit un préjugé fâcheux contre lui , aux yeux des gens sensés , s'il pouvoit persuader en effet qu'il a été le seul à qui la vérité & une vérité si nécessaire ait daigné se montrer dans tout son jour ? Mais il y auroit eu d'un autre côté cette conséquence à lui opposer. Si cette vérité a été apperçue , comment n'a-t-elle pas triomphé de l'erreur ? Et si c'est le sort de la vérité de rester toujours enveloppée de nuages , malgré les efforts qu'on a faits & qu'on pourroit faire , comment se flatte-t-il de l'en tirer ?

Nous verrons dans la suite que ceci

A vj



étoit à-peu-près un des argumens de Bayle contre Spinoza.

N. OBSERVATION.

En quoi l'Auteur du système diffère de ceux qui l'ont précédé.

IL ne faut pas croire cependant que notre athée moderne ait servilement imité ceux dont il a copié les principes. Il est entre eux & lui une différence bien remarquable. C'est que jusqu'ici l'athéisme ne s'étoit produit qu'avec des ménagemens qui en pouvoient arrêter la contagion. Tantôt renfermé dans l'enceinte de l'école, il ne sembloit qu'un exercice de l'esprit, ou une tentative de l'orgueil des Philosophes qui vouloient s'ouvrir des routes nouvelles; tantôt exposé avec ambiguïté dans une langue ignorée du plus grand nombre, il s'y retranchoit avec avantage, & laissoit une porte ouverte aux rétractations; tantôt enfin il s'enve'oppoit lui-même dans un système difficile à suivre, & ressembloit au serpent qui, cachant sa

tête au centre de la spirale que son corps a formée, s'endort, & ne devient dangereux qu'à l'imprudent qui l'éveille & l'excite. Mais notre Philosophe a pris une voie toute différente. *Ecrire à mots couverts*, dit il, *c'est souvent n'écrire pour personne.* Il a donc eu la noble ambition de vouloir écrire pour tout le monde; il a dépouillé toute réserve & tout ménagement. Persuadé qu'il avoit trouvé la vérité, & que la vérité ne pouvoit être qu'utile, il a mis au jour son système avec une hardiesse qui sembloit réservée à notre siècle (1) & dont je ne serois pas étonné qu'on voulût faire honneur à ce siècle tant vanté, en la regardant comme un des plus beaux effets des progrès de l'esprit humain.

Système de
la Nature,
pag. 12.

(1) Il faut avouer cependant que Mathias Knutzen, natif d'Oldensworth dans le duché de Sleswich, avoit eu le même courage. Nous en parlerons dans la suite.



III. OBSERVATION.

De la Passion que l'Auteur fait paroître.

PARMI ceux qui ont précédé notre Philosophe dans cette carrière, les uns n'ont employé que le sens froid de la raison, & ce ne sont pas ceux-là qui ont été le moins dangereux. Les autres comme Vanini (1) ont mêlé à leurs raisonnemens philosophiques, l'aigreur & la causticité; leur intérêt particulier a échauffé leur bile & animé leur éloquence. Notre athée moderne s'est rangé parmi ces derniers. J'ignore les raisons qu'il a pu avoir; mais jamais un homme qui soutient une mauvaise cause

(1) On prétend que Vanini écrivit au Pape que, s'il ne lui donnoit pas incessamment un bénéfice, il alloit bouleverser la Religion Chrétienne. Peut-être étoit-ce un de ces propos qu'il se permettoit dans les moments d'humeur que lui donnoit son indigence, & d'après ce propos on aura supposé la lettre qui ne paroît pas avoir jamais existé.

n'a employé pour la faire valoir plus de déclamations de toute espèce, plus d'invectives & d'injures. Lorsqu'on va faire parler la vérité, on doit faire taire les passions, car si la passion paroît, la vérité même devient suspecte. En vain voudra-t-il justifier lui-même l'espèce de passion qui l'anime dans la recherche de ce grand problème, & colorer d'un beau nom l'indignation qui le transporte contre les Prêtres & les Rois, il m'a trop bien appris que les passions sont un obstacle à la vérité, que la vérité n'a besoin que d'elle seule pour subjuguier tous les esprits, que les passions la déguisent, & interposent entre elle & nous un nuage qui nous empêche de la reconnoître. Ainsi par-tout où je vois la passion, je ne suis point sûr de voir la vérité.

IV. OBSERVATION.

Du prétendu nom de l'Auteur.

SI je voulois ainsi passer en revue toutes les considérations capables d'indisposer une ame honnête contre ce nou-

veau phénomène philosophique, j'appuyerois sur l'indécence qu'il y a d'attribuer à un homme qui n'existe plus, un ouvrage si dangereux dont il n'est pas l'auteur. Personne, à la vérité, n'est la dupe de ce mensonge fait à la face du public, & l'auteur n'a pu s'y autoriser que par un de ces sophismes qui autorisent à tout. L'ouvrage, s'est il dit à lui même, est excellent tant pour la forme que pour le fonds, & c'est honorer la réputation d'un homme que de lui faire un pareil présent; mais, si l'ombre de cet illustre Académicien pouvoit l'entendre, ne lui reprocherait-elle pas de lui avoir prêté des sentimens qu'il n'a jamais fait paroître, & d'avoir ainsi exposé son nom à l'exécration de ceux à qui ce système semble un attentat criminel contre la paix de la société?



V. OBSERVATION.

En attaquant l'Ouvrage , on ne prétend point attaquer la bonne foi de l'Auteur.

MAIS je suis bien éloigné de vouloir vous séduire par des préventions défavorables ; c'est une adresse que je hais & qu'il faut laisser à ceux qui en ont besoin pour étayer de mauvaises causes. Je proteste donc ici d'avance contre tout ce qui pourroit m'échapper dans la vivacité du discours, & qui porteroit sur l'auteur, au lieu de porter sur son ouvrage. Je proteste du fond de mon cœur que je ne prétends point attaquer la bonne foi de celui qui a mis au jour un pareil écrit. Un homme qui sciemment oseroit porter le trouble dans les cœurs, ébranler les constitutions politiques & religieuses pour le seul plaisir de faire un livre bien scandaleux, seroit un incendiaire, un homme abominable, digne de l'exécration publique ; mais j'aime à croire qu'un tel homme

ne sauroit exister. Tout mortel est sujet à l'erreur ; le zèle de la liberté peut produire autant de maux que l'esclavage de la superstition. L'enthousiasme peut se trouver à la fois du côté du fanatisme & dans le parti opposé. Si je me permets d'attaquer quelquefois l'Auteur, ce sera pour montrer sa présomption, sa témérité, ses inconséquences. Il n'en faut pas davantage pour préserver de la contagion les lecteurs qu'un certain appareil de raisonnemens pourroit séduire. L'homme est naturellement si paresseux quand il s'agit de réfléchir, le plus grand nombre des esprits y est si peu exercé, que, dans les matières les plus sérieuses, on s'en rapporte volontiers à ceux que gratuitement on suppose plus instruits. De-là le crédit des empiriques, des prétendus esprits-forts, & de tant d'hommes vains, si impudemment présomptueux soit dans leurs écrits, soit dans leurs discours.



VI. OBSERVATION.

La présomption des Ecrivains doit diminuer à mesure que le siècle devient plus éclairé.

A considérer cette quantité de livres qu'on publie tous les jours sur toutes sortes de matières, il y auroit lieu de penser que jamais on n'a été plus instruit (1); & il y auroit cette conséquence à en tirer que jamais les écrivains n'ont été plus modestes & moins présomptueux; car la présomption qui peut être de mise avec les ignorans, devient ridicule auprès des gens instruits. Cependant, si le siècle s'est éclairé, je ne crois pas que la présomption du grand nombre des Ecrivains ait diminué en raison des lumières qu'on

(1) *Aristarchus* disoit qu'anciennement à peine y avoit-il eu sept Sages par le monde, mais de notre tems, disoit-il, à peine pourroit-on trouver autant d'hommes ignorans. Plutarque, traduction d'Amyot. *De l'amitié fraternelle.*

lui suppose acquises. Seroit-ce que les Auteurs se sont apperçus que, si les connoissances ont fait quelques progrès, le jugement & la raison n'en ont pas acquis plus de forces ? Jamais en effet on n'a tant lu & tant écrit, & jamais on n'a moins réfléchi. Il semble que l'esprit humain ait perdu cette vigueur dont les générations passées nous ont fourni des modèles. Les liaisons qu'on voit dans les idées sont toutes foibles comme les toiles que forme l'araignée pour surprendre sa proie. L'art de bien dire a fait tort à l'art de penser. L'esprit évaporé par un plus grand nombre d'objets n'a pas le tems de se recueillir & de se conforter par la nourriture qu'il prend. Les hommes, acquérant un plus grand nombre de connoissances, ont perdu insensiblement cette sagacité de jugement qu'on remarque quelquefois dans des gens simples dont l'éducation n'a pas gâté le naturel (1). Ainsi, les

(1) Ceux qui ont le plus raisonné ne sont pas toujours ceux qui ont le plus perfectionné leur raison. J'aime beaucoup ce que Callimaque raconte de Pittacus. Un homme vint un jour le consulter sur un mariage qu'il vou-

lecteurs se multipliant & devenant plus superficiels, les auteurs ont plus d'avantage qu'ils n'en avoient autrefois. Ces écrivains ont bien senti que, pour acquérir un certain nom, il ne falloit point un mérite extraordinaire, comme au tems où les lumières de l'esprit moins répandues étoient rassemblées sur un plus petit nombre de têtes, & leur présomption est devenue d'autant plus juste que, pour peu qu'ils sachent flatter le goût dominant, ils sont sûrs de ne point manquer d'admirateurs. Il ne seroit donc pas étonnant, comme vous voyez, qu'un ouvrage tel que celui dont il est question, fît infiniment plus de bruit, & eût plus de succès que n'en eurent

loit faire. Il pouvoit choisir entre deux partis; l'un étoit assorti à son état & à sa fortune; l'autre beaucoup au-dessus. Pittacus, sans lui répondre, le renvoya à des enfans qui jouoient à quelques pas de là. Les enfans n'hésitèrent pas, & lui crièrent tous unanimement : « Prends ton égale ». Avec plus de raison que ces enfans, on eût peut-être donné un conseil moins sage. Cette idée, à laquelle je tiens beaucoup, reparoîtra plus développée vers la fin de l'ouvrage.

dans leur tems le *Leviathan de Hobbes*
& la *substance unique de Spinoza*.

Après avoir couché ces observations sur mes tablettes , je m'en retournai chez moi , rêvant toujours aux moyens les plus simples de repousser un système si révoltant pour notre cœur & pour notre raison. D'un côté, je redoutois pour vous l'ennui d'une dissertation en forme; de l'autre , je sentoís que, par une fausse délicatesse, je pouvois ressembler à un médecin qui laisse périr son malade, pour vouloir lui épargner le déboire de la médecine. Je cherchois enfin quelle forme donner à mes réflexions , & en relisant les observations que je viens d'écrire, j'imaginai qu'en divisant ainsi par propositions la matière que j'avois à traiter, nous y trouverions tous deux notre compte, vous, en glissant sur ce qui vous toucheroit peu, & en vous arrêtant, où vous trouveriez quelque intérêt, & moi, en donnant par ce moyen une libre carrière à mon esprit, & me laissant la liberté d'effleurer beaucoup de sujets dont des écrivains plus patiens pourroient faire des volumes. Je pris enfin la plume, & dans la confiance

que j'écrivois pour un ami, j'admis toutes les pensées qui me vinrent, dans l'ordre où elles se présentèrent à mon esprit. Je voulus d'abord me retracer les fondemens du système de l'auteur, & voici ce que je crus pouvoir tirer de plus substantiel de ses deux gros volumes.

*EXTRAIT des principes fondamentaux
du SYSTÈME DE LA NATURE.*

JE ne vois, je ne sens que de la matière, toutes mes idées viennent de la matière, donc tout en moi est matière. La matière a des lois, une énergie propre, un mouvement avec lequel de soi-même & sans dessein elle a formé tout ce qui existe (1). Tout se détruit & se reforme sans cesse, tout est dans un mouvement continu. Le mouvement est donc aussi essentiel à la matière que les autres attributs. La ma-

(1) *Prima moventur enim per se primordia rerum,*

Luc. liv. II.

tière agissante ainsi nécessairement n'a pas besoin d'un être distingué d'elle. Attraction , répulsion , voilà ce qui tient lieu d'intelligence dans la Nature. L'intelligence n'est que pour nous ; c'est une modification nécessaire de notre existence & dépendante de notre organisation. C'est la matière seule qui nous a donné cette manière d'être que nous nommons intelligence ; c'est à la matière seule que nous devons tout rapporter. Cet être inconcevable que nous appelons Dieu ne peut point avoir d'idées , puisqu'il n'a point de sens (1). Le mal physique & moral qui règnent dans le monde prouvent qu'un Dieu n'y préside point (2). Tout se fait par un enchaînement de causes nécessaires. L'homme n'est qu'un être passif , n'ayant en lui ni liberté , ni conscience qui puisse donner de la moralité à ses actions. Le sens intime & indépendant des sens est une chimère ; la religion une sottise perni-

(1) *At facere & fungi sine corpore nulla potest res.* Lucr. lib. I.

(2) *Nequaquam nobis divinitus esse creatam Naturam mundi qua tantâ est prædita culpâ.*

Lib. II.

cieuse

cieuse à tout le genre humain, & dont il faut arrêter les mauvais effets en y substituant l'évidence de la morale & de ses avantages. Les hommes qui croient en Dieu sont des ignorants, des imbécilles ou des âmes foibles; & dût-il comprendre dans cette condamnation le genre humain entier, ce jugement n'effraie point notre Philosophe. La vérité, cette vérité si utile aux hommes, l'oblige à manifester ses pensées. Cachée pour tout le reste du monde, elle n'a été réservée de toute éternité qu'à quelques hommes rares, tels que l'auteur de cette belle découverte; & la Nature si injuste envers nous, n'a été juste que pour eux.

Après l'exposé des fondemens de ce système, je vais, sans m'interrompre davantage, vous faire part de toutes les pensées qu'il m'a fait naître, & que vous pourrez appliquer à tous les ouvrages qui vous paroîtront tenir plus ou moins de celui-ci, soit par les principes, soit par les conséquences.



§ I.

*Présomption ridicule de certains
Philosophes.*

JE ne saurois revenir de mon étonnement quand je vois de ces écrivains destructeurs qui prétendent nous apporter une lumière nouvelle, nous montrer les erreurs dans lesquelles l'Univers a été plongé, confondre tous les siècles & toutes les Nations, opposer leurs vains raisonnements aux impulsions de la Nature. Ils semblent nous dire : « Pauvres
» humains, écoutez-nous ; nous avons
» pitié de votre aveuglement. Par votre
» misérable constitution, vous avez été
» enclins à l'erreur, vous avez été les
» jouets malheureux de la politique ; les
» instruments du fanatisme ; vous avez
» servi au bonheur des hommes puissants ;
» mais vous n'avez pas encore songé au vôtre. Les génies que vous
» admirez, un Newton, un Descartes,
» un Leibnitz & tant d'autres n'étoient
» que des enfants puisqu'ils ont pensé

» comme vous. C'étoit à nous qu'il
» étoit réservé de vous révéler ce qu'ils
» n'ont pu découvrir. C'étoit à nous
» qu'il appartenoit de faire luire à vos
» yeux le flambeau de l'évidence. Ne
» craignez pas de trouver la moindre
» inconséquence dans nos principes, la
» moindre contradiction dans nos rai-
» sonnemens. Nos preuves auront toute
» l'évidence des axiomes, & nos ré-
» sultats toute la certitude d'une pro-
» position de géométrie. La vérité d'un
» axiome est sensible à tous les esprits,
» & d'axiome en axiome, l'esprit le
» plus borné peut parvenir, à l'aide
» d'un guide, aux propositions les plus
» sublimes de la géométrie. Voilà la
» marche que nous vous proposons,
» voilà celle que nous allons vous faire
» suivre; & pour preuve de notre bonne
» foi, si vous trouvez des inconséquen-
» ces dans nos raisonnemens, des pro-
» positions contradictoires ou hasardées
» sans preuves, des absurdités substi-
» tuées à des choses inintelligibles,
» nous consentons que vous nous pre-
» niez non pour des génies supérieurs,
» mais pour des hommes ordinaires,
» capables d'erreurs, d'un faux enthous-

» siasme , de témérité , d'inconfidéra-
 » tion , & que vous nous regardiez
 » comme des écrivains que la manie
 » & le besoin d'écrire ont aveuglés sur
 » le mal qu'ils pourroient faire ».

Jugeons les donc comme ils veulent
 être jugés ».

§ II.

*De la matière , & combien elle est
 inconcevable.*

IL faut être pourvu d'une présomption bien singulière pour oser en ces matières hasarder des systêmes nouveaux ; il faut être en même-tems bien peu conséquent pour oser seul faire tête à l'opinion générale du genre humain. Tout y est pour nous obscurité profonde, &, dès que nous voulons remonter aux principes des choses, nous ne trouvons autour de nous que notre ignorance (1).

(1) *Il n'y a rien de plus contraire à la saine Philosophie , dit un illustre écrivain Anglois,*

Nous n'avons pas d'idée plus nette de la matière que de l'ame. Un ancien Philosophe, trop frappé de cette vérité, nioit l'existence de tout, & prétendoit que, s'il existoit quelque chose, on ne pouvoit en avoir de connoissances, ou que, si l'on pouvoit en acquérir, on ne pouvoit les communiquer. Il n'y a point de qualité inhérente à la matière que je puisse concevoir. Je ne sçais ce que c'est qu'étendue, solidité, densité, impénétrabilité. Qu'entendez-vous par l'étendue? Est-ce une partie de l'espace? Mais cet espace, qu'est il? est-il infini? est-il borné? puis-je le concevoir infini? puis-je le concevoir borné? un corps, dites-vous, est ce qui a de

que les procédés des Dogmatistes qui affirment toujours & ne doutent de rien. Le scepticisme le plus absolu, en supposant qu'il existe, ne seroit pas plus contraire aux progrès de la raison & des connoissances. Je suis convaincu que les hommes les plus affirmatifs & les plus présomptueux sont communément les plus sujets à se tromper; la passion qui les entraîne leur ôte le tems de délibérer, & les précipite dans les absurdités les plus grossières. Voyez Essays and treatises on several subjects by David Hume, section IX^e. vol. III.

l'étendue ; mais comment concevrai-je une partie d'un tout que je ne conçois pas ? Nous avons relativement à nos idées , une manière de mesurer le tems. Mais le tems est-il fini , est-il infini ? Si je puis me former quelque idée du tems , c'est une notion particulière à moi , relative à mon existence , aux mesures que mon intelligence m'a données. J'en dirai de même de l'espace. Je conçois dans notre manière de parler ce que c'est que l'étendue ; mais cette étendue fait-elle un tout ou une partie ? Une partie , me direz-vous ? Partie de quoi ? de ce qui n'en sauroit avoir ? Je ne saurois imaginer des portions d'un espace infini ; car une portion est en certain rapport avec son tout , & l'infini ne sauroit avoir de rapport avec le fini.

Je ne puis donc avoir aucune idée de cette sorte d'abstraction que nous nous sommes faite de l'étendue. Je puis bien dire telle chose est plus ou moins , ou aussi grande qu'une autre ; mais , quand je viens comparer ce plus & ce moins avec cet espace infini dont chacun de ces objets fait partie , je n'y conçois plus rien.

Un corps est solide. Mais qu'est-ce encore que la solidité? Nous ne savons seulement pas si les éléments des corps ont la solidité proprement dite, & je vois très bien que tout le reste n'a point vraiment de solidité abstraite, puisqu'il n'y a point de corps qui ne soit susceptible de division.

Qu'est-ce que la densité, l'impenétrabilité? Des accidents dans la matière telle qu'elle se présente à nos yeux, mais qui, examinés de près, ne sont pas plus concevables que le reste.

§ III.

L'existence de la matière est plus inconcevable que celle des esprits.

Qui ne seroit donc pas étonné, après ces réflexions, d'entendre dire avec assurance à notre Philosophe: *J'ai quelques idées de la matière, & je n'en ai aucune de l'esprit.* Cette assertion qu'il regarde comme si évidente, me le paroît si peu, que je ne fais aucune difficulté d'ad-

mettre la proposition contraire (1). Car enfin, mettant à part les abstractions dont nous nous occupions tout à l'heure, quelles sont ces idées que j'ai de la matière? Si je l'examine par rapport à moi, & que je dise que tout ce qui tombe sous mes sens est matière, il s'ensuivra donc que tout ce qui ne tombe pas sous mes sens n'est pas matière. Et que deviendra cette définition pour un aveugle, pour un sourd, ou pour tout autre homme perclus de quelques uns de ses sens! Je conviens que Lucrèce a raison de dire *tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res*. Mais, de ce que tout ce qui tombe sous nos sens est matière, il ne s'ensuit pas que tout ce qui est matière

(1) Il est bon d'avoir des garants dans ces matières qui sont un pays perdu pour bien des gens. Voyez tout ce que dit à ce sujet un Philosophe Naturaliste aussi profond qu'éloquent dont je ne citerai que ces mots : *L'existence de notre corps & des autres objets extérieurs est douteuse pour quiconque raisonne sans préjugés*. Et plus haut : *L'existence de notre ame nous est démontrée*. Hist. Nat. de M. Buffon, tom. IV, nouvelle édition.

tombe sous nos sens. Car ce seroit prétendre que , parce que la matière a certains rapports avec nos sens , nous sommes assurés qu'elle n'en a point d'autre que ceux que nous avons apperçus par nos organes. Or d'où pourroit nous venir cette certitude ? Il faudroit pour cela que nous connussions parfaitement l'essence de la matière , & si nous disons que nous ne pouvons la connoître que par nos sens , ce sera former un cercle vicieux , & dire : La matière n'est que ce qui se fait sentir à nos sens parce que nous n'avons que nos sens pour sentir la matière.

Si je veux définir la matière par les idées que j'en conçois , je vois bien que ces idées sont en moi , mais je n'en conçois pas davantage quel rapport ou ces idées avec les objets qui les forment. Si l'on me demande ce que c'est que la couleur rouge que j'apperçois je dirai que c'est du rouge. Mais qu'entends je par là ? Je n'exprime point de tout une qualité de la chose , j'exprime une chose que j'ai conçue à l'occasion de l'objet qui m'a été présenté. Mais qu'on me demande comment est configuré le corps qui produit en moi ces

sensation ? comment il agit sur ma rétine , comment la lumière est réfléchie par ce corps , de manière à me procurer cette sensation ? Comment toutes ces choses matérielles ; corps , lumière , configuration produisent une idée , je n'y entends rien. Ainsi tout ce que je puis dire de ce corps rouge , c'est qu'ayant été mis devant mes yeux , j'ai eu l'idée d'une couleur rouge. Quelle idée emporté-je donc de la matière ? Aucune. Je ne fais ni par où , ni comment m'est venue celle qui s'est formée dans mon cerveau. La matière n'en est donc pas moins obscure pour moi. Mais puis-je concevoir ce que c'est qu'esprit ? Non , je vous l'accorde. Je ne veux point non plus chercher à m'en faire une idée. Je veux seulement examiner si j'ai plus de raisons d'admettre l'existence de mon esprit que telle de la matière.

Nous venons de voir que nos sens ne nous donnent aucune idée de la matière . & que la faculté pensante qui réside en nous a des idées indépendantes des objets , quoique occasionnées en quelque sorte par ces objets Je m'arrête ici pour appuyer davantage

contre les Matérialistes.

sur cette réflexion. Je la réduis à axiome ; les effets sont en raison de causes ; & , lorsqu'il ne s'agit que de mouvement, les effets sont pareils à leurs causes. Un corps qui en frappe un autre, lui communique son mouvement & sa direction. Il lui communique tout ce qui est en lui & qui l'a fait agir sur le corps qu'il a frappé. Une pierre qui frappe une boule, lui communique son mouvement & sa direction, & rien de plus, nonobstant les qualités différentes que ces deux choses peuvent avoir. Cette loi universelle de la nature n'est soumise à aucune exception. Ainsi, lorsque j'apperçois un objet coloré, si l'on dit que les fibres du cerveau sont ébranlées par la réflexion de la lumière, quelle que soit la réflexion, je n'y vois qu'une communication de mouvement où l'effet doit être pareil à la cause. Je conçois que ma rétine peut être ébranlée ; je ne conçois pas qu'il puisse entrer autre chose qu'un sentiment de vibration ? Comment donc puis-je acquiescer à l'idée de la couleur du corps que j'ai apperçu ? L'effet n'a plus rien de semblable à la cause. Quel rapport

tre la configuration & la couleur ? Quelle idée puis-je donc avoir de la couleur des objets, laquelle n'existe point dans ces objets mêmes, & qui, considérée comme un effet de leur action sur nous, n'a rien qui soit analogue à la communication du mouvement ? J'en dirai autant de la figure des corps. Comment, tandis que ces corps se peignent renversés dans ma rétine, puis-je les voir droits ? Comment tous ces objets peints en petit au fond de mon œil me donnent-ils une idée de grandeur si disproportionnée avec leur image. Je vois par tout dans la Nature des effets analogues & relatifs aux causes ; ici tout rapport est rompu, & plus je cherche à m'assurer de l'existence de la matière par celle des différentes qualités que je lui attribue ; plus ces qualités m'échappent, & plus les incertitudes augmentent. Tout ce qui résulte de ces vains efforts, c'est que je sens que j'ai la faculté de concevoir des idées ; mais je ne puis en argumenter pour l'existence des objets dont la présence a occasionné ces idées ; car cette présence même des objets n'étant pas toujours nécessaire à l'exercice de mon

entendement, je ne saurois même par supposition l'admettre pour la cause directe des idées que j'ai formées. Cette cause est dans moi ; c'est une faculté dont je ne conçois pas la nature, mais dont je ne saurois nier l'existence, tandis que je puis, en quelque sorte, nier celle de tout ce qui m'environne. Descartes n'étoit donc pas, comme on veut le représenter, un rêveur métaphysique, mais un grand génie, très-judicieux & très-conséquent, lorsqu'il commençoit ses réflexions par celle-ci : *Je pense, donc je suis.*

§ I V.

De l'évidence, & combien il est difficile de s'en assurer.

PRESQUE tous les grands Philosophes de l'Antiquité ont reconnu que les sens & l'entendement sont trompeurs ; mais ces Philosophes, par leur doute même, reconnoissent l'existence de nos organes & de notre esprit. En effet, c'est la seule chose qui puisse porter le caractère

*

de l'évidence. Ils ne pouvoient pas raisonner avec certitude sur les objets qui les avoient frappés, puisqu'ils n'étoient pas sûrs de la fidélité des organes qui les leur retraçoient, mais ils étoient sûrs qu'ils pensoient ; & , par ce que nous venons de dire , l'existence de leur esprit leur étoit donc démontrée , tandis que celle de la matiere étoit obscure pour eux. Combien leur auroit-il donc semblé ridicule de vouloir fonder un système sur le simple témoignage des sens ? Et comment un Auteur qui doit avoir étudié les hommes de tous les siècles & de toutes les nations , peut-il se flatter de leur apporter l'évidence , lorsqu'il devoit savoir que ceux qui se font le plus attachés à reconnoître la vérité des choses , en ont le plus douté ?

Je sais que , parmi ces Philosophes , il y avoit de vrais Sophistes qui nioient tout , pour l'unique plaisir de confondre leurs adversaires. Cette sorte d'adresse imaginée par Pyrrhon fut nommée *acatalapsie* , parce qu'elle admettoit une incompréhensibilité absolue. Cette vanité de l'esprit introduite par l'abus de la raison , avoit exclu la recherche de la vérité. J'en conviens. Mais, dans les premiers tems de

La philosophie ce doute général étoit réellement sincère , & provenoit de longues méditations sur l'existence des choses. Xénophane, Parménide, Zénon, Démocrite, & parmi ces noms illustres Socrate & Platon, suffisent pour montrer que l'évidence n'est pas aussi facile à découvrir & à communiquer que notre Auteur a pu le croire.

§ V.

Des sens & de la pensée.

DOUTER & enquerir faisoit le fondement de la philosophie ancienne : cette philosophie ne ressembloit en rien à la nôtre, qui nie, qui affirme & qui s'enquiert peu. Si notre Philosophe eût été aussi réservé & aussi modeste que les Anciens, il se seroit bien gardé d'avancer des propositions si hardies, en les revêtant du beau nom d'évidence. Avec quelle confiance ne répète-t-il pas partout que l'intelligence n'est en nous qu'une modification de la matière, & que nos idées nous étant venues par les

Plutarque ;
traduction
d'Amiot,
question 7.

sens, nous ne jouissons de l'avantage de penser que parce que nous avons celui des organes qui peuvent nous donner des idées. « Pensans & intelligens nous-
 Chap. VI, mêmes, nous prêtons à tout de l'in-
 g. 175. telligence & de la pensée, mais com-
 me nous en voyons la matière inca-
 pable, nous la supposons mue par
 un autre agent, ou cause que nous
 faisons semblable à nous. » Ce raisonnement reproduit & répété par-tout est presque la base du système entier. Nous sommes modifiés pour sentir & penser, & nous avons des organes qui sont les seules voies par lesquelles nous puissions percevoir des idées. Mais notre réformateur ne nous apprend point combien d'organes sont essentiels à la formation des idées. Il ne le dit pas ; & je crois que d'après ses principes on peut suppléer à son silence : car tel est l'avantage des principes bien établis, que les conséquences que l'on en tire participent à leur évidence.

Les cinq sens dont la Nature nous a pourvus, nous donnent les idées qui sont propres à notre espèce. Retrancher un de ces sens, vous détruisez sans doute beaucoup d'idées. & de combi-

raisons, mais vous ne les détruisez pas toutes. Supprimez-en encore un autre, autre réduction d'idées; mais ne restât-il que le toucher sans vuë, sans ouïe, sans odorat, sans goût, cette faculté peut procurer sans doute encore des idées, quoique dans un nombre infiniment moins grand. Une seule chose m'embarresse. Quel est l'organe du toucher? Cet organe s'étend sur toute la superficie de l'être qui en est doué: il n'a point de siege propre & particulier comme les autres sens, qui eux-mêmes sont sujets aux accidens du toucher, tandis que celui-ci ne participe en rien aux avantages des autres. Mais les conséquences m'embarraissent ici plus que je ne croyois. Tous les objets que j'apperçois me présentent des surfaces; comment me persuaderai-je que ces surfaces n'ont point l'organe du toucher que je reconnois exister dans tout ce que j'appelle le genre animal? Sera-ce à leur défaut de sensibilité? Mais pourquoy croirai-je que cette sensibilité doive toujours se manifester extérieurement? Et quand on exigeroit cette preuve, n'en trouverois-je pas des plantes qui pourroient donner ces signes de sensibilité

Sera-ce à la configuration des parties de la peau de l'animal, différente de celles que j'apperçois dans le bois & le fer? Mais je ne puis appercevoir cette différence qu'à l'aide d'opérations délicates, où il restera toujours quelque chose de douteux & de problématique. Je ne puis donc pas me convaincre absolument que tout ce qui est étendu n'a pas la faculté de sentir, & par conséquent de concevoir des idées. Voilà donc le monde peuplé d'êtres sensibles & pensans, & loin de dire comme notre Philosophe, *que nous prêtons à tout de l'intelligence & de la pensée*, il résultera de son système que nous ne pouvons refuser à rien de ce qui tombe sous nos sens, une portion de ces deux facultés que nous possédons. Ainsi voilà toute la nature devenue un assemblage d'êtres capables de sensations & de pensées (1),

(1) Thalès, suivant le témoignage d'Aristote & d'Hippias, donnoit des sens & une ame à toutes les parties de la matière; & la propriété qu'il avoit remarquée dans l'ambre & l'aimant lui faisoit croire que la matière avoit en elle certain principe pareil à celui

& cette idée qui amuse mon imagination, je la dois au sage réformateur, qui m'ouvrant une carrière nouvelle, ne prétendoit pas me mener de ce côté; mais l'issue une fois ouverte :

*Quà data porta ruunt effusi carcerò
currus.*

§ VI.

Du mouvement & combien il est inconcevable.

JE crois avoir suffisamment démontré que nous n'avons aucune idée précise de la matière, puisque toutes les qualités que nous lui prêtons sont absolument inconcevables. Que seroit-ce si j'avois fait intervenir ici le savant M. Huet pour prouver l'impossibilité de s'as-

De la foi-
blesse de l'en-
tendement hu-
main.

qui nous donne la vie & le mouvement. Il ne lui paroissoit donc pas évident que l'homme seul eût la faculté de sentir & de penser, & que nos organes fussent nécessaires à ces opérations.

objets nous envoient, de la fidélité du milieu qui la reçoit avant de passer jusqu'à nous, de la fidélité de nos fibres à transmettre cette image au cerveau? C'en est assez sur cet objet. Il s'agit maintenant de montrer que le mouvement n'a rien pour nous de plus concevable que la matière.

Nous nous moquons des Anciens qui expliquoient leur physique par des mots vuides de sens. Mais notre Philosophe croit-il s'entendre lorsqu'il veut que la matière & le mouvement aient composé & arrangé l'Univers. Qu'est-ce que le mouvement? Le changement d'un lieu à un autre. C'est une chose aisée à concevoir dans un monde fini, c'est-à-dire, dans le petit horizon qui nous environne, quelle que soit encore l'étendue que notre imagination puisse lui prêter. Entassez mondes sur mondes, vous n'aurez jamais qu'un espace fini où le mouvement peut être concevable; mais, dans un monde infini, je n'entends plus rien à la définition qu'on en donne.

Toutes les parties de la matière doivent avoir la même énergie, c'est-à-dire le même degré de mouvement; la direction de ce mouvement étant détermi-

née, elles doivent toutes la suivre & s'avancer du même côté avec la même vitesse. Mais comment peuvent-elles avancer sans sortir de la place que la masse générale de la matière occupoit auparavant ? Et comment conçoit-on qu'elles en sortent, si l'espace qu'elles occupoient est infini.

J'ai supposé la direction du mouvement déterminée ; mais cette supposition même est inadmissible, toutes les parties de la matière ont un égal penchant pour se mouvoir dans un sens quelconque ; ainsi j'ai beau lui supposer toute l'énergie possible ; cette indifférence de la matière doit produire son immobilité ; car dans quel sens doit-elle se mouvoir d'abord, puisque tous les côtés lui sont indifférens ?

Dira-t-on que la matière se pénètre, & qu'elle a par conséquent différentes directions ? Je ne conçois rien ni à ces différentes directions, ni au mouvement des parties de la matière ; car si tout est plein, comment peut-il y avoir de mouvement ? Et s'il y a du vuide, autre abîme pour mon intelligence. Tout est absurde, tout est inconcevable dans ce système, & je ne

connois rien de plus étonnant que la confiance, avec laquelle l'Auteur ose le proposer, dans un siècle aussi philosophique, aussi éclairé que le nôtre prétend l'être.

§ VII.

De l'industrie de la Nature rejetée par les Matérialistes.

L'INDUSTRIE de la Nature nous étonne, & notre Philosophe craint que cet étonnement ne nous mène à l'idée d'une intelligence suprême. « La Nature, dit-il, n'est ni plus ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que dans les autres : nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre qu'un Newton. » Je conviens que la Nature est également inconcevable ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas plus le droit de m'étonner dans une production que dans une autre. Nous ne nous formons l'idée d'industrie que sur la multiplicité de certains rapports que nous appercevons, & dont

la combinaison surpasse notre intelligence. Si la Nature forme une pierre, j'ai l'idée, d'une partie de grains de sable ajoutés & liés les uns aux autres, La composition me paroît simple, elle est telle que l'homme lui-même la peut imiter à un certain point dans celles même de ces pierres qui charment le plus nos yeux. Il devine le procédé de la Nature, le copie & donne un résultat presque semblable. L'industrie de la Nature ne confond point ici mon imagination. Vous prétendez cependant qu'elle est aussi parfaite que dans ses ouvrages les plus merveilleux. J'en conviens avec vous ; mais tout ceci n'est qu'une dispute de mots qui ne veut dire autre chose, sinon que la pierre est comme pierre aussi parfaite en elle-même que l'animal ou l'homme en qualité d'être vivant ou intelligent. L'industrie est parfaite dans ces deux ouvrages ; mais elle n'étonne pas également mon esprit. J'imité la formation d'une pierre, & tous mes efforts ne sauroient parvenir à former un ouvrage qui vive ou qui végete. Si j'analyse ces fortes de productions de la Nature, je les trouve composées

d'une multiplicité de pièces qui toutes se lient, se correspondent, & tendent à une même fin. Tous ces ressorts, si divers, si multipliés, si harmonieux, me donnent en les examinant une idée d'ordre qu'il m'est absolument impossible de séparer de ce que je vois. Lorsque je regarde un carré, j'apperçois que les quatre côtés de cette figure sont égales, j'ai donc une idée du nombre 4, mais en même tems j'ai une idée d'égalité. Cette égalité est une propriété inhérente à cette forme que j'apperçois, & qui en est indivisible. Il en est de même des rapports que je vois dans d'autres figures quelconques. Dès que ces rapports sont nécessaires & identifiés avec des formes déterminées, il n'est plus possible de les en séparer; c'est ainsi que l'idée d'ordre qui suppose des rapports parfaits ne peut pas se séparer de la perception de ces rapports, comme de cet ordre tendant à une fin unique il est impossible à notre esprit d'en séparer l'idée d'intelligence.

Qu'on compare cette maniere de procéder de notre entendement avec celle de nos sens, & nous verrons si la première n'est pas au moins aussi certaine que

que l'autre. Car enfin , comme je l'ai déjà dit , je ne suis sûr d'aucun de mes sens. La couleur peut changer à mes yeux sans que l'objet ait changé. Un sens me donne une idée qui est démentie par une autre. Mes yeux ont besoin du secours de mes mains & celles-ci du secours de mes yeux. Rien de plus borné , de plus changeant , de plus fautif que le témoignage des sens. Comment donc préférer leur autorité à celle de l'esprit ? Descartes convaincu des illusions des sens n'avançoit donc point une assertion chimérique , bâtie sur le préjugé , lorsqu'il disoit qu'il croyoit plutôt à l'existence de Dieu qu'à celle de ce soleil dont sa vue étoit frappée.

§ VIII.

Examen de quelques argumens contraires à l'existence de Dieu.

L'EXISTENCE de Dieu est une vérité d'une influence si étendue , qu'on ne peut sans frémir oser l'attaquer. C'est la pierre de l'angle d'un vaste édifice qui

s'écrouleroit si cette pierre pouvoit être arrachée , mais , qui posé sur des fondemens éternels , brave les efforts des tems & la malice des hommes. Malheur à nous cependant quand des mains audacieuses tentent de l'ébranler. Eloigné , comme je le suis , de prêter des vues pernicieuses à notre Matérialiste , je ne puis que plaindre l'excès de la présomption où l'abus de la raison nous conduit , quand nous nous laissons entraîner par l'amour des systêmes & de la singularité. Comment en effet un Philosophe qui eût cherché sincèrement le vrai , n'auroit-il pas été retenu par les difficultés que nous venons d'examiner ? Avant de se décider entre la matiere & l'esprit , & de donner la préférence à la matiere , il étoit important de considérer sur quoi cette préférence devoit être fondée ; il n'auroit pas alors osé dire :

« Nous connoissons la matiere par quel-
» qu'un de ses côtés ; nous ne connois-
» sons Dieu par aucun : pourquoi donc
» multiplier les obscurités quand il suf-
» fit d'une seule hypothèse pour rendre
» raison de tout , & pourquoi préférer
» un être tout-à-fait inintelligible à un
» autre dont nous avons quelque idée. »

J'avoue que l'idée d'un Être suprême passe la foiblesse de mon entendement ; mais je ne conçois pas mieux ce que c'est que la matière ; & cependant j'en admets l'existence. Il faut donc bien se garder de confondre l'idée précise que l'on a d'une chose avec la conviction que cette chose existe ; car c'est en confondant ainsi qu'on avance les plus grandes absurdités, revêtues d'une apparence de raisonnemens. Je puis n'avoir aucune idée nette & précise de Dieu, & cependant être convaincu qu'il existe ; & de manière même que les preuves qui me donnent cette conviction, soient plus fortes que celles qui me portent à admettre l'existence de la matière. En effet je ne sais ce que c'est que la matière, je ne conçois rien ni à la substance, ni à ses qualités, ni à ses modifications. Je ne vois aucun rapport entre les objets & mes idées. Je suis assuré de l'infidélité de mes organes, de leur susceptibilité, de leur délicatesse. Je n'ai donc aucune raison qui puisse me persuader que mes idées soient les images des objets. Je sens que je suis affecté ; mais j'ignore par qui & comment. L'existence de mes idées



est donc infiniment plus évidente pour moi que celle des objets extérieurs, & c'est cette conviction qui me conduit avec Descartes à celle de l'existence de Dieu. Dès que je forme des idées, je les combine, & cette combinaison produit l'idée d'ordre, & celle-ci l'idée d'intelligence, mais par un tel enchaînement, que je ne puis, sans m'aveugler, résister aux conséquences qui m'entraînent. Cette progression d'idées est si simple, si naturelle, qu'elle paroît être la marche de l'esprit humain chez tous les peuples du monde. Mais nous n'en sommes pas encore aux preuves que nous aurons à déduire de cette observation. Nous ne craignons pas, en attendant, de rapporter encore un des plus singuliers argumens par lesquels notre Matérialiste combat l'existence de Dieu.

» La pensée, dit-il, est une modification de la matière dans certains êtres, » laquelle modification ne sauroit être » mise en jeu que par les organes dont » la Nature les a pourvus. Or Dieu n'a » point d'organes pour voir & pour entendre, la pensée ne sauroit donc lui » appartenir ». Si ce raisonnement n'étoit qu'une plaisanterie, ce seroit un

blasphème ridicule ; mais fait de sang-froid , je ne fais quel nom lui donner (1). Quel rapport avons-nous découvert entre nos organes & nos idées ? Voyons-nous une dépendance nécessaire entre ceux-ci & celles-là ? L'expérience montre leur action simultanée ; mais cette coïncidence d'actions n'en prouve point la relation absolue. Je ne fais pas si mes idées peuvent exister sans mes organes ; mais je fais que je vois entre ceux-ci & celles-là si peu de liaison , que mon esprit peut sans peine les séparer , & que si mes idées étoient un effet nécessaire de l'action & de l'image des corps , cette action & ces images me seroient toujours présentes dans les opérations de mon esprit. Or puisque je puis considérer mes idées séparées de la matière , je puis donc imaginer un être dont la pensée soit distincte des objets , & indépendante des organes sur lesquels ils agissent.

(1) Les athées (dit assez plaisamment le docteur Cudworth dans son système intellectuel) sont attaqués d'une sorte de folie qu'on pourroit appeler *Pneumatophobie* ; c'est-à-dire, une aversion insurmontable & irraisonnée.

§ IX.

Résultat des propositions précédentes.

Je m'arrête un instant pour vous laisser reprendre haleine. Ces entretiens métaphysiques, jusqu'à présent si rares entre nous, sont bien loin de pouvoir suppléer à ces épanchemens, à cet enthousiasme du cœur, mille fois plus convaincans & plus satisfaisans pour notre esprit. Je doute en effet que les raisonnemens métaphysiques aient jamais convaincu personne ; ce sont des armes qu'il faut connoître pour s'en servir à repousser ceux qui voudroient en abuser. Connoissez-les donc, & voyez par ces foibles essais combien dans ces vastes déserts, où regnent de palpables té-

contre tout esprit & toute substance incorporelle, & en même tems sont possédés de l'*Hylomante*, laquelle les porte à ne voir par-tout que la matière qui est l'unique objet de leur passion, & qu'ils adorent comme une divinité. Voyez *Schafesbury, mêlang. liv. III.*

nèbres , il est aisé d'édifier & de détruire. Revenez donc de ces vains arguments qui vous ont surpris malgré leur déraison , & sur lesquels on a osé bâtir le systême effrayant de l'Athéisme. Mais, pour faire quelque diversion à la sécheresse & à l'âpreté de ces matieres , laissons un moment parler votre ami Schafesbury , qui , dans une extase philosophique , va vous donner en quelque sorte le résultat des propositions précédentes.

« Quel génie pourra te concevoir , Vol. II,
» Génie puissant du monde , qui seul pag. 338.
» anime & produit tout ce qui existe ;
» toi l'objet & l'auteur de mes pen-
» sées : ton influence est universelle , &
» tu habites dans toutes les parties de
» l'Univers ; c'est à toi qu'elles doivent
» leur ressort & leur action : c'est toi
» dont l'infatigable activité les fait mou-
» voir pour le bien possible de chaque
» individu , ainsi que pour la perfec-
» tion , la vigueur & la vie de la masse
» entière des êtres. Le principe vital
» émané de toi se manifeste dans tous
» les lieux & sous toutes les formes.
» Dispersé par-tout , sans s'éteindre ni
» s'affoiblir , tout vit & renaît par suc-

» cession. Tous ces êtres , dont l'exis-
 » tence n'est que momentanée , quit-
 » tent leur forme empruntée , & cèdent
 » leur substance élémentaire à ceux qui
 » leur succèdent : rappelés tour à-tour à
 » la vie , ils viennent jouir de la scène
 » du monde & des prérogatives accor-
 » dées par la nature.

» Qui peut concevoir la masse énor-
 » me de la *matiere* ? Peut-elle être finie ?
 » Peut-elle être infinie ? Qui peut en
 » découvrir l'essence dans son immensi-
 » té & dans ses parties , dont la petitesse
 » échappe à nos regards & confond
 » notre imagination.

» Si quelques Lois du *mouvement*
 » que nous appercevons , nous portent
 » à étudier ce qu'il est , il échappe à
 » nos recherches. Nos perceptions trop
 » lentes ne peuvent l'atteindre : en vain
 » nous croyons le saisir , nous n'attei-
 » gnons que le corps où il s'est déjà
 » répandu. Être merveilleux ! si je puis
 » l'appeler ainsi , qui passe sans cesse
 » d'un corps dans un autre , qui ne s'ac-
 » quiert que par la perte de celui qui
 » le donne , & qui ne se perd jamais
 » qu'en se communiquant.

» Qu'est-ce pour nous que le *tems* ;

» ce fantôme trop vaste & trop délié
» pour être saisi par la puissance humaine ? Tantôt un point imperceptible,
» il se dérobe à nos vaines recherches,
» & s'échappe au moment même que
» nous pensons le tenir. Tantôt s'élevant
» jusqu'à l'immensité & devenu
» infini, il perd toute proportion avec
» la portée de notre foible entendement : il remonte jusqu'à sa source,
» jusqu'à toi, souverain principe de tous
» les êtres, plus ancien que le tems, &
» resplendissant toujours de la jeunesse
» de l'éternité.

» Pourrons nous donc concevoir ce
» principe des sensations & de la pensée
» qui, semblant dépendre du mouvement & de la matière, en est cependant si différent, qu'il est également
» difficile d'imaginer comment la pensée peut en être le produit, & comment ils sont eux-mêmes le résultat
» & l'effet de la pensée. Mais, si l'existence de tout ce qui m'environne me
» remplit d'incertitudes, la pensée sort
» de ce chaos, elle surnage & s'élève
» au-dessus de l'océan du doute, & par
» le sentiment de ma conscience, elle
» me convainc qu'elle existe. Tout ce

» qui n'est pas elle n'est que songe &
 » fantôme. Les sens sont trompeurs,
 » mais la sensation est réelle. La raison
 » se fait sentir, & la pensée plaide elle-
 » même pour la vérité de son existence.
 » C'est ainsi que j'ai en quelque sorte la
 » conscience de cette pensée éternelle,
 » modèle & créatrice du monde ; c'est
 » ainsi que l'assurance où nous sommes
 » de l'existence de ton être, qui sur-
 » passe toutes nos conceptions nous
 » vient de toi, toi, source de vérité,
 » manifestée dans tous tes ouvrages,
 » toi, l'ame universelle, rendue sensi-
 » ble aux êtres pensans, & qui répan-
 » due également dans toutes les parties
 » de l'espace, y produit & y entretient
 » l'existence, le mouvement & la vie. »

O mon Ami ! plaignons ces Philoso-
 phes matérialistes, qui cherchant la vé-
 rité loin des routes qui y conduisent, se
 sont interdit à eux-mêmes la douce
 ivresse de ces pensées, dont la réalité
 seroit suffisamment attestée par le plaisir
 même qu'elles procurent. Comment ce
 plaisir seroit-il si vif, s'il n'étoit pas dans
 la nature ? Et comment est-il conforme
 à la nature s'il n'est pas fondé sur la vé-
 rité ? Quel contraste entre ces médita-

contre les Matérialistes.

tiens sublimes & consolantes , & subtilités stériles & froides de nos philosophes. Que c'est avec regret que j viens , & qu'il m'en coûte de m'en occuper !

§ X.

Examen de cette opinion : La crainte a fait les Dieux.

ON voit ici reparoître l'ancien systéme de Critias , qui , triomphant avec neuf tyrans comme lui , des malheurs de sa patrie , se faisoit un jeu de tout sentir sur lesquels avoient été perdus le bonheur & la force de la République. » Ce fut , dit notre Philosophe » dans l'atelier de la tristesse , » l'homme malheureux a fait son dieu. » la crainte & l'ignorance attribués » à des agens surnaturels les phénomènes très-naturels qui troublent le » esprit humain ». La découverte est fautive. En effet , je vois par l'expérience que l'homme est naturellement

& superstitieux , & que ces deux vices inhérens à sa nature , sont d'autant plus forts ou plus sensibles , qu'il est plus voisin du premier état dans lequel il a été formé.

L'Auteur , ainsi que nous l'avons vu , n'a pas craint d'avancer comme une conséquence directe d'un principe évident , que l'homme n'avoit point d'ame , & qu'il ne pensoit que parce que la matiere s'étoit combinée dans son cerveau de maniere à le faire penser ; & voilà ce qu'il appelle connoître profondément la nature. Les hommes n'ont point d'ame , mais ils pensent ; & les animaux pensent-ils ? C'est ce que l'Auteur n'a pas daigné nous apprendre. Mais, comme on leur voit faire des actions qui supposent une certaine combinaison d'idées , il ne sera pas assez inconséquent pour ne leur pas accorder une certaine énergie de matiere combinée , de façon à produire la pensée , quoique d'une maniere moins parfaite que dans l'homme. Les animaux pensent donc , & quiconque les a étudiés , fait à quel point le soin de leur conservation & de celle de leur famille , étend chez eux cette faculté. L'animal qui a été chassé reconnoît de loin

celui qui en veut à sa vie ou à sa liberté : il ne se trompe ni sur les instrumens de sa mort, ni sur les filets tendus pour l'arrêter. Ainsi que l'homme, il frémit au moindre bruit qui l'étonne, & cette frayeur naturelle se manifeste en lui avant qu'il ait eu aucune raison de craindre pour sa vie. La frayeur est donc un sentiment donné par la nature à l'animal, comme un préservatif contre les dangers qui peuvent l'assaillir avant qu'il ait eu le tems de les connoître. L'animal acquiert par l'expérience la faculté de distinguer l'apparence du danger d'avec le danger même. Ainsi le bruit d'un torrent tombant du haut des montagnes dans le fond des vallées, effraiera le jeune faon, pour qui toutes les sensations sont nouvelles, & ne fera aucun effet sur l'animal expérimenté, qui a vu de près la cause de ce bruit effrayant. Jusque ici l'homme & l'animal marchent d'un pas égal, & la frayeur produit chez l'un & chez l'autre mêmes sensations & mêmes réflexions.

Ils se ressemblent parfaitement encore dans ces impressions subites & involontaires qu'ils éprouvent à la vue & au bruit de ces phénomènes effrayans.

Ω *Pensées diverses*

qui semblent bouleverser la nature dans un tems d'orage. L'animal & l'homme, également tristes & appésantis, en ont comme des pressentimens. Mais ici la séparation devient immense. Cet animal qui s'occupe particulièrement de sa conservation, qui raisonne sur tous les objets de sa crainte, qui les examine, qui les apprécie, est-il venu, trompé par sa frayeur, jusqu'à se faire une idée d'un être auquel il attribuât les phénomènes effrayans dont il étoit frappé? A-t-on vu dans les forêts les animaux rassemblés par la crainte, invoquer chacun à leur maniere, l'être qui les épouvan-
toit? Ils se font bien l'idée d'un maître qui les dompte & qui les nourrit: ils le flotent, le carressent. Ils sont donc susceptibles des mêmes idées qu'on dit que la frayeur a fait naître au cœur humain. Pourquoi cette frayeur est-elle stérile chez les animaux, & féconde chez les hommes? C'est que la frayeur n'est qu'une impulsion machinale, donnée à l'homme comme à l'animal, pour le soin de sa conservation, mais dont l'effet prochain & nécessaire n'est que de faire éviter le danger qu'elle présage. Si les hommes n'avoient pas éprouvé

d'autres sentimens , celui-là seul ne les auroit pas menés plus loin que les animaux. Voulez-vous joindre à ce sentiment d'autres dispositions & d'autres idées, vous ne vous en tenez plus à une cause simple, vous rentrez dans la constitution générale de l'homme, tant toutes les facultés sont enchaînées les unes aux autres; & tout ce que vous pourrez dire ne signifiera autre chose, sinon qu'il a été porté nécessairement à reconnoître un Être suprême par l'effet nécessaire de la combinaison de ses qualités naturelles, & que c'est parce qu'il est homme qu'il a cru l'existence d'un Dieu.

Si c'étoit la frayeur qui eût fait les Dieux, ce seroit les phénomènes les plus terribles, & non les astres les plus bienfaisans, qu'on eût vus généralement adorés. Pourquoi presque par-tout le soleil & la lune chez les nations anciennes comme chez les sauvages? Ce n'est donc point ce vil sentiment qui a formé les Dieux? C'est l'admiration. Mais pourquoi l'homme est-il susceptible d'admiration? Quel rapport ce sentiment a-t-il avec le soin de sa conservation? Tout cela est un abysme, & le sang-

froid de nos nouveaux Docteurs n'est pas moins étonnant que cet abysme est profond.

§ XI.

De la notion d'un Dieu qu'on a représentée comme funeste au genre humain.

C'EST ici le comble de la hardiesse & du délire.... Hommes vains, triomphez maintenant des progrès de la raison ; vous allez entendre ce qu'elle a produit ; un de vous s'est si bien convaincu du mal qu'a causé dans l'Univers la notion d'un Dieu, qu'il pousse la témérité jusqu'à dire : » *Qu'il est évident* » que celui qui parviendroit à détruire » cette notion fatale, seroit à coup sûr » l'ami du genre humain ».

Jamais la fureur la plus aveugle n'a peut être avancé de proposition aussi téméraire pour ne rien dire de plus. Ne croiroit on pas sur le mot *il est évident*, que l'auteur a épuisé toutes les ressources du raisonnement humain, qu'il a pesé le pour & le contre, qu'il a par-

couru tous les fastes de l'Histoire pour mettre en balance le bien & le mal que cette connoissance d'un Dieu a introduits dans le monde ; qu'il auroit été chercher le pauvre dans sa cabane , l'homme modeste au sein de sa famille pour leur demander quels biens , quels soulagemens l'idée d'un Dieu leur a procurés ; que , sur la déposition de l'Univers entier réclamant contre cette erreur , il eût enfin conclu avec quelque fondement que la notion d'un Dieu est nuisible , & qu'il faut la détruire.

Cette pensée fait frémir , qu'un homme luttant contre l'opinion de toutes les Nations , les voyant toutes subsister avec cette opinion qui a formé une partie de leur existence morale , soit en bien , soit en mal , ose entreprendre de la renverser & y substituer des principes qui n'ont jamais existé dans aucune société humaine. Que veut-il faire ? & comment le justifier en le jugeant sur ses principes ? Il dit à la Nature : » Tu as fait » l'homme capable de combiner telle » ou telle idée ; cette combinaison a » produit la notion d'un Dieu ; cette » notion a été une suite nécessaire des » causes qui ont agi sur son existence,

» Je vais me soulever contre toi. Je
» serai la cause destructrice de cette
» idée que la Nature a , pour ainsi dire,
» incorporée aux hommes. Je suis ton
» ouvrage & je combattrai contre ton
» ouvrage ».

Car enfin , si cet homme qui traite ici du bonheur du genre humain , avoit mis dans cette affaire importante la même précaution que l'on apporte dans toutes les affaires de la vie , eût-il osé , sur de simples déclamations , décider si légèrement ? Pense t-il que de pareilles assertions seront sans effet ? Pourquoi les écrit-il ? Quel avantage peut-il en retirer qui puisse entrer en balance avec un seul moment de peine & d'incertitude que la lecture de son livre aura jetées dans une ame auparavant heureuse & tranquille ? A cet égard ne peut il pas se regarder comme un barbare qui vient troubler la tranquillité des familles , enlever la consolation aux malheureux , anéantir les idées dont les hommes étoient nourris , pour leur en substituer d'autres qui leur sont infiniment moins naturelles ? Si vous apportez l'évidence , si vos propositions n'ont plus rien de douteux , si vous

ôtez à l'homme la source de ses maux, vous êtes le bienfaiteur du genre humain. Mais l'évidence a une force qui entraîne tout & à laquelle on ne sauroit résister. Où est elle cette évidence dans un système où tout est obscur, problématique & contradictoire? Le pensez-vous de bonne foi que vos propositions soient assez claires, assez simples, assez conséquentes pour être approuvées par tout homme faisant usage de sa raison? Je crois faire usage de la mienne, & je ne trouve dans vos principes qu'aveuglement, présomption, inconséquence; repentez-vous, si vous êtes Philosophe; vous êtes plus barbare que vous ne le croyez.

§ XII.

Des notions de l'Être Suprême considérées dans leur universalité.

C'EST sur des notions mal digérées, Tom. II; dit-on, que sont fondées toutes les reli- c. 8. gions de la terre; & ce sont ces notions qui ont toutes quelque rapport uni-

forme que notre Philosophie veut détruire! Je ne conçois pas cependant comment l'universalité de ces notions généralement répandues ne l'a pas arrêté; car il faut prendre garde à l'aveu qu'il nous fait. » Quoique puissent » dire quelques Philosophes, il n'est » pas vraisemblable qu'il y ait sur notre » globe un peuple nombreux qui n'ait » aucune idée d'une puissance invisible à qui il donne des marques de » respect & de soumission ». J'aurois voulu qu'il m'eût un peu mieux expliqué pourquoi ces notions étant générales de son aveu, & devant être par conséquent attribuées à une conformation particulière à l'homme, répandu dans tous les coins de la terre, il entreprend de les réformer & de les abolir. Si la Nature agit en nous par des causes nécessaires, ces notions générales sont donc des effets nécessaires. Quand je ne verrois en elles qu'un résultat de notre conformation organique, ce résultat enfin, dont je ne considère ici ni l'origine, ni l'effet, est le produit nécessaire d'une combinaison nécessaire. Il faut que l'homme en société adore un Être au-dessus de l'humaine nature; il

le faut parce que cela est , & que cela a été de tout tems. Dans le systéme de notre auteur, où tout est nécessaire, & où l'expérience établit les principes, je n'ai pas besoin d'autre démonstration. Cette notion d'un Dieu, toute confuse, toute imparfaite, toute variable qu'elle peut être, se réduit toujours à quelques points fixes qui réunissent tous les habitans de la terre. De l'idée d'égalité, l'homme forme aisément celle de supériorité; il voit les bornes de ses forces, il conçoit aisément qu'elles peuvent être surpassées. C'est cette supériorité qu'il adore. Voilà le point de réunion de toutes les religions du monde. Vous aurez beau m'expliquer comment l'homme a été porté aux actes de dépendance & de soumission dont il a prétendu honorer un Être supérieur à lui; je répondrai toujours: Telle est par-tout la marche de ses idées. Vous prétendez qu'il suit une vaine illusion, & qu'il trébuche au premier pas qu'il fait; songez donc que vous accusez ici cette même Nature que vous vantiez tant ailleurs. Si l'homme trébuche au premier pas qu'il fait d'après ses impulsions, la Nature l'a donc bien moins

favorablement traité que les moindres animaux. Pourquoi faut-il que cette Nature qui dirige ceux-ci d'une manière si infailible, ne nous pousse que pour nous égarent? La crainte & l'admiration font des sentimens, de ces sentimens je forme une idée, c'est celle de ma foiblesse, & de celle-là une autre qui en dérive nécessairement, l'idée d'un être plus puissant que moi. Tel est le premier jugement que je forme, & ce premier ouvrage de la faculté pensante qui m'est donnée par la Nature, est, dites-vous, une erreur! A quoi bon cette faculté, si elle m'égare au premier pas? Mais enfin je veux qu'elle ne me présente que des erreurs, elle est la marche uniforme & nécessaire de la Nature, vous en convenez; elle ressemble donc à cet égard au simple instinct des animaux, & c'est cet instinct que vous voulez corriger ou détruire? Enfin si la raison nous trompe dans nos premiers jugemens, & trompe tout le genre humain, comment pouvez-vous ajouter quelque confiance à la vôtre?



§ XIII.

Les notions universelles ne sauroient être détruites.

VANINI raisonnoit plus conséquemment, lorsqu'il disoit : *Si le Système que j'ai soutenu est vrai, & que tout ce que nous voyons ne soient que des retours nécessaires, c'est un point de fait que toutes les Religions sont essentielles au monde, & qu'ainsi c'est se casser la tête contre la muraille que d'entreprendre une réforme générale.*

Voyez la vie de Vanini, Rot. 1737.

Bayle employoit le même raisonnement contre Spinoza qui admettoit comme notre Philosophe un enchaînement de causes nécessaires, & la matière agissante par elle-même, & qui, refusant à l'Être Suprême toute action & toute liberté, ne reconnoissoit de Dieu que le nom. » Premièrement, disoit Bayle, » je voudrois savoir à qui il en veut » quand il rejette certaines doctrines, » & qu'il en propose d'autres. Veut-il » apprendre des vérités ? veut-il réfuter

Diction. art. de Spinoza

» des erreurs? Mais est-il en droit de
 » dire qu'il y ait des erreurs. Les pen-
 » sées des Philosophes ordinaires, cel-
 » les des Juifs, celles des Chrétiens ne
 » sont-elles pas des modes de l'Être in-
 » fini? Ne sont-elles pas des réalités
 » aussi nécessaires à la perfection de
 » l'Univers que toutes les spéculations?
 » N'émanent-elles pas de la cause né-
 » cessaire? Comment donc ose-t-il pré-
 » tendre qu'il y a là quelque chose à
 » rectifier? Un homme comme
 » Spinoza se tiendroit fort en repos s'il
 » raisonnoit bien. S'il est possible qu'un
 » tel dogme s'établisse, diroit-il, la
 » nécessité de la Nature l'établira sans
 » mon ouvrage; s'il n'est pas possible,
 » tous mes écrits n'y feront rien ».

C'est un terrible raisonnement que
 celui-là & bien propre à confondre ceux
 qui, rapportant tout à la Nature, s'éri-
 gent cependant en législateurs, & veu-
 lent déraciner des opinions, corriger
 des erreurs naturelles dont ils rendent
 les hommes responsables. Car enfin,
 si c'est l'énergie de la matière & l'en-
 chaînément des causes qui me font agir
 & penser, je ne suis qu'un être passif
 & non comptable de mes sentiments.

Il ne peut pas même y avoir d'erreurs proprement dites. Car l'erreur suppose un mauvais choix , & lorsqu'il n'y a point de choix , il ne peut pas y avoir d'erreurs. Les notions générales étant donc dans l'ordre de la Nature , il sied bien , comme dit Bayle , à ce Philosophe , qui *n'est qu'une modification de substance* , de vouloir réformer la Nature.

§ XIV.

*Inconséquence des Matérialistes sur la
liberté de l'homme.*

Plus je réfléchis sur cet ouvrage contre lequel votre intérêt m'a forcé de prendre la plume , plus je suis étonné qu'avec autant de justesse & de réflexion dans l'esprit , vous ayez pu n'être pas révolté des contradictions dont cet écrit est tissu. Je ne veux point vous faire le tort de croire que vous n'avez pas du moins apperçu celles qui résultent de tout ce qu'il a avancé sur le chapitre de la liberté ; & je me flatte que nous

nous ferons rencontrés tous deux dans ce simple dilemme que je vais vous proposer, & qui ne laisse, ce me semble, aucune échappatoire à notre ardent Sophiste.

L'homme, suivant lui, n'a d'action que par une suite de causes qui agissent sur son être, & qui le déterminent. Mais je lui demanderai comment agissent ces causes, & d'où provient la force qui les fait agir? Cette force est-elle dans ces causes ou hors d'elles? Si elle est hors d'elles, il faudra nécessairement remonter jusqu'à un premier moteur qui ne tiendra la propriété du mouvement que de lui-même, & ce moteur indépendant sera cet être éternel & infini auquel nous donnons le nom de Dieu. Si cette force est dans elles, il faut en conclure que chaque partie de la Nature a une énergie proportionnelle; que chacune pour elle-même a un principe de mouvement indépendant de celui qu'elle peut recevoir par communication; & qu'ainsi l'homme faisant partie de la Nature, a aussi sa force active, c'est à dire, le pouvoir d'agir par lui même, sans être commandé par aucune impulsion étrangère.

gère. C'est ce que reconnoissoit Spinoza quand il disoit que l'homme, en tant qu'il est une partie de la Nature, fait une partie de sa puissance. Qu'entend-on par la Nature? L'assemblage & l'accord de tous les êtres. L'homme fait partie de la Nature; il en est un des éléments: il a donc cette force active qui constitue la propriété de chacun de ces éléments, & n'est ce pas là posséder cette liberté dont le sentiment seul fournit la meilleure démonstration (1)?

Traité des
Céramonies
Juives, ch. III

Mais je m'apperçois que pour suivre notre auteur & me servir de ses propres armes contre lui-même, j'ai mal-

(1) Lucrèce, dont notre auteur a emprunté presque tous les principes, étoit plus conséquent. Il accordoit la liberté à l'homme, & la faisoit dériver des principes mêmes qu'il établissoit. En donnant à toutes les parties de la matière tombant de haut en bas, une énergie particulière, une seconde cause de mouvement indéterminé, *nec regione loci, nec tempore certo*, il ne pouvoit refuser à l'homme cette même énergie qui l'affranchissoit des liens de la nécessité.

*Esse aliam prater plagas & pondera causam
Motibus, unde hac est nobis innata potestas.*

Liv. II.

D ij

à-propos assimilé l'homme aux autres êtres; il est important de vous montrer combien il en diffère, & que c'est dans cette différence même qu'on peut puiser les plus forts arguments pour la liberté.

§ XV.

La liberté de l'homme peut être prouvée par les systèmes mêmes qui tendent à la détruire.

PHILOSOPHES hardis qui confondez l'homme avec les animaux, qui n'admettez entre eux & lui aucune différence essentielle, & qui, pour avoir découvert de l'analogie entre quelques parties, en supposez dans tout le reste, je fais que, dans mille circonstances de la vie, je ne suis pas libre de me soustraire à la loi générale des êtres animés; que n'étant considéré que comme un animal dont l'organisation est hors de mon pouvoir & de ma connoissance, je ne puis m'empêcher d'éprouver la soif & la faim, & de désirer de les sa-

tisfaire ; en cela j'en conviens , je ressemble à tous les animaux , je suis l'impulsion machinale qui me nécessite malgré moi à desirer la nourriture. Car la Nature uniformément libérale envers tous les êtres , leur a donné ce desir de leur conservation par lequel ils sont dominés , & à cet égard ils ne sont pas libres. Hommes sages , qui rappelez tout à l'expérience , vous conviendrez qu'il n'y a point de loi plus générale , soit impulsion machinale & matérielle , soit instinct , soit tout ce qu'on voudra ; le soin de leur conservation est ce qui paroît occuper essentiellement les animaux... Prenons bien garde de ne pas nous écarter , de ne pas substituer un mot à un autre , de ne pas employer un mot abstrait à la place d'un mot qui ne doit servir qu'à désigner une action. C'est le grand art des sophistes & celui dont il faut le plus se méfier. Je dis donc , & vous en convenez , que tous les animaux sont nécessairement dominés par le soin de leur existence. C'est une observation pour laquelle il ne faut que des yeux , & il est certain que plus les instrumens nécessaires aux observations seront simples , moins elles

seront sujettes à erreur. Cette distinction est plus importante qu'on ne croiroit. Si j'ai observé que les animaux ont un soin particulier de leur conservation, si mes yeux seuls ont suffi pour cette observation, je m'en tiendrai là; & si l'on venoit me proposer de substituer à ces mots, *soin de leur conservation*, ceux de *plaisir & de peine*, je rejeterois ce changement qui ne serviroit qu'à rendre mes idées moins intelligibles; car il faudroit que je tournasse les esprits de ceux à qui je parlerois, sur les sentimens de plaisir & de peine; & d'une chose purement d'observation, j'en ferois une spéculation métaphysique dans laquelle alors chacun apporteroit sa mesure. Ainsi, pour m'en tenir à l'expérience que réclament les matérialistes, j'admets que tous les animaux ont nécessairement soin de leur conservation, qu'ils cherchent en conséquence tout ce qui peut y contribuer, & qu'ils évitent tout ce qui peut y nuire. Aussi ne vit on jamais d'animal contredire les impulsions directes de la Nature, se soustraire à ses lois, chercher des poisons pour se détruire, se précipiter volontairement du haut des

contre les Matérialistes.

montagnes, enfin se donner librement la mort. Mais s'il en existoit un sur terre qui parût s'être affranchi des lois communes, qui contredît la Nature dans ses desseins, qui démentant l'impulsion générale, agît contre l'ordre universel, que dirois je, que penserois je de cet être singulier ?

Je fais bien que si je lâchois la bride à mes sophistes, ils m'auroient bien tôt expliqué cette singularité, en ramenant, fuyant eux, au cours des lois générales. *Le plaisir & la peine* diroient ils, *sont les deux mobiles communs à tous les êtres animés.* Mais, les Naturalistes ayant observé que le règne animal se lie par des degrés insensibles avec le végétal, qui pourra marquer la nuance des dégradations de ces deux mobiles depuis l'homme jusqu'au zoophyte ? Vous voyez donc combien il seroit embarrassant & absurde de substituer des idées métaphysiques à des idées simples, résultantes du témoignage des yeux. Les animaux ont tous une pente invincible pour la conservation. L'homme, ainsi qu'eux, a ce penchant naturel, puisqu'il est comme eux, un corps qui naît, c

& meurt. Mais n'a-t-il rien de plus qu'eux? — Certaine organisation plus parfaite, des idées plus combinées, des sentimens plus multipliés. — Qu'est-ce que tout cela? — L'effet de l'énergie de la matière. — Je vous entends; la Nature agit donc toujours suivant ses lois générales? — Oui, sans doute. — Il n'y a donc rien dans l'homme qui contredise les lois de la Nature? Non, puisqu'il n'est que le résultat de causes nécessaires qui sont toutes dans le sein de la Nature. — Mais quelles sont parmi les animaux les lois de la Nature reconnues pour être les plus générales? Vous, hommes sages, qui ne voulez reconnoître d'autre autorité que l'expérience, vous ne disconviez pas que ces lois sont dans les animaux le soin de leur conservation? — Non, sans doute. — Et chez l'homme, n'y a-t-il rien qui contredise ce desir général? — Rien du tout chez l'homme sauvage considéré seul. — L'homme en société ne contredit-il jamais les lois de la Nature relativement à ce desir général de sa conservation? — Chez les Anciens l'amour de la gloire, de la Patrie ou de la liberté;

chez nous la crainte de la honte, ou l'ennui de la vie n'ont que trop souvent perverti ces lois ; mais ce sont des effets nécessités par un enchaînement de causes. — Quoi ! vous pensez sérieusement que la Nature a produit ce cercle vicieux de causes & d'effets, & qu'ayant établi par une combinaison nécessaire des lois que vous reconnoissez pour être générales, elle les détruit par une autre ! Cela n'est pas possible. Il y a une grande différence, dit Bayle, entre des choses obscures & des choses absurdes. Si j'admets des choses obscures, vous pouvez rire de moi ; mais si je vous en vois admettre de contradictoires, je vous croirai nécessairement en démençe, ou de mauvaise foi. Mon raisonnement est simple. Tous les animaux suivent une impulsion nécessaire & uniforme ; l'homme seul fait résister à cette impulsion & se former des lois plus fortes que celles de la Nature même. L'homme est donc libre. Malheureuse liberté dont on craindroit infiniment plus les abus, si le sentiment animal ne serroit de contrepoids pour en arrêter le progrès !

Prétendez-vous dénouer la difficulté

en disant que l'homme, par des combinaisons particulières à son être, est devenu capable de suicide. Mais d'où proviennent ces combinaisons qui l'y ont forcé ! de la Nature sans doute ? L'homme a donc reçu de la Nature des facultés contraires à la Nature ? N'est ce pas un vrai galimathias tout aussi risible que les atômes crochus & l'horreur du vuide ?

Je vous laisse à présent, mon ami, le soin de concilier l'auteur du *Système de la Nature* avec lui même ; & si vous ne le pouvez pas, de tirer cette conséquence, que le meilleur moyen de combattre ces sortes d'ouvrages avec succès, n'est pas tant d'argumenter contre eux que de les faire argumenter contre eux-mêmes.



§ XVI.

Comment la contradiction dans les systèmes peut en démontrer la fausseté.

IL est bien peu de ces systèmes enfantés par la vanité humaine qui ne soient sujets à se contredire, & qui ne décèlent leurs absurdités & l'incohérence de leurs principes. C'est la pierre de touche de toutes ces vaines imaginations qui n'expliquent des obscurités que par des obscurités, & qui proposent des moyens impraticables & inadmissibles pour rémédier à des maux inévitables. Si leurs principes amènent des inconséquences & des contradictions, c'est envain que l'auteur, par des raisonnemens subtils, voudra déguiser le vice de l'édifice, il montre son esprit & non la vérité; ou, si elle paroît, c'est pour se soulever & déposer contre lui. Ainsi; sans se laisser éblouir par ces opinions hardies, ou ces pensées brillantes qui séduisent la multitude, il faut, pour les éprouver, faire

à leur égard ce qu'on fait pour deux lignes dont le parallélisme n'est qu'apparent. Veut-on s'assurer de leur inclination, il ne faut que les prolonger; au bout d'un certain espace, on les verra se croiser & démontrer ainsi elles-mêmes le vice qu'elles cachent d'abord. Si les principes fondamentaux des systèmes proposés nous étonnent par une apparence de justesse, si notre raison ne voit rien de satisfaisant à opposer pour en démontrer la fausseté, prolongeons les lignes, déduisons les conséquences, & l'absurdité deviendra palpable.

J'ai employé ce procédé autant qu'il m'a été possible; mon projet étant d'abord de vous faire voir la témérité, l'inconséquence & la folie du réformateur qui prétend avoir si bien pénétré les ressorts de la Nature, & veut éclairer & corriger l'Univers.



§ XVII.

L'obscurité de certains principes n'empêche pas qu'on ne puisse se décider par des probabilités.

LES premières études de la Philosophie ancienne apprirent à l'homme à douter ; mais ce principe raisonnable poussé à l'excès , porta dans la suite quelques hommes singuliers à douter de tout. Cependant ces mêmes hommes se conduisoient dans la vie commune par des probabilités. On a dit de Pyrrhon qu'il ne se dérangeoit pas pour laisser passer les voitures , ni pour éviter les précipices. Ce sont des plaisanteries qui n'ont & ne peuvent avoir eu aucune réalité. Mais enfin , si cette secte , parvint au dernier degré d'extravagance , elle fut bientôt réformée par Arcésilas qui admit des probabilités sur lesquelles on devoit se conduire. Ce principe étoit raisonnable & obvioit à tous les inconvéniens. Qu'importe en effet que nous donnions le nom de

preuves ou de probabilités à ce qui nous fait penser & agir, pourvu que nous agissions, & que nos actions portent sur un jugement réfléchi? Ainsi, dans les matières que nous examinons ici, employons, & les probabilités, si les preuves nous manquent, & nous moquant du titre d'évidence que notre auteur donne à son systême, voyons seulement si les difficultés par lesquelles il combat les notions universelles sont plus fortes que les probabilités que nous avons à lui opposer.

§ XVIII.

L'aveu général des Nations est une grande probabilité.

Nous nous garderons bien d'admettre que les hommes aient des idées innées de la Divinité; on n'auroit pas tant disputé sur cette matière, si on s'étoit borné à reconnoître que nous apportons en naissant des facultés propres à nous donner ces idées, & que les hommes sont conformés de manière que,

si-tôt qu'ils sont assemblés en société, ces idées se trouvent être la base de leur société même. Que la Nature agisse librement ou par des causes nécessaires, en donnant à chaque espèce les qualités les plus essentielles à sa manière d'être, il ne s'ensuivra pas moins que cette uniformité d'idées répandues dans le monde sont utiles à l'homme, comme il l'est à l'hirondelle de pétrir son nid avec de la terre & de l'attacher à un mur, plutôt que de le former de brins d'herbe, & de le suspendre à un arbre. L'uniformité d'un principe comme d'une action est donc une très grande probabilité pour l'utilité relative de cette action ou de ce principe dans l'ordre de la Nature; & je ne vois pas ce que la raison & ses vaines subtilités auroient à lui opposer; mais bien plus, je ne vois pas même comment la raison se croiroit en droit d'argumenter contre elle.



§ XIX.

La raison n'est pas en droit de rien opposer contre les probabilités tirées de l'expérience.

POUR que la raison pût avoir droit d'attaquer les opinions générales, il faudroit qu'une réunion uniforme de principes déposât en sa faveur. Mais où trouver cette unanimité dans les sectes des Philosophes? Je les vois sans cesse opposés les uns aux autres, occupés à se combattre & à s'entredétruire. Cependant il n'y a pas une de ces sectes qui ne croie avoir la raison de son côté. Au défaut de cette unanimité, il faudroit du moins que quelque-une de leurs spéculations eût été ou pût être réalisée; & nous voyons que les plus séduisantes d'entre elles ont été traitées de chimères; & qu'Aristote reprochoit à Platon qu'en éteignant toutes les passions, il avoit éteint toutes les vertus. De quel côté se porter? Que le partisan d'une de ces sectes vienne pro-

poser à une société quelconque de croire que la douleur n'est pas un mal ; qu'il s'épuise à faire envisager à chaque citoyen combien ce principe lui sera utile à lui & à toute la société, Dieu fait comme on se rira du déclamateur. Le Philosophe à son tour examine la société, ses opinions, ses abus, & se rit d'elle. Qui sera juge entre elle & lui ? La raison. Mais la raison de qui ? Non pas du Philosophe qui est partie dans cette affaire. Ce sera donc la raison d'un tiers, & ce tiers ne peut pas être rejeté par les deux parties. Qui les jugera donc enfin ? La Nature & l'expérience. Combien ce simple raisonnement sera-t-il plus fort encore si au lieu d'une société vous opposez la raison toutes les sociétés de la Terre & les opinions générales qu'elles ont adoptées ?



§ X X.

Les maux qui résultent de certaines opinions , ne sauroient servir de preuves contre elles.

SI les maux qui résultent d'une opinion quelconque pouvoient entrer dans la balance pour déposer contre le préjugé en faveur de la raison , il faudroit que le préjugé seul pût produire des maux , & que la raison n'en produisît point. Eh! qui peut douter que jamais rien ne fut plus dangereux pour l'homme que les subtils argumens de la raison? Je n'entends point celle qui dans les sciences exactes est assurément un des plus beaux présens du ciel , mais celle qui dans toutes les matières de spéculation n'est souvent qu'un sophiste adroit & perfide , un orateur à gages qui plaide le pour & le contre , qui bâtit & renverse. Il n'est point de système si absurde que la raison ou plutôt la faculté de raisonner n'ait soutenu ; & , sans répéter ce que j'ai dit ci-dessus , n'a-t-on pas vu Vanini conseiller de

décharger les villes des vieillards, des fainéans, & de tous les habitans inutiles, & de mettre à mort tous les ans un million de personnes qu'il regardoit comme les ronces & les orties qui étouffent les bonnes herbes? N'a-t-on pas vu des Philosophes abjurer les sentimens de la pudeur, & se persuader que toutes les actions nécessaires & naturelles étoient honnêtes, & ne devoient point être cachées? J'ai toujours pensé, malgré les plaisanteries de Bolingbroke, que nous avons en nous un sentiment propre à nous conduire & à nous faire suivre l'ordre imposé par la Nature; & que la raison étoit souvent capable de l'obscurcir & de l'éteindre. Si c'est l'abus de certaines opinions qui a rendu les hommes superstitieux, fanatiques & cruels, c'est l'abus de la raison qui a entraîné les Sophistes ou les Philosophes qui leur ressemblent, dans des écarts pernicieux pour les mœurs & pour la tranquillité publique. On'auroit on de plus à reprocher au plus aveugle fanatisme, qu'on ne puisse reprocher à la raison s'abusant elle-même? Le Sophiste Hermocrate ne prétendoit-il pas que le plus sûr moyen de se faire un

Voyez la vi
de Vanini.

nom & d'acquérir de la gloire, étoit d'assassiner un homme illustre, car alors le nom de l'assassin demeurait éternellement uni à celui du mort, & leur mémoire passoit ensemble à la dernière postérité? Il n'en fallut pas davantage pour achever de déterminer Pausanias à assassiner Philippe. Pudeur, humanité, bienfaisance; tout peut être étouffé par les sophismes de la raison. Sachons donc mettre une grande différence entre l'usage & l'abus de cette faculté divine; sans nous effrayer du nom odieux de *détracteurs de la raison* donné par quelques gens intéressés à ceux qui ont attaqué les faux raisonnemens & la témérité des sophistes, comme on a souvent appelé athées ceux qui avoient le courage de se soulever contre les abus de la religion.

§ XXI.

Si une société d'Athées peut subsister.

L'HYPOTHÈSE la plus contraire à la nécessité de la croyance d'un Dieu, est celle qui tendroit à prouver qu'une so-

ciété d'athées peut subsister. Bayle (1) a prétendu que, dans une société d'athées la gloire & le mépris, la récompense & la peine pouvoient suffire à diriger & à aiguillonner au bien. Je pense avec lui, que si une telle société pouvoit se former, il seroit possible qu'elle trouvât dans ces motifs de quoi se maintenir. Mais, à moins que cette société ne se composât de gens adultes qui n'eussent rien à faire qu'à s'exercer dans l'art des sophismes, & à combiner toutes leurs actions, je doute qu'elle pût avoir lieu. On peut faire de cette société une République spéculative pareille à la République de Platon; dans l'une & dans l'autre, les principes naturels & les opinions générales seront sacrifiés au bien imaginaire de cette constitution factice. Mais qu'il y a loin de la spéculation à la réalité quand il faut combattre & détruire la Nature! Ces sortes de Législateurs, comme dit Plutarque, n'ont laissé que des sens &

(1). En disant Bayle, je dis aussi l'auteur du *Système de la Nature* qui a emprunté de lui ses raisonnemens.

des mots (1). Platon admettoit la communauté des femmes, & en cela il contredisoit certainement un penchant naturel à l'homme & sur lequel est fondée sa première idée de propriété (2); & Bayle, pour former sa société d'athées excluait ces sentimens naturels qui ont porté les hommes de tous les lieux & de tous les tems à reconnoître un Être suprême. M. de Montesquieu répondoit ainsi à ses sophismes : » La question n'est pas de savoir s'il vaut mieux qu'un certain homme ou un certain peuple n'eût point de religion que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le moindre mal que l'on abuse quelquefois de la religion, ou qu'il n'y en ait point du

(1) Γράμματα ἢ λόγους ἀπολιπόντες μόνον.

In Lycurg.

(2) C'étoit le sentiment de Xénophon, Philosophe moins sublime, mais plus instructif que Platon : Il dit, en parlant des femmes, que c'est ce que les hommes chérissent le plus & regardent plus volontiers comme un bien qui leur appartient en propre : ὁ μάλιστα ἀνδραποὶ ἀσπάζονται τι ἢ διακρίνεται εὐκαίρως. Συνοψ. l. V.

« tout parmi les hommes (1) ». M. de Montefquieu avoit raison de réduire ainsi la question, puisque Bayle, pour montrer combien la religion est inutile à la société, n'avoit cité que des cas particuliers d'où l'on ne pouvoit pas déduire de conséquence générale. Mais, si l'on s'en tenoit à cette question même, elle seroit très-difficile à décider; car les abus de la religion se prouvoient par l'histoire, & une plume éloquente n'auroit pas de peine à les peindre dans un point de vue effrayant; tandis que les dangers qu'il y auroit à détruire la religion, ne pourroient se supputer que par des conjectures que l'adversaire pourroit toujours invalider. Le véritable état de la question, suivant moi, n'est pas si une société d'athées peut subsister, mais si un peuple peut

(1) C'étoit le raisonnement de M. de la Croze, lorsqu'il monroit la difficulté de faire un parallèle juste & décisif de l'athéisme & de la superstition. *Il y a tel superstitieux, disoit-il, qui auroit été moins méchant, s'il eût été athée, & tel athée qui auroit pu être meilleur, s'il avoit été superstitieux.* Voyez les Entretiens sur divers sujets.

former une société dans laquelle l'idée d'un Être suprême ne s'introduise point tôt ou tard, ou si les sentimens qui, de tous les tems se sont manifestés parmi les hommes unis en société, en peuvent être séparés. Ainsi jusqu'à ce que l'expérience ait prouvé la possibilité de cette supposition, tous les raisonnemens seront inutiles.

§ XXII.

*Combien peu de Philosophes ont professé
l'Athéisme.*

UNE réflexion frappante se présente d'abord à ceux qui examinent sans partialité le système de notre *renovateur* & l'évidence qu'il annonce. Si cette lumière existoit, il faudroit croire que parmi les Philosophes qui, dans tous les tems, s'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, ont cultivé & perfectionné leur raison, le plus grand nombre a été obligé de céder au pouvoir de cette évidence, de marcher à la vérité par la même voie, & de reconnoître d'une

d'une manière claire & précise l'athéisme qui en résulte. Mais les preuves de fait se joignent à celles du raisonnement pour nous convaincre qu'une opinion aussi révoltante & aussi contraire à la constitution de l'esprit humain n'eut jamais qu'un très-petit nombre de sectateurs. Parcourez les fastes de la Philosophie, vous n'y trouverez des vestiges de ce système désespérant que comme, dans un long espace d'un terrain fertile, on rencontre par intervalles quelques plantes vénéneuses.

Ce ne sera point à l'origine de la Philosophie que vous les rencontrerez, & Aristote qui a avancé le contraire, ne l'a fait, comme dit Parker, que par un sentiment de vanité qui le portoit à prêter aux Anciens des systèmes ridicules & absurdes dont il pût se moquer avec avantage. Suivant ce Philosophe, les premiers qui étudièrent la Nature, crurent que la matière renfermoit les seuls principes de tout ce qui existe (1). Mais l'injustice de cette ac-

Voyez son
traité de Dieu

(1) Τῶν δὲ πρώτων φιλοσοφῶν οἱ πλείους τὰς ἐν ὕλης εἶδει μόνον ἠήθησαν ἀρχὰς εἶναι πάντων.

Arist. Metaph. liv. I, ch. III.

cusation vient de ce qu'il n'a pas distingué la partie physique dont s'occupoient les premiers Philosophes, de la partie théologique qui n'entroit point dans leurs spéculations, ou qui s'y mêloit sans se corrompre (1).

Il est certain que la secte Ionique qui fut la première secte de Philosophie, admettoit un Etre suprême (2); & si vous voulez un exemple de la conciliation de ses principes philosophiques avec ceux de la Théologie, c'est dans Homère que vous le trouverez. Ce Poète dont Thalès renouvela le systè-

(1) Cette opinion est appuyée par celle de François Budée dans son traité *De Atheismo & superstitione*, pag. 22.

(2) Un illustre écrivain Anglois, Bolingbroke, dit que Thalès étoit non-seulement le plus ancien, mais encore le plus orthodoxe des Philosophes Grecs, qu'à cet égard il l'emportoit sur le divin Platon; & que cette réflexion pourroit servir à confirmer la maxime de Tertullien, toute fautive qu'elle peut être, *Id verum quod primum*. Cette maxime m'a toujours plu, & je la crois plus exacte que Bolingbroke ne pense, pour tout ce qui est indépendant de l'expérience, & qui tient au sentiment.

me, nous représente l'Océan comme le père de tout ce qui existe, tandis qu'il appelle sans cesse Jupiter le père des Dieux & des hommes.

Anaxagore qui étoit le quatrième de cette secte, fut le premier qui, s'apercevant que les causes premières ne pouvoient pas être séparées de l'existence d'un premier moteur agissant par lui-même, admit dans sa physique une intelligence, un esprit *vs*, qui avoit tout fait, tout ordonné. Si ses prédécesseurs avoient nié l'existence d'un Être suprême, eût il été censé faire corps avec eux, en bouleversant tout d'un coup les opinions de leur secte, & en admettant des principes si opposés aux leurs (1).

La même pureté de doctrine se re-

(1) Puis je citer à la suite de ces Philosophes Critias, disciple de Socrate, un des trente tyrans qui asservirent Athènes? Ce fut lui qui dit le premier que la crainte avoit fait les Dieux. Il étoit permis à un homme de cette trempe qui avoit brisé les Mens les plus sacrés & trahi sa patrie, de ne plus reconnoître d'autres Divinités que la violence & l'intérêt.

marque dans la secte Italique dont Pythagore fut le fondateur. Ce Philosophe distinguoit une cause active, un agent universel qui est Dieu, & une cause passive & matérielle qui est le monde; mais cette secte se dénaturant peu à peu, fut abusée insensiblement par les distinctions qu'elle avoit admises; & le nom de cause qu'elle avoit donné à la matière, fit croire à Leucippe & à Démocrite que la matière suffisoit pour produire tout ce qui existe; ils admirèrent pour premiers principes le plein & le vuide, & satisfaisant leur imagination par des mots inintelligibles, ils ouvrirent les premiers la route à l'athéisme. Ces esprits trop sages pour se livrer entièrement à ce système qu'ils avoient imaginé, se contentèrent d'en faire un simple exercice pour leur esprit, & de ne s'ouvrir sur cette matière qu'à quelques amis avec lesquels ils ne craignoient point de laisser égarer leur imagination (1).

(1) On voit par tout ce que les Anciens ont rapporté du système de ces Philosophes, qu'ils ne niotent point l'existence des Dieux,

Diagoras, esclave de Démocrite, suivit les principes, mais non la modestie & la discrétion de son maître; il fut le premier qui, dans un écrit fait exprès, osa nier ouvertement l'existence des Dieux. Protagoras fut plus sage & plus réservé que son condisciple: *Je ne puis affirmer, disoit-il, ni qu'il y a des Dieux, ni qu'il n'y en a point. La matière est trop obscure, & la vie est trop courte pour pouvoir pénétrer ces mystères.*

Diog. Laë.
liv. IX.

Epicure, par qui finit la secte italique, conserva la réserve antique & la sagesse de ses prédécesseurs; en rassurant les hommes contre les craintes avilissantes de la superstition, il ne vouloit point détruire les fondemens de toute religion, & pensoit que la grandeur & la majesté de l'Être suprême méritoient un culte de la part des mortels. (1).

Mais, s'il étoit de l'essence de ces génies supérieurs de ne répandre leurs

mais qu'ils avoient des opinions dont les conséquences pouvoient être contraires à cette croyance.

(1) Voyez Sénèque, liv. IV de *Beneficiis*.

principes qu'avec la méfiance qu'inspirent des opinions contraires aux opinions universelles, & la conviction de la foiblesse de l'esprit humain, il étoit de la nature de leurs disciples de se conduire avec plus de présomption, & d'admettre sans restriction des systêmes dont ils sentoient moins les défauts que ceux qui en étoient les auteurs. Epicure avoit des doutes, & Lucrèce n'en avoit pas.

Mais, quelque absurde que soit son systême, on est tenté de le lui pardonner en faveur de l'aveu ingénu & rare qu'il fait au commencement de son poëme. Il n'affecte point, comme eût fait un prétendu Philosophe d'être entraîné par le pouvoir de l'évidence & l'amour de la vérité. Il devoit le secret du métier. Il confesse naïvement qu'il n'écrit que pour se faire un nom.

Percussit Thyrso laudis spes magna meum cor.

L'athéisme resta long-tems étouffé dans le monde par les progrès du Christianisme. Ce ne fut que dans le treizième siècle qu'il reprit naissance. Les subtilités d'Aristote conservées chez les Arabes, en exerçant les esprits les éga-

rèrent. Ce furent elles qui portèrent *Almaric* & son disciple *David de Dinant*, à soutenir que la matière première étoit Dieu. C'étoit le règne des scholastiques disputant sur les universaux & sur les unités à parte rei. Que pouvoit-on attendre de pareils ergotistes ? L'empire d'Aristote s'étendit avec celui des Lettres, & devint à la fois l'école & l'azyle de l'athéisme dont l'Italie sembloit être la patrie.

André Césalpin sorti de cette école, en employa les subtilités à expliquer la formation de toutes choses avec la matière jointe à une intelligence spéculative & dépourvue d'action. Il rendoit raison de la génération des êtres, par ce principe d'Aristote : *Corruptio unius fit generatio alterius*. Mais ces principes, quoique tendans au pur athéisme, étoient si adroitement enveloppés qu'ils parurent en Italie revêtus de la permission du siège apostolique.

Bérigard (1) dans ses ouvrages de physique s'expliqua encore plus hardi-

(1) Il étoit de *Moulins*, mais il professa à *Pise* & à *Padoue*.

ment sur la formation spontanée du monde, sans le secours d'une Providence. Il alla même jusqu'à faire des railleries sur la croyance d'un Dieu. Tout cela n'empêcha pas que son livre ne fût approuvé avec de grands éloges par l'official de l'inquisition. L'autorité d'Aristote qu'il réclamoit & qu'il soumettoit aux dogmes de la saine théologie dans les choses qui paroissent s'en écarter, étoit plus que suffisante pour donner à son ouvrage la sanction de l'ouvrage le plus orthodoxe.

Jordanus Brunus de la ville de Nôle, brûlé à Rome en 1600, fut moins heureux. Il sembloit cependant mettre une distinction entre Dieu & la Nature (1); ou, s'il les confondoit, c'étoit par des subtilités très-difficiles à pénétrer. Le zèle de ses ennemis fut apparemment plus clairvoyant que ne l'avoit été celui des censeurs de Berigard.

Campanella, compatriote de Jor-

(1) Voyez ses Commentaires sur le ch. XI du premier livre de *immenso & innumerabilibus*.

dan , étoit Dominicain comme lui , suivit les mêmes erreurs , mais il n'eut pas la même destinée.

Cardan , que sa profonde érudition , ses malheurs & ses folies ont rendu fameux , ne mérite guères d'être compris parmi ceux qui ont professé l'athéisme. Plusieurs de ses écrits de Physique & de Morale n'avoient rien qui ne respirât la bonne doctrine, & s'il hasardait des principes qui sentoient l'athéisme , c'est que son esprit continuellement en action , n'avoit pas assez d'un seul systême pour entretenir son activité naturelle , & que, les parcourant tous sans s'attacher à aucun , il étoit forcé d'adopter tour à tour ceux qui étoient les plus opposés.

Vanini parut ensuite. Ce malheureux prêtre , plus présomptueux & plus fou que méchant , fut brûlé à Toulouse. On ne peut lire sans frémir d'horreur & d'indignation le récit que le Président de Grammont fait avec complaisance du supplice qu'on lui fit subir , malgré la rétractation qu'il proféra devant ses juges. On ne le crut pas suffisamment justifié , parce qu'on imputoit cette rétractation à la crainte

Voyez Parker de Deo.

plutôt qu'aux sentimens de la conscience. Interprétation barbare qui déshonore des juges iniques & non la religion dont ils ont abusé.

Théophile, disciple de Vanini reçut du Parlement de Paris un traitement plus conforme à l'humanité, à la raison & à la politique. Il fut exilé, & il ne fut plus question d'athéisme en France.

L'Angleterre alors sembla servir de refuge à ce funeste système; Hobbes entr'autres renouvelant les principes d'Epicure, & ramenant tout à l'amour-propre comme le Philosophe Grec à la volupté, fournit à l'athéisme les armes les plus fortes; il s'en flattoit du moins; mais il étoit bien loin d'imaginer que ses découvertes fussent de nature à convaincre les esprits ordinaires. La vérité de ses principes ne pouvoit briller qu'aux yeux des Géomètres. Ainsi ce système dangereux restoit dans les écrits de ce Philosophe enveloppé de ténèbres heureuses, & l'aveu qu'il faisoit de la difficulté de le concevoir, monroit assez que la Nature & la vérité le repoussoit du cœur des hommes. Il en étoit ainsi du système de Spinoza. Quelque per-

nicieux qu'il pût être, le désaveu que l'auteur dans des lettres particulières faisoit des conséquences qu'on en vouloit tirer, l'obscurité dont il étoit couvert, les réfutations que de célèbres écrivains en publièrent, contribuèrent à éloigner quelque tems la contagion contre laquelle le caractère même & la vie de l'auteur tenoient le public en garde.

De tous ceux enfin que nous avons cités jusqu'ici, vous voyez qu'il n'y en eut pas un seul, si on en excepte l'esclave de Démocrite, qui osât ouvertement professer l'athéisme. Cette hardiesse étoit réservée à un certain Mathias Knutzen, natif d'Oldenswort, dans le duché de Sleswich. Mais, comme s'il avoit senti les conséquences de ce système destructeur, il admit les lumières de la conscience pour nous diriger dans notre conduite, & prétendit que la paix de l'âme seroit de récompense à la vertu comme les remords servoient de peine au vice. C'est ainsi que la vérité prend souvent pour organes ceux mêmes qui veulent se soulever contre elle; car comment des Philosophes si prompts à rejeter toute preuve de sentiment, admettent-ils ce-

Voyez les Prétentens de M. de la Croze

pendant des principes qui hors des limites du raisonnement ne peuvent se prouver que par le sentiment même.

Telle est à-peu-près, mon ami, l'histoire abrégée de l'athéisme. C'est à vous d'en tirer les conséquences qu'elle vous offre. Voyez d'un côté, quels sont les hommes qui ont adopté ce système, quel fut le caractère de leur esprit, quels furent les tems où ils ont vécu, & concevez de l'autre comment, si ce système eût été une vérité, cette vérité si importante eût échappé au genre humain, & n'eût été apperçue ou publiée que par un si petit nombre d'hommes ?

§ XXII.

On ne peut pas conclure qu'une opinion n'existe pas de ce que les idées qui la composent sont confuses & absurdes.

SI on avoit demandé jadis à un paysan de la Perse, ou même à certain habitant de Suze ou d'Ecbatane, quelle idée il avoit de son Souverain, ce Roi des Rois devant qui tout se prosternoit

ce despote inaccessible qui ne se communiquoit que par ses Satrapes ; il eût été fort embarrassé. Eût-il dit que c'étoit un Dieu ? Eût-il dit que c'étoit un homme ? & quel homme encore ? Etoit-il fait comme un autre ? sujet aux mêmes besoins & aux mêmes foiblesses ? Certainement la confusion de ses idées eût paru par ses réponses , & plus encore par son étonnement , si admis dans le palais de ce Monarque , il l'eût vu manger & parler comme un autre homme. Cependant , quoique ses idées fussent confuses , contradictoires , absurdes , il n'en étoit pas moins persuadé que ce monarque existoit quel qu'il fût. Ainsi l'absurdité des idées de certains Peuples sur l'existence de la Divinité ne peut pas être alléguée comme une preuve que cette croyance n'existe pas , ou qu'elle doit être regardée comme nulle.

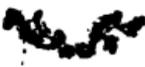
Voyez le Système de la Nature , liv. I ch. X.



§ XXIII.

Les idées des Peuples sur la Divinité peuvent être opposées sans qu'on en puisse rien conclure contre l'unanimité de la croyance générale.

EN employant une comparaison du même genre, on peut dire que, si l'on questionnoit aujourd'hui quelques habitans de la Tartarie sur l'idée qu'ils ont de leur grand *Lama*, toutes ces idées seroient certainement fort différentes les unes des autres; mais l'existence de ce Pontife n'en seroit pas moins reconnue pour très-réelle. Ainsi les opinions sur la Divinité peuvent varier sans que la croyance de l'existence d'un Dieu en doive être moins regardée comme universelle.



§ XXIV.

L'unanimité d'une opinion montre qu'elle vient de la Nature.

D'où pourroit-elle venir en effet ? De la raison ? Mais les notions même dont il est question ne sont pas fort raisonnées & tiennent plus au sentiment qu'à la raison ; & d'ailleurs si celle-ci y a quelque part , nous avons vu à l'art. XII comment elle agit uniformément dans tout l'Univers sous l'impulsion simple & directe de la Nature. Dès que la croyance d'un Être suprême est reconnue pour être générale , il semble qu'on en peut conclure que la Nature l'a donnée aux hommes sous quelque forme que ce sentiment se manifeste parmi eux , comme on nomme affection naturelle la tendresse des pères pour leurs enfans , quoique , suivant les pays , les pères aient différentes façons de marquer leur tendresse & leurs soins à leurs enfans. Quel père ne paroîtroit pas inhumain ou insensé aujourd'hui ; s'il

élevoit ses enfans comme un Spartiate élevoit les siens. Ainsi, malgré la différence de culte qu'on a rendu à la Divinité, il n'en est pas moins vrai que ce culte-étoit fondé sur des affections à-peu-près semblables dans tous les peuples; & c'est l'identité de ces affections qui semble annoncer l'ouvrage de la Nature. *Omnium concursus Naturæ vox est.*

Cicéron, *Tufcul*, liv. I.

§ XXV.

La Nature est la seule qui ait le pouvoir d'attacher un grand nombre d'hommes à la même opinion.

S'IL est, comme nous l'avons vu, des systèmes philosophiques qui ne peuvent pas être admis par les sociétés, ce n'est pas que ces sociétés raisonnent mieux que les Philosophes, comme ce n'est pas qu'elles raisonnent plus mal, si elles admettent des opinions que ces Philosophes condamnent; c'est qu'elles obéissent, sans le savoir, à la voix de la Nature qui agit par-tout uniformé-

ment, & sans laquelle tous les Législateurs travailleront en vain. Il est possible que les Prêtres & les Rois aient abusé de la crédulité des peuples dont ils vouloient augmenter la servitude; mais ce ne sont pas eux qui leur donnèrent cette crédulité, ni qui imaginèrent les objets de la croyance générale. Les Rois en fait d'opinion perdent tout leur pouvoir, témoin cet Empereur qui ne put jamais venir à bout de mettre en vogue une nouvelle lettre qu'il avoit ajoutée à l'alphabet; il vit bien qu'il pouvoit disposer des jours, mais non des opinions de ses sujets. Plus j'examine cette question, plus je suis porté à dire comme le sage Shaftesbury: » Je suis assez charitable pour » croire qu'il y a eu plus de fraude in- » volontaire que d'imposture dans le » monde, & que ceux qui ont le plus » répandu & accredité d'erreurs parmi » le genre humain, ont eu le bonheur » de s'en imposer à eux-mêmes, & ont » eu par ce moyen une sorte de bonne » foi qui, en assurant le repos de leur » conscience, donnoit à leur croyance » un air de vérité qui contribuoit même » à en assurer le succès ».

§ XXVI.

Quelle conséquence il y auroit à tirer de la proposition contraire.

JE voudrois que ceux qui, sans égard aux impressions générales de la Nature, accusent les Prêtres & les Rois d'avoir été des imposteurs qui ne croyoient rien, mais qui obligeoient le Peuple à tout croire, vissent de quelle conséquence seroit cette supposition. Il faudroit qu'ils raisonnassent ainsi : « Nous ne croyons ni à l'exis-
tence de Dieu, ni à l'immortalité de l'ame, ni aux opinions qui en dérivent; & par cela même que nous nous sommes élevés au-dessus du vulgaire, nous méritons le titre de Philosophes. Les Prêtres & les Rois ne croyoient rien non plus que nous de toutes ces choses. C'étoient donc des sages & des Philosophes, & d'autant plus Philosophes qu'ils sçurent connoître les foiblesses de la Nature humaine, & inventer ces si-

» mulacres de terreur avec lesquels ils
» l'ont gouvernée. L'existence d'un
» Dieu fut un de ces mensonges fabri-
» qués par leur génie pour lier de chaî-
» nes d'airain ceux sur lesquels ils ré-
» gnoient ». Voilà donc nécessairement
des Philosophes traités de fourbes , ou
des fourbes mis aux rangs des Philo-
sophes. Tel est le vice de toutes les
assertions générales fondées sur des cas
particuliers.

§ XXVII.

*Des opinions admises par le plus grand
nombre des sociétés, & qu'on peut re-
garder comme naturelles.*

IL n'y a point d'opinions plus généra-
lement répandues que celles de la
croyance d'un Dieu , de l'existence de
l'ame après la mort , & des peines &
des récompenses dans une vie à venir.
Ces dernières sont le résultat d'un rai-
sonnement moins simple que la pre-
mière ; mais ce résultat est si bien dans
l'ordre de la Nature , qu'il a été géné-

ralement admis par toutes les grandes sociétés dont l'histoire fait mention : les Egyptiens, les Caldéens, les Perles les Grecs, les Romains, les Celtes; je pourrois ajouter les Juifs, quoique Warburton ait fait un ouvrage considérable, entièrement fondé sur l'hypothèse que l'opinion des peines & des récompenses admise par les autres Nations, avoit été inconnue chez les Hébreux.

§ XXVIII.

Des idées que les Anciens avoient de l'ame.

IL ne s'agit point de savoir si les Anciens, pour se former une idée de l'ame, avoient imaginé des abstractions pareilles à celles de nos Métaphysiciens; il suffit qu'ils en eussent fait un être absolument séparé de la matière; ils avoient distingué deux parties dans l'homme; l'une sujette à la corruption & à la mort, & l'autre immortelle. Un être composé se détruit, se

décompose & meurt; l'Être simple n'est point sujet à cette décomposition, & par conséquent est immortel. Ces idées avoient quelque chose de précis qui valoit bien toutes les définitions de l'école. Les Egyptiens croyoient que l'ame étoit immortelle, & qu'elle circuloit durant trois mille ans dans le corps de différens animaux pour retourner ensuite dans le corps de l'homme. Ce grand systême que Pythagore rendit fameux en Grèce, étoit trop vaste & trop recherché pour avoir été originairement inventé avec celui de l'immortalité de l'ame, & il étoit sans doute postérieur à la naissance du culte des animaux en Egypte. L'immortalité de l'ame remontoit à des tems bien plus anciens, puisque cette opinion passa chez les Grecs avec les premières idées de la Divinité, lorsque ces Grecs quittèrent la vie sauvage pour vivre en société dans l'enceinte des villes, & que cette opinion qui leur venoit d'Egypte leur étoit parvenue sans aucune idée de la métempychose (1). On ne seroit pas

(1) Je n'examinerai point ici l'opinion de Pausanias qui prétendoit que les Caldéens

fondé à croire que les Grecs confondoient l'esprit & la matière, parce que le mot qu'ils employoient pour signifier l'ame, *ψυχή*, tenoit à quelque chose de matériel. C'étoit une sorte d'expression métaphorique qui ne vouloit exprimer que la subtilité, la ténuité, l'impalpabilité de l'esprit dont le corps étoit animé. Le mot *δύναμις* qui veut dire *Esprit*, n'avoit absolument rien de matériel.

Tant s'en faut que les Grecs confondissent l'esprit avec la matière, qu'ils semblent même dans les tems les plus anciens n'avoir rien négligé pour éviter cette méprise. Tantôt ces ames ne sont que des ombres *σκιαι*; & comme l'ombre d'un corps est entièrement distincte du corps même, ainsi l'ame n'avoit

& les Mages de l'Inde avoient été les premiers qui eussent publié le système de l'immortalité de l'ame, & que toutes les autres Nations, ainsi que les Grecs, l'avoient reçu d'eux. D'autres attribuoient à Thalès ou à Phérécyde l'honneur de cette découverte chez les Grecs; mais, comme dit Casaubon dans ses notes sur Diogène Laërce, ils purent être les premiers qui en écrivirent; mais d'autres l'avoient imaginé avant eux.

rien de commun avec le corps qu'elle avoit animé ; bien plus l'ombre suppose la présence du corps, & l'ame étoit une ombre qui subsistoit sans lui. Tantôt ce n'étoit qu'une image *Εἰδωλον* qui n'avoit rien de plus solide ni de plus palpable que les fantômes vains, formés pendant le sommeil. Tantôt enfin conservant les affections & les sentimens qu'elle avoit pendant la vie, elle s'échappoit à l'heure de la mort, sans être ni vue ni entendue de ceux au milieu desquels elle s'envoloit. Mais ceci nous meneroit trop loin, il suffit que vous soyez persuadé que les Anciens ont distingué, autant qu'ils ont pu, l'esprit de la matière, que leurs distinctions valloient peut-être bien les nôtres, & que l'opinion de l'immortalité de l'ame remonte aux tems les plus reculés.



§ XXIX.

En attribuant ces opinions universelles à l'amour-propre, c'est les attribuer à la nature.

LE systême de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame, vu du côté que nous l'avons examiné, est donc appuyé sur une des plus grandes probabilités qu'il puisse y avoir en ces matières; & si l'on prétendoit faire dériver ces opinions du sentiment de l'amour-propre, commun à tous les hommes; ce seroit encore les ramener à la même solution que nous avons donnée. Car, puisque l'homme conduit par l'amour de son être, a imaginé les systêmes les plus convenables à sa maniere d'exister, de quel droit vient-on les renverser, s'il est vrai que l'amour-propre de l'homme a par-tout agi uniformément pour ce bien-être qu'il cherchoit? Qui pourra se vanter d'être plus éclairé que la nature, & de mieux conduire l'homme qu'elle ne la conduit elle-même. Tout
ce

ce qui est vraiment l'ouvrage de la Nature, doit être indestructible comme elle.

§ XXX.

Les opinions universelles peuvent être assimilées aux passions.

JE ne crains point de comparer les opinions universelles aux passions que la Nature a données aux hommes, & j'ose croire que les unes & les autres également indestructibles, peuvent également recevoir de la part de l'homme des modifications infinies. Mais je ne prétends point ici donner lieu d'accuser la Nature pour laisser la raison prendre avantage sur elle. En vain dira-t on que la Nature a voit donné aux hommes des passions cruelles qui les avoient armés les uns contre les autres dans cet état fabuleux qu'on a nommé l'état de Nature, que la raison a réformé ces passions, & que c'est à la raison à réformer de même ces opinions générales que je prétends émanées de la Nature. Je conviendrai

d'abord que ces opinions naturelles & propres à l'essence de l'homme en société peuvent, ainsi que les passions, produire de grands maux, si elles sont mal conduites. La saine raison à cet égard doit être admise, non pour corriger la Nature, mais pour corriger une fausse raison qui déduiroit de ces opinions des conséquences dangereuses. Car autant l'ouvrage de la Nature est uniforme, autant celui des hommes est diversifié. Que de différences de cultes! que de manières de prier! Sous combien de formes *le Dieu inconnu* est-il adoré! que de modifications révéérées dans un pays, abhorrées dans un autre! Les circonstances, le climat, les mœurs changent la forme de l'opinion; mais le fonds subsiste toujours: & n'en est-il pas de même des passions? Quels sont les pays où les hommes ne soient pas intéressés, ambitieux, jaloux, vindicatifs? Combien de combinaisons différentes dans la forme de ces passions! Celles qui produisent les plus grands biens, quand elles sont conduites comme il faut, qui donnent naissance à l'amour de la Patrie, aux actes d'héroïsme, &c. ne

sont-elles pas les mêmes qui, mal dirigées, plongent l'homme dans toute sorte de désordres ? Mais si l'on dit que ces passions réformées ne sont plus celles de la Nature, que les hommes sous son empire n'avoient aucune idée de justice, de bien & de mal moral, que la Nature les a traités non en mère, mais en marâtre, puisque l'état où elle les a mis d'abord étoit un état de désordre & de guerre, & qu'ainsi c'est mal prouver la bonté d'une opinion que de la regarder comme émanée directement de la Nature; il faut examiner ce que c'est que cet état de Nature dont on parle tant.

§ XXXI.

De l'Etat de Nature, & combien il est indéfinissable.

Je ne fais si ceux qui ont parlé de l'Etat de Nature se sont bien entendus. Pour moi j'avoueroi que cet état me paroît très-difficile à concevoir, & à définir.

On ne fauroit nier qu'il n'y ait sur la

terre des animaux dont l'essence soit de vivre en société, c. a. d. de confondre les familles particulières dans une seule pour l'avantage de la Communauté. Tels sont les abeilles, les fourmis, les castors, &c. On ne niera peut-être pas que l'homme ne soit du nombre de ces animaux, & qu'il n'ait reçu de la Nature la sociabilité, c'est-à-dire, une disposition particulière à s'unir & à vivre avec ses semblables, disposition qui ne sauroit exister sans d'autres facultés qu'elle suppose, & qui doivent l'accompagner. Mais cette qualité, ainsi que toutes les autres dont l'homme est susceptible, ne sauroient se manifester que lorsque l'occasion de les exercer les fait paroître. Un homme qui n'a jamais eu d'enfans, n'a pas d'idée de l'espèce de tendresse qu'inspire la paternité. L'homme égaré dans les bois dès son enfance ne fait ce que c'est que sociabilité. En admettant donc que les hommes sont sociables, sensibles à la pitié, à l'amour, &c. quel sera le véritable état de Nature; ou celui qui aura donné lieu au développement de toutes les facultés dont la Nature les a pourvus, ou celui qui n'aura permis que

le développement de quelques-unes de ces facultés? Qu'un enfant soit transporté dans une île déserte, qu'il s'y nourrisse du lait des chèvres qui viendront l'allaiter, qu'il y croisse, qu'il s'y fortifie, sans y connoître personne de son espèce, sera-t-il dans le véritable état de nature? Il y vivra, il y exercera son adresse pour surprendre ou pour éviter les animaux habitans du même lieu. Seront-ce ces qualités développées au dernier degré qui feront reconnoître en lui le véritable état de Nature? Il n'a senti ni la compassion, ni la reconnoissance, ni l'amitié, ni l'amour. Ces qualités sont-elles moins nécessaires à la perfection de son existence que celles qu'il y a acquises par l'exercice du corps? Lorsqu'il étoit enfant, il n'étoit ni fort, ni agile, ni adroit; il a acquis ces qualités qu'il ne possédoit pas, mais qu'il avoit la faculté d'acquérir. Il a de même la faculté d'acquérir la sensibilité, la pitié, la reconnoissance, l'amitié même dont il n'a point encore d'idée. S'il ne les a point encore acquises, dirai-je que son être a reçu tout le développement dont il étoit susceptible? S'il les a ac-

quises, croirai-je qu'il a passé les bornes dans lesquelles l'état de Nature est renfermé? Lorsqu'il étoit enfant, il étoit sous la loi de la Nature; mais en grandissant & en développant ses facultés naturelles, a-t-il conservé, a-t-il perdu cet avantage? Puis-je assigner un certain nombre déterminé de facultés naturelles propres à constituer l'homme de la Nature? Ce jeune sauvage errant dans les bois se trouve poursuivi par une lionne dont il emporte les petits; un sauvage plus vigoureux que lui court au devant de la lionne & la terrasse. Il est impossible à ce jeune sauvage de ne pas ressentir une grande joie d'être délivré du péril qu'il couroit; & la vue de son libérateur lui rappelant toujours ce sentiment, il ressent à le voir un plaisir qu'il ne connoissoit pas encore. Le voilà donc avec une nouvelle qualité développée; est-il encore l'homme de la Nature? Il apperçoit peu de jours après son libérateur guetté par un tigre prêt à se jeter sur lui pour le dévorer; il voit le danger, il pousse un cri pour avertir son ami, l'animal fuit. Le jeune sauvage effrayé du péril que son ami a couru, ne pouvant oublier celui auquel il a été exposé lui-

même, s'attache à lui pour ne le plus quitter. Le voilà donc devenu reconnoissant, sensible à la pitié, sociable enfin. N'est-il plus l'homme de la Nature? ou s'il l'est encore, jusqu'où nous est-il permis d'étendre le développement ou l'acquisition de ces facultés naturelles pour qu'il puisse porter encore ce nom? Les changemens par lesquels ce jeune sauvage a passé étoient tous naturels, dit Schafesbury, & il peut en éprouver encore d'autres qui ne le feroient pas moins. Où m'arrêterai-je pour distinguer l'homme factice de l'homme de la Nature? Si je lui donne un sentiment vertueux tel que celui de la reconnoissance, est-ce toujours le même homme? Si je fais naître en lui la jalousie & la vengeance, l'est-il encore? S'il s'est bâti une cabane au lieu de coucher sous un arbre, s'il s'est fait des vêtemens de peaux, s'il a mis en jeu son industrie pour se préserver de la fureur des bêtes féroces ou de la rigueur de la saison, n'est-il plus dans l'état primitif? Ou s'il y est encore, jusqu'où lui sera-t-il permis de pousser son industrie pour rester dans les limites indéfinies de l'Empire de la Nature?

§ XXXII.

Si l'Etat de Nature est un état de guerre.

S'IL n'est pas possible, comme nous l'avons vu, de déterminer les facultés naturelles qui constituent l'état de Nature, cet état inconcevable n'est pas plus un état de guerre qu'un état de paix. Tel sauvage, suivant les circonstances, aura connu la pitié, la reconnaissance, tel autre la fureur, la vengeance, la jalousie. Il est aussi impossible que toutes les qualités vicieuses propres à l'espèce humaine se développent à la fois, comme il l'est que les bonnes qualités dont elle est susceptible se manifestent seules & fassent de la vie des hommes le siècle d'or qu'ont imaginé les Poëtes. Ainsi le système de Hobbes n'est pas plus vraisemblable à cet égard que celui d'Hésiode & d'Ovide.



XXXIII.

La loi Naturelle est différente de l'Etat de Nature.

LA LOI Naturelle peut être difficile à déterminer , mais du moins elle a quelques points certains que ne présente pas l'idée vague de l'*Etat de Nature*. Je n'ai besoin que de mes yeux pour savoir que tous les êtres tendent à leur conservation : que les animaux qui , dans l'enfance, ne sauroient pourvoir à leur nourriture , sont élevés avec soin par ceux qui leur ont donné le jour , &c. Mais la Loi Naturelle a des extensions particulières dépendantes de la constitution des différentes espèces. *Un chat* , pour me servir de l'expression de Spinoza , *ne vivra pas suivant la loi du lion*. Pour savoir donc quelle est la Loi Naturelle de l'homme , il faut , ce me semble , voir quelles sont ses facultés. Il a des impressions machinales comme les animaux , il a la faculté de réfléchir sur ces impressions & sur leurs effets. La Loi Na-

turelle qui ne seroit faite que pour les impressions machinales pareilles aux animaux, ne seroit donc pas la loi de l'homme, comme la loi de l'Ours solitaire dans ses montagnes n'est pas celle du castor ou de l'abeille. Que veut donc Spinoza, lorsqu'il dit : » Tant » s'en faut que la Nature nous ait dé- » terminés à vivre suivant les lois & les » règles de la raison, qu'au contraire » nous naissons tous dans une profonde » ignorance; & nonobstant la bonne » éducation, notre vie est fort avancée » avant que nous puissions connoître ni » raison, ni vertu ». Mais ne naissons-nous pas foibles & nus, & n'est-il pas de la loi de Nature que nous cherchions à nous vêtir & à acquérir des forces? ou ce qui revient au même, n'y a-t-il pas quelqu'un chargé par elle d'y pourvoir? Dire que parce que nous n'apportons pas la raison en naissant, il est contre la loi de la Nature d'en faire usage, c'est dire, qu'il est de notre essence de marcher nus & à quatre pattes. Je n'entends ici par le mot de raison que la faculté de comparer des idées & de choisir entre elles. Or, si la Nature a chargé l'homme de

se couvrir, elle lui a permis de choisir la manière qui lui conviendrait le mieux ; elle l'a de même autorisé à faire un choix dans toutes les choses qu'elle ne lui a pas données, mais simplement offertes & mises à sa portée. Ce choix est un ouvrage de la raison, & si-tôt que la raison travaille au plus grand bien de l'homme, elle est conforme à la Loi de Nature, & c'est peut-être ainsi que l'on pourroit définir ce chimérique état de Nature dont on a tant parlé sans s'entendre. Cet état est celui où le développement des facultés humaines seroit aussi parfait qu'il peut l'être pour contribuer à notre bonheur. Mais en serons-nous plus avancés avec cette définition ? Qui fixera ce point indivisible si difficile à trouver ?



§ XXXIV.

Utilité caractéristique des opinions universelles.

JE ne me suis point écarté de mon objet dans cette espèce de digression sur les opinions universelles regardées comme un don de la Nature ; & pour peu que vous m'avez suivi avec quelque attention , il vous sera aisé de conclure avec moi que les opinions générales sont tellement essentielles à l'homme qu'on ne peut les détruire sans faire, pour ainsi dire , violence à la Nature ; qu'elles sont aussi essentielles à sa constitution que les passions qui l'animent, & que la bienfaisance de la Nature soigneuse de conserver & de faire prospérer tous les êtres qu'elle produit se manifeste si bien dans ces opinions même, qu'à les considérer au moment où elles semblent sorties de son sein & avant qu'elles puissent être corrompues par l'homme, elles ne lui portent que des sentimens de consolation & de joie ;

elles sont la seule & vraie doctrine, s'il est vrai, comme disoit un des sages de la Grèce, que *les bonnes espérances sont le fruit de la bonne instruction*; elles présentent à l'homme affligé un retour heureux de la fortune dans la compassion des Dieux; elles empêchent l'homme puissant de s'enorgueillir & de se perdre en s'aveuglant; elles compensent l'inégalité des conditions; elles établissent une monarchie nouvelle où tous les hommes sont également petits & foibles, où tous ont besoin de la protection divine (1), où la justice & la vertu mettent seules quelque distinction entre eux. Si les Rois de la terre tiennent du ciel le sceptre qu'ils portent, ce même ciel honore d'une façon particulière le pauvre & l'orphelin. Telles sont en effet les idées sublimes & consolantes qui furent jadis le fruit de ces opinions universelles, & vous êtes trop instruit pour penser que ceci ne soit qu'une vaine spéculation qui n'a

Chilon,
voyez Diog.
Laërc.

(1) Si vous faites quelque chose de bien, disoit Bias, attribuez-en le mérite aux Dieux. Les poésies d'Homère sont toutes pleines de cette simple & modeste philosophie.

jamais été réalisée ; jetez les yeux sur les ouvrages du plus ancien des Poëtes & sur les livres des Hébreux , & vous verrez combien ces opinions dans leur première simplicité eurent d'heureuses influences dans le gouvernement des Anciens peuples (1) pour l'accroissement de la Nation & le bonheur des particuliers.

§ XXXV.

*Inconséquence & témérité des Systèmes
contraires aux opinions universelles.*

QUE les Philosophes mettent tant qu'ils voudront leur éloquence en jeu pour montrer les dangers du système dont nous n'avons fait qu'esquisser les avantages , pensent-ils que leurs objec-

(1) « C'est une circonstance assez considérable , disoit Spinoza en parlant des Hébreux ; qu'il n'y ait eu sous le règne du peuple (c'est-à-dire avant l'établissement des Rois) qu'une seule guerre civile , encore fut-elle entièrement éteinte & suivie du regret des Vainqueurs »

tions resteront sans réponse, & que celui qui combattra leurs argumens dans la droiture & la simplicité de son cœur, n'en trouvera pas sans peine d'aussi éloquens & d'aussi féconds à leur opposer; quand il voudroit même ne pas faire valoir en sa faveur les acclamations unanimes de l'Univers entier. Un homme vraiment bien intentionné devoit donc n'attaquer un système si généralement reçu, qu'après avoir si bien examiné les raisons pour & contre, que tous les doutes fussent levés, toutes les difficultés éclaircies, & qu'il résultât de cet examen un jugement aussi infailible que la solution d'une proposition de Géométrie. En effet, tant qu'il y aura le moindre doute sur le bien ou le mal que la destruction de ce système doit produire, il n'est pas permis à un homme sage d'en ébranler les fondemens. C'est mettre au hasard le sort de plusieurs millions d'hommes, & cette pensée feroit frémir tout écrivain conséquent qui prêchant sans cesse la liaison de toutes les causes, reconnoîtroit nécessairement que ce qu'il écrit peut devenir une source de désordres, & ne bouleverser, ou du moins n'ébranler l'é-

tat actuel des choses que pour amener des maux cent fois plus grands que ceux qui avoient subsisté jusqu'alors. Mais ces Philosophes, j'aime à le croire, ressemblent aux Souverains auxquels on surprend des édits qui vont plonger un millier de familles dans la misère. Ces Princes ne voient que le bien qu'ils croient devoir en résulter, & sont aveuglés par leurs flatteurs sur les maux infinis que cet acte de leur puissance va produire.

§ XXXVI.

Les opinions générales présupposent des sentimens universels, & se modifient comme eux.

Nous avons regardé ces opinions générales comme le premier acte de notre jugement sur des sentimens donnés par la Nature. Nous avons tâché de faire voir que la frayeur n'avoit pu produire la première notion de la Divinité, & que cette idée fut le résultat de la conscience que l'homme a de sa foiblesse,

& d'un vif sentiment d'admiration. Un autre sentiment intérieur, celui du juste & de l'injuste ne tarda pas à s'y joindre. Un Etre souverainement puissant fut la première notion de l'homme pénétré d'admiration & humilié de sa faiblesse. Le sentiment du juste & de l'injuste, inséparable du cœur humain completa bientôt cette notion. L'idée de justice fut donc un attribut nouveau qu'on joignit à celui de puissance pour composer la notion de l'Etre suprême. Cette justice qu'on lui attribua ne pouvoit pas être un sentiment passif & sans action; & l'exercice de cette qualité supposa des peines & des récompenses. Mais quel eût été le tems de cette justice, si l'ame se fût éteinte & eût péri avec le corps? Que fût devenue la punition de ces méchans qui meurent dans l'impunié, & qui ont passé leur vie dans la jouissance tranquille de leurs crimes, de ces Ixions qui se croyoient tout permis pour assouvir leurs passions brutales, de ces Tantales qui profanoient les saintes loix de l'hospitalité, de ces Sisyphes qui par leurs impostures se jouoient des Dieux & des hommes? Remarquez que l'histoire des

supplîces des enfers ne fait mention que des Tyrans , & combien sont peu fondés ceux qui attribuent cette invention à la politique des Rois , quand il ne seroit pas évident qu'elle étoit naturellement dérivée des idées de justice reconnues dans l'Être suprême.

Tant que les hommes , non corrompus encore par la société , n'eurent qu'un petit nombre d'idées morales , qui toutes , simples , claires & peu compliquées , suffisoient pour les conduire ; les idées du juste & de l'injuste appliquées à un petit nombre d'objets , étoient beaucoup moins combinées , & par conséquent moins sujettes à erreurs. Les notions qu'ils avoient de l'Être suprême , tenoient à cette simplicité , & la justice dont ils formoient un de ses attributs , étoit conforme à ces principes d'équité naturelle qu'ils portoient dans leurs cœurs , ou dont leurs Législateurs leur avoient donné des exemples. La Religion influa d'abord sur la politique , & régna même long-tems sur elle chez de certains peuples , tels que les Egyptiens & les Hébreux ; mais dans la suite la politique prit sa revanche , & gouverna la Religion. Celle-

ci fut obligée de se plier au caractère des Peuples, & de prendre la teinte de leur gouvernement; douce chez des peuples doux, & féroce chez des peuples féroces. Quelle différence entre la Religion des Grecs & celle des Scythes ou des Carthaginois! &, pour ne parler que de la même nation, quelle différence de la Religion des Athéniens à celle des Spartiates! N'y a-t il pas lieu de croire que ce fut la sévérité de l'éducation pratiquée à Sparte, & les épreuves par lesquelles on p étendoit endurcir la jeunesse, qui y firent naître l'usage de fouetter les enfans jusqu'à la mort en l'honneur d'une Divinité? L'ouvrage des hommes corrompit ainsi l'ouvrage de la nature; les idées qu'ils acquirent en cherchant à maintenir & à perfectionner la société, gâtèrent les idées simples qu'ils avoient eues lorsqu'ils la formerent; l'uniformité ancienne de leurs opinions disparut; les idées du juste & de l'injuste se pliant à leurs intérêts, devinrent équivoques; les Dieux furent regardés comme injustes, par ceux dont ils ne servoient pas les passions, & les hommes s'étant forgé mille besoins factices qui contribuèrent



à leur malheur , rendirent les Dieux responsables de ce malheur même qu'ils s'étoient attiré. Voyons donc , en effet , si nous sommes en droit d'accuser la Divinité , & si le tableau du mal physique & moral que nous présente la nature , peut renverser les opinions générales qui établissent l'existence d'un Etre suprême. Examinons auparavant si nous sommes fondés à leur opposer des contradictions que nous ne pouvons expliquer.

§ XXXVII.

Des contradictions inexplicables ne feroient détruire des opinions universelles.

Si après avoir reconnu des opinions générales , inhérentes à la constitution de l'homme , je crois voir dans l'ordre universel , des choses que je ne puis expliquer par ces principes , ou qui sont même en contradiction avec eux ; n'est-il pas convenable d'examiner si ces contradictions sont apparentes ou réelles , si

elles ne proviennent pas de la position du spectateur , de la manière d'envisager les choses , de la foiblesse des connoissances humaines ; ou si elles ont , en effet , quelque réalité capable de détruire les opinions opposées ? Mais cette dernière supposition ne sçauroit être admise , puisque , comme nous l'avons vu , les opinions universelles ayant été données aux hommes par la nature , il n'est non plus possible de les détruire , que de changer la forme de l'espèce humaine ; & d'ailleurs ces contradictions ne pouvant être évaluées que par la raison , nous avons fait voir à l'article XVI^e. que la raison n'avoit aucun droit pour combattre ce que la nature avoit établi.

Mais si l'examen de ces contradictions , tout superflu qu'il est , peut appaiser les murmures des esprits impatiens & présomptueux ; voyons si celles qu'on veut tirer du mal physique & moral , pour l'opposer à l'existence d'un Dieu juste & bon , portent sur quelques fondemens solides.



§ XXXVIII.

*Si le mal physique & moral peut être
contradictoire avec la notion d'un
Dieu.*

Nous avons insinué dans l'article précédent, que les contradictions apparentes opposées à l'existence d'un Etre suprême, pouvoient provenir de plusieurs causes particulières, incapables de prévaloir sur les opinions générales. En effet, à examiner de près ce qu'on entend par le mal physique & moral, qui semble inconciliable avec l'existence d'un Dieu juste & bienfaisant, on verra que c'est n'opposer que le sentiment d'un seul individu, à l'autorité d'une opinion universelle; & l'un peut-il balancer l'autre? L'opinion générale est simple & uniforme dans ses principes; elle a du moins par sa nature, une certaine existence; mais le sentiment du mal physique & moral, est semblable à une vapeur qui s'épaissit ou se dissipe suivant le plus ou moins d'ac-

tion du soleil ; il a mille nuances différentes , relatives aux dispositions particulières de celui qui en est affecté , dispositions qui n'ont rien de fixe & de stable dans le même individu , & qui sont dans la même journée susceptibles de mille teintes différentes. L'arrabulaire mécontent de tout , ne trouvera dans le monde que malheurs & que misère ; l'homme mieux constitué , verra tout avec des yeux favorables , & ne considérera les accidens qui arrivent dans la vie , que comme des taches dans l'astre du jour. Qui pourra prononcer entre ces deux sentimens opposés ? Un ancien Philosophe disoit à un homme mécontent de la vie. Qui t'empêche d'en sortir ? C'étoit lui dire : tu te plains , & tu vis ! tu reconnois donc qu'il y a encore des plaisirs qui t'attachent à la vie , & que la somme des biens excède pour toi celle des maux.

Il y a peu de gens qui puissent avec impartialité , faire pour leur compte cette comparaison des biens & des maux qu'ils ont éprouvés ; très-peu qui soient d'aussi bonne foi que Socrate dans sa prison , lorsqu'on vint lui détacher ses chaînes , & que se frottant les jam-

bes à l'endroit où étoit l'empreinte de ses fers : J'ignorois, dit il, que le plaisir fût si voisin de la douleur. Qui pourra donc faire pour l'Univers entier cette comparaison presque impossible pour chaque individu ? Ainsi, jusqu'à la décision de cette grande question, qui pourra savoir si la somme des biens surpassant celle des maux, loin d'accuser la bonté suprême, nous n'avons pas plutôt des grâces à lui rendre ?

§ XXXIX.

Suite du même sujet.

JE ne fais point comment font ces Philosophes pour qui tout est clair, évident & palpable, & qui toujours prêts à renverser les opinions générales, se croient les organes de la vérité même ; Pour moi, j'avouerai que sitôt que je viens à examiner de près la plupart des choses sur lesquelles on dispute, je vois que ces choses même ne sont pas seulement définies. En effet, comme nous le disions tout à l'heure, qu'y a-t-il de plus

plus vague, de plus inconsistant que les idées générales du mal physique & moral? Que puis-je entendre par le mal & le désordre qui arrivent dans le monde? Ces fléaux, ces guerres, ces bouleversemens de la Nature, si on affecte de les peindre avec éloquence, de les retracer à la fois sous mes yeux, de réunir dans un seul point de vue tous ces malheurs multipliés qui ne sont tels que pour ceux qui les éprouvent & les sentent, n'est-ce pas une petite ruse de sophiste qui cherche à effrayer mon imagination pour surprendre mon esprit? Tous les maux de la Nature qui sont passés avant moi ne sont rien pour moi; & chaque individu en dit autant. Ainsi ces tableaux effrayans, ces images entassées des misères humaines se réduisent aux seules peines de chaque individu au moment où il les éprouve. Les chocs des élémens, les bouleversemens de la Nature ne sont des maux que pour les êtres sensibles qui en sont les victimes. Car que, dans un désert, les montagnes s'écroulent, que les mers sortent de leurs limites, que la terre vomisse des feux, que nul de mes semblables ne

soit en danger d'y périr , tous ces mouvemens ne me donnent point l'idée de mal , ni de désordre. Quel spectacle magnifique la mer agitée , blanchissante d'écume , venant se briser à grand bruit contre les rochers , n'est-elle pas aux yeux d'un homme assis sur le rivage , s'il n'apperçoit rien sur l'horison qui puisse intéresser sa sensibilité ! il ne sera pas alors tenté d'accuser la Nature qui fournit à ses regards un si grand & si beau spectacle. C'est donc la sensibilité seule qui produit l'idée du mal ; & tout ce qu'on appelle de ce nom pour accuser l'Être Suprême. Tout ce désordre apparent se réduit donc aux seules peines réelles que l'homme peut ressentir. Ces peines réelles qui se réduisent aux douleurs & aux maladies , que sont-elles chez les sauvages (1) ? Et comment les

(1) Vous reconnoissez ici les principes d'un des Philosophes que vous avez le plus aimé , parce qu'en éclairant votre esprit , il a su parler à votre ame , & vous ne serez pas fâché de retrouver ici sur cette matière quelques-unes de ses pensées à qui je dois une partie des miennes. » C'est l'abus de nos facultés » qui nous rend malheureux & méchans. Nos » chagrins , nos soucis , nos peines nous vien-

évaluer chez les peuples policés ? Combien l'imagination ne contribue-t-elle pas à les accroître ? Combien le courage de ceux qui les éprouvent ne peut-il pas les affoiblir ? Ne vit-on pas les Stoïciens dont l'orgueil faisoit peut-être toute la force , trouver dans cet orgueil même une distraction à leurs douleurs , & y devenir presque insensibles ? N'a-t-on pas vu dans tous les tems de ces fortes d'enthousiastes pour qui la douleur étoit un plaisir , & qui dans les plus cruels tourmens avoient sur leur visage la sé-

» nent de nous. . . . Combien l'homme vivant
 » dans la simplicité primitive est sujet à peu
 » de maux ! . . . Le mal général ne peut être
 » que dans le désordre , & je vois dans le
 » système du monde un ordre qui ne se dé-
 » ment point. Le mal particulier n'est que
 » dans le sentiment de celui qui souffre . . .
 » La douleur a peu de prise sur quiconque ,
 » ayant peu réfléchi , n'a ni souvenir , ni pré-
 » voyance. Ôtez nos funestes progrès , ôtez
 » nos erreurs & nos vices , ôtez l'ouvrage de
 » l'homme , & tout est bien » *Emile , tome*
III , vol. in-12.

Charron, vouloit qu'on accoutumât les en-
 fans aux exercices du corps pour les endurcir
 à la douleur, *Labor callum obducit doctri.*

réalité de la joie ? & sans aller chercher des exemples extraordinaires, combien les douleurs les plus aiguës s'émuousseroient-elles sur des hommes qui sauroient leur opposer la fermeté de Montaigne, lorsque, dans les plus violens accès de goutte, il se consoloit en disant : » Si la douleur est foible, elle » est supportable ; si elle est vive, elle » ne sauroit durer ». J'en appelle à tous les hommes, car qui est-ce qui n'a pas souffert ? Qui n'a pas éprouvé que plus on s'occupe de son mal, plus il devient sensible ? Cette attention portée à un certain degré peut faire d'une piquure d'épingle un mal insupportable. Nous tenons donc, pour ainsi dire, en nous la mesure de l'accroissement ou de l'affoiblissement de nos douleurs ; & comment prétendons-nous encore accuser Dieu & la Nature ? Mais, si nous lui reprochons d'avoir mis en nos cœurs la faculté d'accroître ces maux réels & d'en former d'imaginaires, reprochons-lui donc aussi de nous avoir accordé le privilège & la jouissance de tant de plaisirs factices émanés de notre sensibilité. Que la mère de famille reproche au ciel la joie qu'elle éprouve en

embrassant ses enfans, si elle doit lui reprocher un jour la douleur qu'elle ressentira de les avoir perdus. Notre sensibilité seule fait donc la mesure & l'essence de nos biens & de nos maux. Nous ne demandons point au ciel pourquoi il a rendu notre ame susceptible de joie & de plaisir, nous lui demandons pourquoi il a permis que le mal pût nous atteindre? Si quelque génie au-dessus de l'espèce humaine peut nous entendre, qu'il doit voir en pitié des plaintes si insensées! *Dieu qui sait tout se moque bien de nous*, dit naïvement Brantôme; & Juvénal avec son ton caustique, *ridet & odit.*

De l'Ami
Bonnivet.

XL.

Les idées du mal physique & moral chez les Anciens n'étoient point contraires aux plus saines notions de la Divinité.

TANT que les hommes conservèrent leur première simplicité, & que les sentimens naturels ne furent point perver-

tis par la raison , on ne s'avisa pas d'imputer à la Providence les désordres qui arrivoient dans l'Univers. L'homme pénétré d'un sentiment vif de sa liberté ; reconnoissoit que la moralité de ses actions dépendoit de sa volonté , & il admettoit comme une conséquence de cette opinion que le ciel avoit droit de punir ses prévarications. Le plus ancien & le plus grand des Poètes rendoit hommage à ce principe , lorsqu'il faisoit dire à Jupiter que tous les maux qui arrivoient aux hommes étoient la suite & l'effet de leurs crimes & de leurs folies. Le premier des historiens Grecs rappelle ce même principe dans tout son ouvrage , & l'aventure de Créfus parvenu au comble des malheurs par son aveuglement dans la prospérité , étoit une de ces leçons familières aux Anciens , lesquelles , disculpant la Providence des accidens de la vie & des catastrophes de la fortune , ne les imputoient qu'à l'extravagance des hommes.

Je crois qu'il en a été de même chez tous les anciens peuples dans leur origine ; chez ceux même qu'on vit ensuite adorer deux Divinités opposées ,

celle du bien & celle du mal. Et pour ne citer ici que les Egyptiens, Typhon étoit, dit-on, le Dieu du mal, & Osiris le Dieu du bien. Mais Osiris fut long-tems adoré dans toute l'Egypte, sans qu'il fût question de Typhon. On n'offroit point de victimes à ce Dieu funeste, & ce ne fut qu'après, lorsqu'on eut raffiné sur le système du bien & du mal, qu'on immola les bœufs roux à Osiris, parce qu'ils étoient de la couleur attribuée à Typhon. L'amour & la discorde qu'on mit au nombre des premiers principes des êtres, étoient de ces sortes de symboles usités dans la Philosophie énigmatique des Grecs, & ils n'eurent des autels que dans des tems bien postérieurs à ceux dont je veux parler.

Diodore,
liv. I.

Ce n'étoit donc pas aux notions d'un Dieu injuste & cruel que se rapportoient les actes de religion des premiers hommes; plus la croyance d'un Être suprême étoit fermement établie, plus les idées d'injustice & de méchanceté en sembloient être éloignées. Ce ne fut en effet qu'après que la société fut corrompue, qu'on vit sur le théâtre des héros tels qu'Ajax, Hercule & Phi-

loctète reprocher au ciel les maux qu'ils éprouvoient, & jeter de l'incertitude sur l'existence des Dieux mêmes.

Voyez les
agédies de
Phocle,

Il y avoit cependant deux sortes de punitions divines qui auroient pu faire taxer le ciel d'injustice & de cruauté.

Iliade, l. I.

La première étoit celle qui tomboit sur tout un peuple pour la faute d'un seul homme. Le commencement de l'Iliade nous en fournit un exemple. Pindare nous en retrace un autre dans l'histoire de Coronis que son inconstance avoit rendu coupable envers Esculape, fils d'Apollon. Diane la punit, & fit périr avec elle tous ses concitoyens.

Pyth. III.

La seconde étoit celle que l'oracle prédit à Crésus en lui disant que les Dieux étendoient leur vengeance jusqu'à la cinquième génération.

Ces opinions qui nous révolteroient aujourd'hui, étoient cependant communes aux Hébreux & aux Grecs, & ne leur sembloient nullement contradictoires avec l'idée de la justice divine. Leurs esprits préparés par d'autres principes particuliers, trouvoient dans ces opinions autant de conséquence & de raison que nous y trouverions de folie & d'absurdité. Comme il n'y avoit

point de plus grande récompense pour un homme que de voir ses enfans prospérer & se multiplier ainsi que les étoiles du ciel, ou l'herbe de la terre, pour me servir des paroles de l'Écriture (1) : de même il n'y avoit rien de plus capable de mettre un frein à ses passions & de le confirmer dans la vertu, que de le rendre en quelque sorte responsable du malheur des générations dont il étoit le chef. La plupart des villes composées le plus souvent d'une même famille, avoient de pareils desirs & de pareilles craintes. Le penchant des hommes pour l'immortalité,

(1) Si le livre de Job est, ainsi que l'ont prétendu quelques Savans, le plus ancien livre que nous ayons, quel témoignage plus authentique puis-je rapporter de l'antiquité de cette opinion que ces passages du ch. V. *Scies quoque quoniam multiplex erit semen tuum & progenies tua quasi herba terra.* Voilà l'espérance du juste. Le sort de l'impie est bien différent, sa prospérité brillante éblouit un instant les yeux ; mais *longè sient filii ejus a salute, & conterentur in porta.* C'est dans les livres anciens qu'il faut étudier les opinions anciennes pour l'avantage de la raison, de la Philosophie & de la vérité.

ce penchant si ancien & si naturel, se satisfaisoit par l'idée de revivre dans leurs enfans, & les peuples à qui on annonçoit un Dieu punissant leurs crimes jusqu'à la cinquième génération, étoient alors frappés par le côté qui leur étoit le plus sensible.

Les grands événemens Physiques, les inondations, les phénomènes célestes, ils les attribuoient à la justice des Dieux en courroux ; ainsi ce n'étoit point à des Etres iniques & cruels, qu'ils offroient leurs vœux & leurs sacrifices, mais à des Dieux bons, justes & puissans. Ceci auroit besoin d'être développé, mais je ne me suis engagé qu'à effleurer les matières, & non à les approfondir. Je ne crains point cependant que cette opinion vous paroisse absolument dénuée de fondement, quoique fort opposée aux idées reçues sur les Dieux du Paganisme. Vous m'avez dit cent fois, vous même, qu'on n'avoit pas assez distingué les tems dans la Mythologie ancienne ; que les actions des Dieux étant regardées comme emblématiques, ou appartenantes à la Poésie, n'étoient pas censées influer sur les actions des hommes, avant la naissan-

fance de la Philosophie ; & qu'il n'étoit donc pas étonnant que les lois , les usages , les mœurs fussent absolument en contradiction avec ce qu'on racontoit des actes de violence , d'inhumanité , de débauche qu'on attribuoit aux Dieux.

§ XLI.

Examen du sentiment de Bayle touchant l'influence de la Religion chez les Anciens.

Si le sçavant & le judicieux Bayle avoit fait cette réflexion que je vous dis , il n'auroit pas allégué la contradiction qu'il y avoit entre la croyance & les mœurs des anciens , pour montrer que leur Religion étoit indifférente aux bonnes comme aux mauvaises actions (1).

Pensées sur
la Comète.

(1) Solon , qui savoit mieux que Bayle sans doute quelle pouvoit être sur l'esprit de ses contemporains l'influence de la religion , écrivoit à Epiménide que la Religion & les Lois étoient utiles quand les peuples étoient

S. Aug. *in*
iv. Det.

Il auroit distingué deux parties dans leur Religion, les actions des Dieux & leurs préceptes. Il y avoit, dit un des plus savans Pères de l'Eglise, des Dieux poétiques, Philosophiques & Politiques. Cette distinction avoit rapport aux actions qu'on leur attribuoit, & aux lois qui étoient censées émanées d'eux. Les actions des Dieux poétiques, étoient regardées comme des allégories que le peuple ne cherchoit point à approfondir, & dont il ne pouvoit par conséquent déduire aucune conséquence. Que Jupiter épousât sa sœur, qu'il mutilât son père, c'étoient des mystères pour la multitude, qui les abandonnoit aux Poëtes & aux Sages; l'inceste n'en étoit pas moins abhorré, comme le crime le plus odieux, & la moindre insulte d'un fils envers son père, comme l'attentat le plus impie. A regarder les actions des Dieux, la Religion étoit donc indifférente; mais à regarder les lois divines, son influence étoit très-puissante & très-heureuse. C'étoient ces lois qui

bien gouvernés. Il assimiloit la Religion aux Lois, parce que celles-ci tenoient à celle-là, & que leur objet étoit le même.

soutenoient le droit naturel des citoyens , & leur donnoient assez de courage pour résister aux ordres impies des Tyrans ; c'étoient ces loix qui faisoient de l'hospitalité, le devoir le plus saint & le plus indispensable ; qui attachoient aux sermens un appareil redoutable ; qui séparoient les criminels de la société , par une sorte d'excommunication aussi terrible que la mort ; qui , par l'intervention des Euménides , vengeoient les pères & les mères outragés. Ces loix concouroient sans cesse à l'appui de la morale & du droit naturel. La vie des premiers hommes étoit une vie, pour ainsi dire, toute religieuse ; leurs repas étoient des sortes de sacrifices ; les Dieux sembloient continuellement habiter au milieu d'eux ; les pauvres & les étrangers n'étoient rien moins que des envoyés des Dieux (2). On étoit bien loin alors d'accuser la Religion , & de faire servir , pour la discréditer , ces actions condamnables , attribuées aux Dieux de la poésie & de la physique ; on savoit que ce n'étoit qu'un langage mystérieux & symboli-

(2) *παρὰ γὰρ Διὸς εἶναι τὸ πτόχοι τὶ*. Hom. Odiss.

que, dont on ne pouvoit pas s'autoriser, & cette conviction régna si long-tems, que Platon, qui n'étoit pas trop porté à excuser les Poëtes anciens, ne les chassoit de sa République, que parce que leur Mythologie renfermoit des mystères qu'on ne pouvoit plus comprendre, & dont on pouvoit abuser.

Si Bayle (1) & tous ceux qui ont at-

(1) Bayle se sert de ce passage de l'Eunuque de Térence, act. III.

*At quem Deum! qui templa cœli summa
sonitu concutit*

*Ego homuncio hoc non facerem! ego verò
illud feci ac lubens.*

pour montrer que la Religion n'influoit point sur les mœurs; car, dit-il, si tout le monde eût raisonné comme Chéreas, on n'eût vu à Rome que des débauchés & des adultères. Mais à ce passage on en pourroit opposer d'autres qui prouveroient que malgré tout ce que les Romains disoient de leurs Dieux, de leurs incestes, de leurs débauches, ils savoient que ces Dieux punissoient ces actions & aimoient la continence & la chasteté. Je n'en voudrois pour témoignage que ces vers de Tibulle.

*Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab
aris,*

*Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus
Casta placent superis. L. II. El. I.*

taqué le culte & la croyance des siècles anciens , avoient fait cette réflexion , ils auroient reconnu que la Religion s'étant développée dans le cœur des premiers hommes , avec les sentimens naturels , elle servoit à y répandre plus de vie & de force , émanée comme elle l'étoit de cette sensibilité singulière , qui semble caractériser les premiers âges du monde & la jeunesse de l'homme.

§ XLII.

La sensibilité des Anciens comparée à celle de l'homme en adolescence.

VOULEZ-VOUS étudier avec fruit la nature simple de l'homme ; c'est sur les premières époques de sa vie , qu'il faut porter vos observations , lorsque les préjugés , les usages de la société n'en ont point fait encore un Etre factice & mêlé. Combien l'enfance ne fournit-elle pas de réflexions à l'observateur intelligent ! Quel intérêt ne présente-t-elle pas dans le développement

de ses facultés ! Vous cherchez l'homme de la nature ; le voilà. Volontaire, ami de l'indépendance & de la liberté, incapable de résister à l'exigence de l'appétit & des besoins ; avide des objets nouveaux , effrayé des objets extraordinaires ; toute son ame est dans ses gestes & sur son visage. C'est un livre ouvert pour qui fait y lire , un tableau très-piquant pour qui fait l'observer ; mais ce n'est que cela. Son ame active , docile aux impulsions de la nature , réagit sur les objets qui l'ont frappée ; elle est sensible à la tendresse , à la pitié , à la colère ; mais cette ame toute extérieure , pour ainsi dire , ne s'est pas encore repliée sur elle-même. Le tems va venir où cette turbulence irraisonnée qui l'agitoit , va disparoître ; sa pétulante activité semble se concentrer dans son cœur , une langueur douce va succéder à ses mouvemens impétueux ; il cherchera le repos & la retraite ; il s'arrêtera pour contempler la voûte du Ciel ; des larmes involontaires couleront de ses yeux ; une sensibilité sans objet amollira son ame ; un beau jour , un air pur , l'odeur d'une fleur , feront sur lui des impressions , dont il se ref-

souviendra toute sa vie. Que je le plains si, dans ces momens si indéfinissables, il faut qu'il perde un ami qui lui soit cher. La nature semble se voiler à ses yeux, il ne voit rien ; il voudroit que tout portât l'empreinte de sa tristesse, & que d'épaisses ténèbres enveloppassent la terre. S'il lève enfin ses regards, & que sa vue errante apperçoive un jour sans nuages, cette sérénité du Ciel est un nouvel aiguillon à sa douleur. A l'aspect de cette voûte azurée, de cet astre éclatant qui la parcourt, son cœur se fond comme la cire auprès d'une fournaise ardente. Il va durant la nuit chercher dans l'ombre quelque repos à ses peines ; il contemple la voûte étoilée ; il laisse errer son imagination parmi ces mondes infinis ; mais plus ce spectacle lui semble magnifique, plus son cœur attendri regrette son ami qui n'en jouit plus. Hélas ! s'écrie-t-il, où est mon ami ? Qu'on est malheureux d'avoir perdu la lumière, & de ne plus jouir du spectacle de la nature ! son cœur se serre, ses larmes recommencent à couler, & sa douleur profonde lui devient si chère, qu'il cherche, les yeux fixés dans le vide immense des airs, des pensées qui puissent la nourrir & l'augmenter.

Mais, n'eût-il pas d'objet réel d'attendrissement, sa mélancolie en trouve par-tout, au milieu de la dissipation, dans le sein de la retraite. L'état singulier qu'il éprouve, semblable à l'aurore d'un jour d'Été, annonce les passions qui vont éclore en son cœur. Ces passions vont avoir cent modifications différentes, qui tiendront aux circonstances; une seule parole, un seul exemple relatifs à ses dispositions, détermineront le cours du torrent. Mais qui a donné à ce torrent sa violence? Quel est le principe moteur de ses passions? C'est cette inconcevable sensibilité, que personne ne lui a donnée & qu'il tient de la nature seule; c'est-elle qui l'enflamme & l'anime, qui fait ses plaisirs les plus doux, & ses peines les plus cruelles. Quel est l'homme assez mal organisé pour ne la connoître pas? Quel est l'Instituteur assez peu clairvoyant, pour n'en avoir pas apperçu dans son élève la naissance & les progrès? C'est une plante spontanée qu'il n'a point semée, & qui s'élève plus vigoureuse & plus belle qu'aucune de celles qu'il a eu tant de peine à faire naître. Voyez comme avec cette sensibilité, le senti-

ment du juste & de l'injuste , qui avoit déjà germé dans son cœur , y vient d'acquiescer de force ! Comme il devance la voix du Maître à la vue d'une bonne ou mauvaise action ! Le jugement que vous en portez devant lui , peut bien régler sa raison , éclairer son esprit ; mais l'amour & l'aversion sont des sentimens qu'on ne commande point ; dont il est difficile de déterminer la mesure ; & que la nature seule a pu donner à ce cœur jeune & simple que vous voulez instruire.

Tel fut , suivant moi , mon ami , le véritable état de la jeunesse du monde. La nature a toujours été la même ; ce qu'elle fait aujourd'hui , elle l'a fait dans tous les tems : nous changeons , nous altérons , nous corrompons ses ouvrages ; mais laissez-la seule opérer , elle se fera reconnoître. Quelque puissante , quelque énergique qu'elle soit , un rien met des entraves à son développement ; au lieu d'un ormeau droit & sain , ce n'est plus qu'un arbruste rabougri dans un terrain pierreux. Voulez-vous voir combien il est facile de la dépraver , comparez deux enfans ; dans l'un on aura laissé agir la nature ;

randis que l'autre aura été formé d'après les conventions du monde, & comme un élève de la société corrompue. Le premier sera franc, ingénu, libre, fier & bon. Le second poli, mais faux, spirituel, mais vain, caressant & froid, ne faisant le bien que par orgueil ou par crainte; son corps & son ame porteront l'empreinte de l'esclavage.

Pourquoi donc, s'il en est ainsi, calomnier la nature, & ne pas croire qu'elle fit pour les hommes, dans les premiers tems, ce qu'elle fait pour eux dans le premier âge? Ce systême bien plus simple que tout ceux qu'on a imaginés pour abaisser la nature humaine, est conforme à tout ce que les monumens anciens ont pu nous conserver de ces tems reculés. Ne cherchez pas l'homme dans les animaux, cherchez l'homme dans l'homme même, & pour voir ce qu'il est, étudiez-le lorsqu'il sort des mains de la nature, & que l'ouvrage de cette mère industrieuse n'est pas encore déformé.

L'homme, dans son premier état, fut comme l'enfant, avide de satisfaire ses appétits, amateur de la liberté, timide & curieux; il acquit bientôt enfin

dans le développement de ses facultés, la sensibilité de l'adolescence qui succédant au sentiment pressant des besoins, sçut l'attacher aux objets les plus frappans du spectacle de la nature ; faculté précieuse ! qui est la voix de la nature même, & qu'il doit perdre à mesure qu'il se corrompra. Cette perte fera ses regrets ; il sentira que son cœur vieillit, que la nature ne lui parle plus, ou lui parle plus foiblement ; & devenu plus savant, sans être plus heureux, il détestera tant de connoissances inutiles, qui ont plus troublé sa raison, qu'elles ne l'ont éclairée.

Dans cet état primitif où les besoins étoient si peu multipliés, si aisés à satisfaire, cet état si semblable à celui de l'adolescent, qui ne connoît encore ni les peines, ni les inquiétudes de la vie civile, comment tous les hommes ne se feroient-ils pas unanimement écriés avec le Psalmiste ; *In sole posuit Deus tabernaculum suum ?* Pourquoi la vue de cet astre, ce Roi du firmament, n'auroit-elle pas produit dans le cœur de tous les hommes, le même sentiment qu'elle fait naître dans le cœur naïf & simple de l'adolescent ?

O mon ami, si ceci est une hypothèse hasardée pour bien des gens, elle ne l'est point pour vous, qui, dans un âge voisin encore de cette première jeunesse, vous en êtes si souvent rappelé les impressions. D'autres que vous, pourront m'entendre encore, & c'est pour eux seuls que j'écris. Vous avez éprouvé la sensibilité du jeune âge, & vous êtes trop familier avec les monumens anciens, pour ne l'avoir pas reconnue dans l'histoire de ces premiers siècles. Quel tems, en effet, fut jamais plus remarquable par la sensibilité naturelle des hommes, que celui dont Homère & quelques livres de l'Écriture nous retracent les usages & les mœurs ? Les pleurs toujours prêts à couler de leurs yeux, annonçoient non la foiblesse, mais la bonté de leurs cœurs : la lumière du Soleil sembloit être le bien suprême de la vie, & se prenoit pour la vie même *φάος*. Toutes ces expressions orientales dont on se servoit pour déplorer l'état des morts, n'étoient émanées que de cette sensibilité naturelle, qui faisoit regarder la mort comme une nuit affreuse. Je ne dis rien de l'imagination qui leur étoit

propre , & qui semble si conforme à celle d'une active & bouillante jeunesse. Mais enfin de cette espèce d'attachement machinal pour la lumière , & pour l'astre qui en est le dispensateur , il n'y avoit qu'un pas à l'adoration & à la prière. Les uns dressèrent un culte à cet astre qu'ils aimoient & qu'ils adoroient : les autres remontèrent jusqu'à son auteur , ne pouvant se fixer entre tant d'objets d'admiration que leur présentoit la nature , & qui sembloient également exiger leurs hommages. Ces beautés , senties par l'ame , furent appréciées par la réflexion ; elle en fit un tout , un vaste ouvrage , où elle vit un ordre qui la charma , & un Ouvrier intelligent devant qui elle fit prosterner l'homme ravi & confondu.

§ XLIII.

De l'ordre universel.

LAISSONS ces hommes endurcis , qui se croient Philosophes , se refuser aux preuves de sentiment , & aux argumens

Mélang. 2
vol.

que la raison en tire , mais daignez écouter ce que j'adresse avec Shaftesbury , à tous ceux qui , comme vous , ont également cultivé leur sentiment & leur raison.

O vous qui , sur mille objets , avez exercé , avec tant d'avantage , votre sagacité & votre réflexion ! Vous qui , dans l'examen des particularités de la nature , portez une vue si pénétrante , & un jugement si solide , est-il possible que vous soyez si indifférent ou si peu éclairé , quand il s'agit de considérer toutes les parties de cet univers , leur ordre , leur forme & leurs relations ? Qui mieux que vous pourra suivre de l'œil , l'organisation d'une plante , ou du corps d'un animal , en distinguer les différens ressorts , en découvrir les usages , la correspondance & la fin ; & , quand il s'agit de la nature entière , êtes vous si mauvais naturalistes , que vous ne voyez plus entre ses parties ni liaisons , ni rapports ?

Je pardonne à ces hommes qui portent en eux-mêmes la confusion , le trouble & le désordre , d'accuser la nature , & de trouver dans l'ensemble de sa constitution , des erreurs & des dissonances ;

sonnances ; mais vous , mon ami , vous avez la conscience de l'ordre le plus parfait , & votre ame retrouve dans les parties innombrables de la création , cette harmonie , dont elle est pénétrée & dont elle est elle-même un exemple. Pouvez-vous penser , en voyant tant de parties si parfaitement correspondantes & si diversement unies par des rapports admirables , que le tout qu'elles composent n'a ni union , ni cohérence , que la perfection règne dans les parties , & l'imperfection dans l'unité qui les rassemble ? Pourriez-vous douter encore que ce système universel , ce vaste assemblage de tant de parties différentes , ne fasse réellement un tout , aussi & plus parfait encore que cet être organisé , dont l'anatomie vous a démontré la composition ?

Quel est l'être qui puisse exister indépendamment d'un autre ? Tout se lie , tout se tient comme les anneaux de cette vaste chaîne , qu'Homère mettoit entre les mains du souverain des Dieux ; mais cette mutuelle dépendance annonce dans les parties , une sorte d'imperfection qui ne se trouve plus dans le tout. L'animal qui , pour subsister , a

besoin de la nourriture , indique en même-tems & son rapport avec les autres êtres , & son imperfection. Le besoin qui se manifeste en son individu , annonce qu'il manque quelque chose à sa constitution. Parcourez tous les êtres du monde , vous y verrez des dépendances & des besoins. Le soleil même , cet astre infatigable , a besoin de réparer la perte continuelle qu'il éprouve. Chaque être considéré dans le particulier , ne sauroit donc être parfait ; mais cette imperfection relative , disparaît dans la composition du *tout* ; & de même que je ne puis considérer une partie quelconque de ce tout , sans appercevoir l'imperfection qu'elle a & qu'elle doit avoir ; de même , je ne puis imaginer le résultat de toutes ces parties , sans concevoir un tout indépendant , qui est la perfection même.

Après tant de rapports apperçus depuis le soleil jusqu'à nous , de ce soleil aux planètes qui l'entourent , & de notre tourbillon à des millions de mondes , dont la nuit nous découvre les centres lumineux , Être sensible & pensant , pourrai-je , quand je le voudrois , me persuader que ce monde univer-

sel, ne forme pas un tout parfait? & mon intelligence qui jouit de ce spectacle, ne confond-elle pas le langage puérile de la vanité Philosophique qui se refuse à l'admiration d'une si étonnante harmonie? Quelle plus étrange pensée! Il y auroit dans la nature une idée d'ordre & de perfection, que la nature n'auroit pas elle-même! Des êtres qu'elle a formés, seroient assez parfaits pour appercevoir des défauts (1) dans ses ouvrages, & pour contrôler sa sagesse!

Mais vous, homme présomptueux, qui croyez voir des défauts dans la nature, où êtes-vous placé pour juger si hardiment de l'imperfection de cet Univers? Êtes-vous assis au centre du monde, comme le soleil au centre de son

(1) Je n'ai pas besoin de faire observer qu'il y a une grande différence entre imperfection & défaut, dans le sens que nous leur donnons. Tel voit des imperfections dans les ouvrages de la création qui est bien éloigné d'y voir des défauts. Ces imperfections de chaque partie sont la perfection du tout; mais des défauts supposent une masse mal organisée, où toutes proportions sont rompues, & toute harmonie détruite.

tourbillon ? Et votre vue plus pénétrante & plus étendue que les rayons de cet astre , peut - elle franchir l'abyssme de l'espace , pour découvrir l'usage & la fin de tant d'êtres divers ? Dans ce vaste Océan , celui qui ne voit pas l'infini , ne voit rien complètement ; peut-il se flatter d'appercevoir avec certitude , les relations des choses dans un monde qu'il ne connoît qu'imparfaitement ? Il les voit comme l'homme ignorant en anatomie voit les parties d'un animal , sans connoître leurs rapports avec le tout.

§ XLIV.

Comment l'ordre universel suppose la perfection.

J'ENTENDS le Matérialiste me répondre : » Vous ne connoissez pas plus la nature que je ne la connois , & je suis aussi en droit de l'accuser d'imperfection , que vous de voir , dans son ensemble , l'harmonie la plus parfaite. »
Heureux encore , homme vain ! si vous

vous renfermiez dans les bornes de cette hypothèse, qui nous imposant silence à tous deux, me laisseroit sur vous l'avantage du sentiment ; mais vous êtes bien loin d'agir conséquemment à l'aveu que vous faites ; voyez donc si les raisonnemens que vous formez dans votre ignorance, sont plus évidens pour l'esprit humain, que ceux que je forme dans la mienne.

Cet animal que je décompose, & dont j'examine l'organisation, ne me présente-t-il pas, comme je le disois tout-à l'heure, une foule de ressorts, lesquels ont tous, avec une différente structure, différens effets qui tendent ensemble à une même fin ? Ou nous ne savons ce que c'est qu'harmonie dans ce sens général ; (& en ce cas nous ne pouvons ni l'affirmer, ni la nier) ou nous sommes forcés de convenir qu'elle existe dans la structure & la correspondance harmonique de toutes les parties de cet animal. De la tendance uniforme de tous ces rapports apperçus, je vois résulter un Être qui est un & simple, qui ne peut se diviser sans se détruire, & qui me donneroit l'idée de perfection, s'il pouvoit subsister par lui-même.

me, & s'il ne dépendoit pas de plusieurs autres êtres séparés de lui. Dans l'examen de la Nature entière, j'admire cette dépendance réciproque, je la retrouve par-tout. mon esprit a beau multiplier les êtres, il ne fait qu'augmenter le nombre des rapports; il ne fait ou s'arrêter, il remonte, il s'élève sans cesse pour se plonger dans le vaste océan de l'infini; c'est là seul qu'il trouve la perfection: mais cette perfection même supposant des qualités que je ne saurois prêter à cet amas d'êtres matériels dont l'Univers sensible est composé, je suis forcé d'admettre un être qui indépendant lui-même de cette chaîne que j'ai aperçue, la tient, pour ainsi dire, dans sa main, & renferme essentiellement toutes les idées de perfection à laquelle cette chaîne n'a fait que me conduire.

§ XLV.

La perfection suppose une intelligence.

C'EST ainsi que l'examen de la Nature me mène insensiblement à la con-

noissance de son auteur. Des preuves d'un autre genre s'offrent encore d'elles-mêmes à mon esprit pour le soutenir au milieu des difficultés. Si-tôt que j'ai su me convaincre que ce que j'appelle la Nature est un résultat unique d'une multitude infinie de combinaisons, croirai-je que toutes ces parties, si différentes de figure & de mouvement qui composent l'Univers, se sont concertées elles-mêmes pour former ce tout infini, cette immense unité qui en est le produit? D'où leur seroit venu cet accord, cette unanimité? Puis-je concevoir comment une infinité de choses ne produisent qu'une unité? Si toutes ces choses existent par elles-mêmes, pourquoi sont-elles dépendantes les unes des autres? qui a pu les assujettir à cet ordre? Si elles n'existent pas par elles-mêmes, comment ont-elles pu de leur propre mouvement se coordonner pour former ce système unique & parfait? Dans le premier cas, la matière sera, si l'on veut, une masse active, mais incapable de se déterminer; dans le second, un être absolument passif, ne pouvant agir sans un moteur. Dans les deux cas, il est in-

concevable qu'elle puisse rien produire ; si elle n'est mue, dirigée & ordonnée. Enfin il paroît plus conséquent à l'esprit humain que le système du monde, aussi parfait que nous le concevons, soit produit par un être existant par lui-même, & par conséquent indépendant & parfait, que par une multitude infinie d'êtres qui n'ont aucune détermination, & qui n'ont entre eux ni ordre, ni correspondance (1).

Quels yeux assez obscurcis par les passions, pour ne pas reconnoître cette unité de dessein, cet ordre d'un esprit intelligent qui se manifeste de tous côtés? Tout ce que nous appercevons des cieus & de la terre nous annonce la perfection & l'ordre ; & les hommes les plus éclairés trouvent dans cette contemplation une source inépuisable d'admiration & d'enchantement.

(1) Ceci paroît confotme à la pensée d'Héraclite dont Aristote rapporte les propres paroles. *Ex τῶν πρώτων ἢ, καὶ ἐξ ἑνὸς πάλιν.* *Arist. de mundo. ch. V.*



§ XLVI.

*L'ordre universel senti & reconnu par
les Anciens.*

POUR remettre l'homme dans la voie de la vraie Philosophie, il faut le remettre dans celle de la Nature, c'est-à-dire, le ramener aux idées simples qui tiennent de plus près à sa constitution. Plus vous remonterez aux tems anciens, plus vous retrouverez cette simplicité, fille de la Nature & mère de la sagesse.

L'admiration fut dans les premiers siècles la base de la Philosophie (1). L'exercice de la raison commença par un sentiment. Telle est la marche naturelle de nos idées. Nous apercevons, nous sentons avant de raisonner; si vous changez cette marche naturelle, vous pervertissez la Nature même. Y auroit-il donc lieu de s'étonner si dans les premiers siècles les hommes qui sui-

(1) Διὰ γὰρ θαυμάζειν οἱ ἄνθρωποι καὶ νῦν καὶ τὸ πρῶτον ἤρξαντο φιλοσοφῆν. *Arist. Μετaph. I. I.*

voient cette marche trouvèrent la vérité, & si ceux des siècles postérieurs s'en étant écartés, tombèrent dans des erreurs si différentes & si multipliées?

A consulter les monumens anciens, il n'est pas douteux que les premiers hommes, formés en société, reconnurent à la fois l'existence de cet ordre que j'admire & de cette intelligence que j'adore. Ce livre de Job que j'ai déjà cité pour le plus ancien de tous ces monumens, ne montre-t-il pas en plusieurs endroits, par la magnificence de l'ouvrage, la grandeur de l'ouvrier?

Quelle étoit dans Homère cette chaîne de tous les Dieux attachée par Jupiter au sommet de l'Olympe? N'étoit-ce pas l'image la plus sublime de la liaison de tous les êtres & de la puissance de celui qui les tient dans sa main? Pourquoi les Grecs appellèrent-ils le monde *Kóσμος* (1), n'étoit-ce pas pour signifier l'ordre qu'ils y admiroient?

Ainsi le sentiment & la raison concoururent dans ces premiers tems à rendre hommage à cet ordre universel qu'ils reconnoissoient dans tous les êtres;

(1) Voyez Platon dans le Gorgias.

& , si l'opinion seule de ces vieux siècles ne vous en impose pas , j'aurai , pour la faire valoir , l'autorité d'un des plus beaux génies (2) qu'ait produit l'ancienne Rome. » Les Anciens , disoit-il , me » semblent avoir conçu une pensée bien » plus sublime , & avoir porté leur vue » plus loin que la nôtre ne peut s'é- » tendre , lorsqu'ils reconnurent que » ce qui existe tant sous nos pieds qu'au » dessus de nos têtes ne formoit qu'un » seul tout dont les parties étoient af- » semblées par l'accord unanime de tou- » tes les forces de la Nature. Car il » n'est aucun être qui , séparé des au- » tres , puisse exister par sa propre éner- » gie , & dont les autres puissent être » privés sans perdre à la fois ce qui les » rendoit actifs & éternels ».

(2) *Ac mihi quidem veteres illi majus quiddam animo complexi , multò plus etiam vidisse videntur quàm quantum nostrorum ingeniorum acies intueri potest. Qui omnia hac qua supra & subter unum esse , & unâ vi atque consensione natura constricta esse dixerunt. Nullum est enim genus rerum , quod aut avulsum a cæteris per se ipsum constare , aut quo cætera si careant vim suam atque aternitatem conservare possint. Cicero. de orat. l. III.*

C'est donc en vain que de faux sages abusant de leur raison , & ne cherchant , sans pouvoir rien prouver , qu'à détruire des opinions générales , contrediront ce sentiment d'admiration que le spectacle de la Nature doit avoir inspiré à tous les hommes dans leur premier état ; en s'obstinant à méconnoître ce sentiment universel , ils méconnoissent la nature même & la marche qu'elle a tracée aux hommes. Oui , je le répète encore , les idées morales se forment d'un sentiment , & je tiens pour suspecte en ce genre toute pensée qui n'a point cette origine. D'où sont émanées les affections des pères pour leurs enfans , & des enfans pour leurs pères , les devoirs de la reconnoissance , de la pitié , de la justice ? Vous avez beau établir sur tout cela des préceptes , des maximes , des lois ; par-tout je vois le sentiment naître avant la réflexion ; celui-là paroît comme l'éclair dans la nuit sombre , celle-ci s'élève ensuite comme l'aurore d'un beau jour. Telle parut chez les hommes la connoissance de l'ordre universel , née du sentiment d'admiration que cet ordre avoit fait naître dans leur cœur.

§ XLVII.

*De l'ordre universel par rapport à
l'homme.*

(1) **Q**UOI ! lorsque la Nature entière présente de toutes parts ce spectacle harmonieux dont le cœur & l'esprit sont enchantés, faut-il que l'aspect de l'homme change en tristesse la joie du spectateur ! La Nature par-tout si constante, si uniformément soumise aux mêmes lois, semble se démentir dans la personne de l'homme. L'ordre universel est interrompu, le désordre en prend la place, les maux & les calamités viennent à la suite. Tout est bouleversé. Mais qui juge ainsi de l'homme ? c'est

(1) J'ai emprunté pour cet article, ainsi que pour plusieurs autres, quelques pensées de Shaftesbury dont l'ouvrage respire par-tout la raison & le sentiment, & qui a cet avantage de pouvoir toucher l'ame en même tems qu'il l'élève. *Vol. premier, pag. 168.*

l'homme lui-même injuste & présomptueux. La vanité qui s'élève en son cœur ne reconnoît plus les lois générales. Tandis que toutes les parties de cet Univers sont soumises à ce grand *tout* qui les réunit, il s'indigne de cette dépendance, il a le vain orgueil de croire que ce *tout* est fait pour lui seul. Dans cette pensée il murmure de tout ce qui contredit ses desirs; aveuglé par son intérêt seul, il parvient à méconnoître cet ordre qu'il a perverti autant qu'il étoit en lui. Mais la Nature invariable maintient ses lois incorruptibles malgré les efforts de l'homme dépravé; & si-tôt que le spectateur qui l'observe se place au vrai point de vue où les illusions sont dissipées, où l'orgueil humain n'a plus de prétentions absurdes, cet ordre universel se rétablit à ses yeux & le console de tant de maux imaginaires, de tant de désordres apparens, phantômes cruels qu'a produits son imagination.

De quoi oses-tu te plaindre, homme impatient & rebelle, tu murmures & tu peux être vertueux! tu peux mettre entre les animaux & toi cette distance inappréciable; tu peux acquérir la vertu,

la sagesse, tu peux enfin être heureux ! Le bonheur, diras-tu, n'est fait que pour le vice, & la vertu ne prospère point dans ce monde. Quoi ! parce que tu vois des hommes vicieux plus riches & plus puissans que l'honnête homme modeste & méconnu, tu les crois plus heureux & tu envies leur sort ! J'aime-rois autant voir un homme bien constitué envier l'état d'un malade en fièvre chaude, parce que ce malade seroit plus fort que lui. En effet, si la vertu est la santé de l'ame, les vices en sont les maladies ; qui dit santé, dit plaisir, qui dit maladie, dit tourment. Et il est autant impossible au criminel de goûter quelque bonheur réel dans le sein de la fortune, qu'il l'est à l'homme goutteux de se mettre à l'abri des an-goisses de la goutte dans un lit de soie chamarré d'or (1).

Cesse donc de murmurer contre l'ordre universel, puisque celui qui fait le bien reçoit de sa conscience un prix

(1) *Nec calida citius decedunt corpore febres
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cuban-
dum est.* Lucr. l. I,

que les plus grandes faveurs de la fortune ne sauroient égaler & sans lesquelles mêmes faveurs ne seroient qu'une vaine apparence de bonheur tout au plus semblable à celui d'un homme ivre qui rit sans sentir la joie, & qui ne connoît pas encore l'état humiliant où l'a réduit son intempérance.

§ XLVIII.

Inconséquence de ceux qui veulent que la prospérité soit l'appanage de la vertu.

MAIS, quand la vertu seroit quelquefois éprouvée, ce désordre apparent doit-il exciter tes murmures? Voudrois-tu que la vertu prospérât toujours, & que la fortune fût sa récompense. Vois l'absurdité de ta demande. Songe à l'incompatibilité qui se trouve entre la plupart des moyens qui mènent à la fortune, & les principes de l'homme vertueux. Le seul mépris attaché à ces moyens, n'en éloigne-t-il pas ceux qui pourroient porter envie au méchant illustre? Car il n'est point d'homme un

peu honnête , qui voulût posséder ses honneurs & ses richesses , au prix des vices qui les lui ont acquis : on voudroit bien être aussi riche que lui , mais on ne voudroit pas être lui même. Songe encore au peu de consistance & de stabilité qu'aura désormais la vertu , si elle devient la route de la fortune. Cette route ne doit elle pas changer au gré des caprices de ceux qui distribuent les graces ? La vertu n'aura donc aucun principe de fixe & d'assuré , & pourrat-elle encore mériter ce nom ?

Mais je veux que le gouvernement soit si bien ordonné , que les bonnes actions conduisent à la prospérité. La vertu n'aura donc d'autre principe & d'autre aiguillon que l'intérêt. Quel mérite aura-t elle alors ? Que deviendront les plaisirs d'une bonne conscience & ces actions vertueuses faites en secret , qui ne veulent de prix que d'elles mêmes ? Songe enfin combien ce bonheur extérieur que tu demandes pour l'appanage de l'homme vertueux , est inconciliable avec l'idée même de la vertu.

Ce mot seul chez les Grecs & chez les Romains , annonçoit la force & le courage. Il est mille occasions encore *ἀρετή, virtus.*

où nous avons de la vertu les mêmes idées que les anciens ; & il n'en est point où la résistance & les épreuves ne lui donnent un nouveau mérite. Si les plaisirs d'une bonne conscience ne sont point une chimère , l'honnête homme éprouvé , est plus heureux que celui qui n'eut jamais à se plaindre de la fortune ; & celui qui a dompté ses passions , jouit d'une satisfaction intérieure bien plus sensible , que celui qui n'a jamais eu à les combattre. Plus le triomphe a coûté , plus le plaisir est grand. Combien de vertus même n'existeroient pas sans ces épreuves ! tempérance , douceur , patience , que seriez - vous sans elles ? Les noms dont on se sert pour vous désigner , seroient inconnus.

S'il est donc essentiel à l'existence , aux plaisirs & au mérite de la vertu , qu'elle soit sujette à des traverses , à des contrariétés qui l'éprouvent ; la vouloir exempte de ces épreuves , n'est - ce pas vouloir à la fois qu'elle existe & qu'elle n'existe pas ; & conjurer en sa faveur tous les orages de la fortune , n'est - ce pas détruire tous ses plaisirs ? Loin d'ici , l'homme méchant qui , avec une maligne interprétation

de ce système , pourroit regarder la persécution qu'il exerce , comme l'aliment des vertus de celui qui la souffre. Le Loup furieux , en attaquant un voyageur , lui donne occasion de manifester son courage , & n'en est pas moins un animal féroce.

Quelle absurdité n'y auroit - il pas encore , de vouloir que la vertu nous affranchît de toutes les infirmités de la vie ? C'est chercher des rapports où il ne sauroit y en avoir. La bonne constitution du corps en fait la santé ; un scélérat peut en jouir , tandis que l'homme vertueux sera livré aux plus cruelles douleurs de la goutte ou de la pierre. Mais la bonne constitution de l'ame , fait la joie , le plaisir , la santé de l'ame. L'homme vertueux prend ici sa revanche , il jouit de tout ce qui tient à l'ame , de la tranquillité , du bonheur , du prix interne attaché à toutes les bonnes actions , & au desir seul de les faire ; tandis que le criminel , bourrelé par sa conscience , redoutant toujours des autres , ce qu'ils ont à redouter de lui , les mêmes noirceurs , les mêmes injustices , n'ayant d'autre plaisirs que ceux des sens que le dégoût &

les peines environnent, vit & meurt en servant malgré lui de témoignage à cet ordre universel qu'il a méconnu, & à cette harmonie morale, dont il n'a jamais goûté les transports.

§ XLIX.

De l'ordre universel par rapport à la vertu.

GARDEZ-vous donc de croire que cet ordre universel, si évident dans tous les êtres que nous contemplons, ne soit plus qu'une chimère dans ce qui concerne l'homme. Je fais bien qu'il ne sauroit y avoir ici bas de félicité entière; mais n'avons nous pas dit déjà qu'il n'y a rien de parfait dans les parties de cet Univers considérées individuellement, & que la perfection ne peut se trouver que dans le grand tout qui les rassemble. Montrez-moi une vertu parfaite, & je vous montrerai un bonheur parfait. Tout ce que vous avez droit d'exiger, c'est que la vertu soit plus heureuse que le vice, & je reconnois

avec vous le bouleversement de l'ordre, si la vertu n'a pas cet avantage. Consultez Platon, il vous dira qu'on est heureux dès qu'on fait le bien, & qu'on est plus malheureux de faire un outrage, que de le recevoir. Qui dit outrage, dit injustice; & je suis persuadé que, pour peu qu'on réfléchisse à l'humiliation d'un homme qui a abusé de sa puissance morale ou physique pour en outrager un autre, ou à son abjection naturelle, s'il n'est pas humilié par ses remords; & que de l'autre on considère l'espèce de triomphe, de celui qui a reçu l'outrage, l'avantage qu'il s'est acquis sur celui qui l'a outragé (avantage si considérable, que souvent l'offenseur ne peut le pardonner à l'offensé) on conviendra que des âmes communément honnêtes, peuvent à cet égard sentir & penser comme Platon lui-même.

Voyez
Gorgias.

Mais ce n'est pas assez de cette supériorité de la vertu sur le vice, Pour qu'elle soit conforme à l'idée que je me fais de l'excellence de l'ordre & du bien qui en résulte, il faut qu'elle soit propre à calmer tous les maux dont l'humanité est affligée, qu'elle n'en pro-

duise jamais , & que ceux qu'elle pourroit s'attirer à elle-même , loin de lui nuire , ne puissent qu'augmenter sa jouissance & ses plaisirs. Voilà les signes auxquels je reconnois son identité avec l'ordre universel ; & pour qui ces signes seroient-ils obscurs & cachés , s'il est vrai , comme dit encore Platon , qu'il n'y a point d'hommes entièrement méchans , & qui n'aient connu quelquefois dans leur vie , l'avantage & le plaisir de la vertu ?

L'instinct qui conduit les animaux , même les plus voraces , les porte à ménager ceux de leur espèce ; le méchant n'a pas même cet instinct , il est au-dessous des bêtes. L'homme vertueux ne se borne pas à cette propension naturelle , il soulage ses semblables , & la pitié , la bienfaisance qu'il sent & qu'il exerce , l'élèvent infiniment au dessus des animaux. L'essence de la vertu est de maintenir l'ordre en faisant le bien. Elle consiste dans le développement des qualités naturelles , tendantes au bien & à la perfection de l'homme. Rien de plus contradictoire avec la vertu , que ce qui nuit à l'homme. Toute action qui n'a point pour principe le bien

de l'espèce humaine , ne sauroit être une action vertueuse. Toute conduite qui contredit les principes de justice gravés dans le cœur humain , portât-elle le caractère brillant de l'héroïsme , fut-elle admirée avec idolâtrie par ceux qui y participent & qui en jouissent , n'est plus qu'un brigandage odieux , que la raison impartiale condamne , & que l'humanité déteste. Tout principe qui arme les citoyens les uns contre les autres , fût-il coloré d'une apparence de Religion , n'est plus qu'un délire exécrationnable que la nature & le bon sens réprouvent.

Je ne voudrois pas non plus honorer indistinctement du nom de vertu toute action , toute manière d'être nuisible à quelques individus , sans aucun avantage pour la société. La plus grande preuve que ces actions ne méritent pas le nom de vertus , c'est qu'elles ne sauroient devenir communes à l'espèce humaine sans la détruire. Que Regulus revole à Carthage y chercher les tourmens qu'on lui prépare ; que Socrate refuse de sortir de sa prison , dans la crainte de violer les lois ; ces actions sont grandes , nobles & vraiment ver-

tueuses ; puisqu'elles ont pour objet , la conservation & l'avantage de la société. Mais qu'un Gymnosophe se consume dans les flammes , ou passe sa vie dans les macérations , j'aime autant voir un malade , en fièvre chaude , se précipiter de la fenêtre dans la rue. Qu'à de commun ce délire avec l'excellence de la vertu ?

Je suis bien loin de vouloir censurer ici ces mortifications , ces austérités opposées à l'empire des passions , pratiquées par d'illustres modèles , & autorisées par la plus sainte des Religions. L'intention qui les sanctifie , le bon esprit qui les dirige & les modère , peuvent leur donner un caractère de vertu qu'on ne sauroit méconnoître , puisque , sous une apparence de privations & de peines , elles remplissent l'ame des plus douces satisfactions , bien entendu que la bonté des œuvres justifiera les austérités. Cependant toutes ces mortifications qui ne regardent en quelque sorte , que le bien personnel , peuvent devenir autant de crimes , si la raison ne vient éclairer le zèle qui les inspire. C'est assez déjà du désavantage qu'elles ont , dans la comparaison qu'on

qu'on en peut faire avec les vertus d'un autre genre, telles que la pitié, la bienveillance, l'humanité, qui font en même-tems le bien de celui qui les exerce, & de celui qui en est l'objet; au lieu que les austérités dont nous parlons, ne peuvent contribuer qu'au bien seul de celui qui les pratique. Que fera-ce, grand Dieu! si ces mortifications, contredisant le vœu de la nature, dégènèrent en des cruautés capables d'abrèger le terme de la vie, & transforment chaque Pénitent en suicide, qui, par de longs tourmens, fait pour la Religion, ce que Caton fit pour la liberté? Je vous laisse étendre ces réflexions, pour conclure que la vertu n'est que le développement des qualités naturelles utiles à l'homme, à la société particulière dont il est membre, & à la grande société universelle, dont celle-ci fait partie.



§ L.

Du danger d'estimer les vertus par leur utilité.

NE craignez pas que ce que je viens d'avancer sur l'utilité attachée à la vertu, me fasse tomber dans le système dangereux de quelques Philosophes, qui apprécient les vertus par leur utilité (1). Ce système n'est qu'une collusion de sophistes, qui, ayant reconnu que la vertu étoit utile, ont admis l'inverse de la proposition, & en ont inféré que ce qui étoit utile, étoit tou-

(1) L'auteur du Système de la Nature va plus loin encore ; il prétend que *la vérité elle-même ne fait l'objet de nos desirs que parce que nous la croyons utile*. Quelle utilité le Géomètre croit-il retirer d'une proposition de Géométrie qu'il étudie avec tant de constance & de travail ? Que revient-il à ce jeune homme à qui on vient de montrer que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, que le plaisir si piquant d'avoir aperçu la vérité ?

jours vertueux. Un léger examen suffit pour prémunir contre l'inconscience & les dangers de cette hypothèse.

Les vertus n'étant, comme nous l'avons dit, que le sentiment ou l'action des bonnes qualités naturelles, dont l'homme est susceptible, il est impossible que la vertu ne porte pas un caractère évident d'utilité. Regardez les vertus fondamentales de la société ; voyez la tendresse des pères & mères pour leurs enfans ; la bienfaisance, la pitié, la reconnaissance ; tous ces sentimens sont sans doute de la plus grande utilité, pour la conservation & le bien de l'espèce humaine. Mais, est-ce par l'examen de cette utilité, que l'homme se détermine à les suivre ? Si, comme ces Philosophes le prétendent, la vertu n'étoit que le sentiment de notre utilité ; plus une vertu quelconque seroit importante à l'humanité, plus ce sentiment auroit de force, & nécessairement chacun auroit la conscience de cette utilité qui détermineroit ses affections. Interrogez cette mère tendre qui nourrit pour la première fois, & demandez lui si, en présentant la mamelle à son fils, malgré la douleur que son

sein lui cause , elle a jamais songé à faire une action utile ? Elle obéit à sa tendresse , à l'impulsion de la nature ; malheur à elle , si elle n'obéit qu'à la réflexion. L'homme ému des cris d'un malheureux qui a besoin de secours , vole à lui , & n'écoute que le sentiment de la pitié qui l'entraîne ; & peut-être s'il combine l'utilité de l'action qu'il va faire , il le laissera périr. Consultez votre propre cœur. Celui qui a reçu de vous un service , & qui marchandé sa reconnoissance , n'est-il pas déjà un ingrat à vos yeux ? Il ne fait cependant que comparer l'utilité du service , avec celle de la gratitude ; mais vous avez une plus noble idée de la reconnoissance , & vous sentez que le plaisir d'obliger n'est pas un vain trafic dans lequel un service peut se payer par un autre ; tant vous êtes loin de confondre l'utilité avec la vertu. Parcourez ainsi toutes les actions des hommes , & vous verrez que les actions vertueuses ont toujours d'utiles influences , & en même tems des motifs plus actifs & plus purs que ceux de la raison. C'est l'ouvrage de la Nature bien ordonnée , qui ne se trom-

pe jamais. La nature conduit les hommes par des impulsions non-raisonnées, qui se trouvent dans tous les tems & dans tous les pays sous différens noms, pour former le lien & le bonheur de la société. On peut donc assurer qu'elles sont utiles, puisque la nature n'a rien fait en vain, & qu'elle agit sans cesse pour la conservation des êtres qu'elle a produits. La conséquence paroît juste, & le raisonnement est simple.

Mais, si je retourne la proposition, & si je prétends que toute action utile est vertueuse; la proposition devient compliquée de simple qu'elle étoit auparavant, & je ne trouve plus qu'incertitude & qu'obscurité. J'avois, pour apprécier la vertu, les lois immuables de la nature; mais, pour apprécier l'utilité, je n'ai plus que mon caprice, ou des combinaisons difficiles. Mes passions, mon intérêt s'établissent pour juges. Je ne fais à quelle règle, à quelle mesure appliquer cette utilité dont je veux faire une vertu. Ce que mon intérêt nomme vertu, l'intérêt de la société le nomme vice. En croirai-je ma propre inclination, ou le consentement général? Persuadé que tout ce qui

est utile est vertueux , si j'estime cette utilité par le sentiment , certainement celui de mon intérêt propre l'emportera sur celui de l'intérêt général ; si je l'estime au poids de la raison , cette raison adroite se joindra au sentiment de mon amour propre , & plaidera pour sa cause. Qui sera juge alors , quand la raison elle-même sera déçue ? Telle action qui sembleroit criminelle par le mal immédiat qui en résulteroit , pourroit d'un autre côté sembler très-vertueuse , par le bien dont elle pourroit être cause. Un homme qui , dans un tems de disette , iroit attendre les passans sur les chemins , & les égorgeroit pour avoir de quoi vivre , pourroit trouver ces actions très-vertueuses dans l'idée qu'elles serviroient d'avis au Gouvernement , & lui montreroient la nécessité de faire subsister les malheureux. Je ne veux pas multiplier les exemples ; il est aisé d'en faire de plus terribles encore , & de voir combien ces principes colorés d'une apparence de raison & de philosophie sont exécrables & absurdes.



§ LI.

Rétractation d'un Philosophe, touchant le principe combattu dans la proposition précédente.

GARDONS-NOUS de croire cependant que ceux qui se sont ainsi trompés sur l'essence de la vertu aient avancé ces propositions dangereuses avec l'intention de troubler & de détruire le genre humain. Combien l'esprit idolâtre d'une opinion ingénieuse ne trouve-t-il pas de raisons pour en pallier les vices ! Un amant est moins habile à excuser les défauts de ce qu'il aime. Mais laissons agir la conscience de l'honnête homme, elle se soulèvera contre ses principes, & lui arrachera un aveu plus capable de l'honorer que les vains systèmes dans lesquels il a exercé son esprit. C'est la gloire qu'a retirée M. H. lorsqu'après avoir cherché à établir que la vertu consiste dans ce que les qualités personnelles peuvent avoir d'utile & d'agréable, il fait en finissant une

Voyez ses
Sais de Moral

espèce de rétractation dont on ne sauroit soupçonner la sincérité ; & qui auroit pu épargner à M. Jameson la peine qu'il s'est donnée pour le réfuter. Il dit d'abord » qu'il croit avoir mis cette » matière dans un si grand jour, qu'il » ne lui paroît pas possible de donner » plus d'évidence à une vérité du ressort de la raison ; mais, ajoute-il, » quand je réfléchis que, quoique la » grandeur & la forme de la terre aient » été mesurées & déterminées, les causes du flux & du reflux expliquées, » les mouvemens des corps célestes » réduits à des lois générales, l'infini » même assujetti au calcul ; les hommes » disputent encore sur les principes » fondamentaux de la morale (1) ; quand » je fais cette réflexion, dis-je, j'entre » en défiance de moi-même, je tombe » dans le scepticisme, & je soupçonne » qu'une opinion qui se présente si na-

(1) When j reflect on this, j say, j fall bak into diffidence, and scepticism, and suspect that an hypothesis, so obvious, had it been a true one, would, long'ere now, have been received, by the unanimous suffrage and consent of mankind. *Señ. IX. p. 1.*

» tuellement , eût été depuis long-
» terns confirmée par le suffrage & l'af-
» sentiment universel des hommes, si
» elle eût été véritable ».

Indépendamment de l'avantage que cette rétractation de M. H. donne à nos principes, il faut observer que le consentement universel est regardé par cet illustre écrivain comme le sceau des vérités morales, & comme possédant une autorité que celle de la raison ne sauroit balancer. Tant il est vrai que les hommes qui ont le plus cultivé leur raison, sont ceux qui en ont le mieux reconnu la foiblesse, & qui en ont le moins présumé. Si l'auteur du Systême de la Nature avoit eu la sage méfiance de M. H. il ne seroit pas tombé dans de si grandes inconséquences sur ce qui constitue l'essence de la vertu.



§ LII.

*Inconséquence de l'Auteur du Système
de la Nature touchant l'essence de la
vertu.*

L'ATHÉE qui ne reconnoît ni Dieu, ni Providence, ni ordre, ni harmonie dans le monde, qui croit que tout se conduit sans dessein & par des causes nécessaires, l'athée, dis-je, suivant notre Philosophe (1), reconnoît cependant une vertu. » Elle consiste, dit-il, » dans les rapports naturels qui subsistent entre les individus de l'espèce humaine. L'homme vertueux connoît » ces rapports & y conforme sa con-

(1) Quoique j'aie paru oublier quelque tems notre auteur, ceux qui ont lu son livre se seront bien apperçus que je ne l'ai point perdu de vue. Je l'ai combattu plusieurs fois sans le nommer, puisqu'il s'agit moins de détruire les principes de tel ou tel écrivain, que des principes dangereux trop répétés & trop répandus.

» duite ». Voilà une fort belle définition , quoique incomplète , que vous trouverez en propres termes ou substance dans le chapitre XII. C'est dommage qu'elle ne puisse s'accorder avec les fondemens de son système , & qu'elle soit , d'après ses principes , ou contradictoire ou nulle.

Dans un monde où il n'y a ni ordre , ni harmonie , où tout est dans un mouvement continuel , ou ce qui existe ne ressemble point à ce qui existoit tout à l'heure , comment peut-on supposer des rapports entre les êtres ? Comment peuvent-ils être déterminés & connus ? Comment peuvent-ils servir de règle & tenir lieu de lois ? D'ailleurs l'homme , ainsi que tout ce qui existe dans l'Univers , n'a-t-il pas été représenté d'abord comme un être entièrement passif ? Oui , sans doute , dira notre Philosophe , & c'est par cette raison même que ces rapports dont nous parlons , une fois apperçus & sentis , l'homme n'est pas le maître de se refuser à leur évidence & aux actions qui en sont l'effet. — Ces rapports sont donc simples & palpables ? — » Rien

» de plus clair & de plus simple , répon-

» dra notre Philosophe. Peut-on, dit-il ;
 » supposer dans aucune société policée
 » un citoyen assez aveugle pour ne pas
 » reconnoître ses devoirs les plus natu-
 » rels, ses intérêts les plus chers, les
 » dangers qu'il courroit, en troublant
 » ses semblables, ou en ne suivant
 » d'autre règle que ses appétits momen-
 » tanés » ?

Tome II.
 chap. XII.

Je vous entends. L'homme n'est jamais libre (1), il est toujours poussé par un enchaînement de causes nécessaires. L'évidence est une de ces causes, & les devoirs naturels de l'homme, ses intérêts les plus chers jouissent du privilège de cette évidence attractive. En effet, comme le but de la Nature est de conserver les êtres qu'elle produit, l'intérêt véritable de l'homme, celui qui contribue à son bien-être, celui qui constitue ses devoirs, doit donc être sensible à son esprit, comme la nécessité de se nourrir se fait sentir à tout ce qui a vie. Sans cela, la Nature seroit en défaut dans la constitution de l'homme, & ce défaut se-

(1) Nous avons déjà fait voir quelles conséquences résultent de cette supposition.

roit sans remède. Ainsi, les devoirs naturels de l'homme doivent avoir une évidence qui détermine nécessairement la volonté de tout être bien organisé. Si la Nature a formé quelques êtres vicieux, le grand nombre a reçu sans doute la conformation la plus propre au bien universel, & dans cette conformation doit être comprise non-seulement la faculté de céder à l'évidence, mais encore celle de la découvrir, car l'une sans l'autre seroit inutile. Il résulte de là que le plus grand nombre des hommes jouissant d'une bonne organisation, doit appercevoir les rapports simples qui constituent le bien & le mal moral de la société, obéir à l'impression de l'évidence, & par conséquent qu'il n'y a que fort peu d'hommes vicieux ou méchants.

Frappé de cette conséquence dont l'expérience ne démontre que trop la fausseté, direz-vous que les passions changent la face des objets, offusquent la raison, altèrent le rapport des choses. Mais qu'entends je par passion ? N'est-ce pas un état passif où ma volonté est nécessairement déterminée par quelque objet ? Et vous m'avez appris

que tel étoit l'état naturel de l'homme ; il n'agit jamais par lui-même , il n'est qu'un ressort mis en action par des objets hors de son pouvoir. Il est donc continuellement passif. Que l'amour , l'ambition , l'honneur , l'avarice , la bienfaisance dirigent ses actions , ce n'est jamais qu'un être passif. Tout en lui est passion dans le sens véritable. Voulez-vous entendre par passion une inclination nuisible à soi-même ou aux autres ? En ce cas voyez combien sont lumineuses vos propositions résumées. Tout homme connoît & suit ce qui lui est le plus avantageux , à moins qu'il ne soit aveuglé par ses passions , c'est-à-dire , à moins qu'il ne suive ce qui lui est contraire. C'est comme si je disois , tel auteur raisonne bien à moins qu'il ne raisonne mal.

O mon ami ! vous pour qui principalement je cherche à applanir le chemin de la vérité , vous qui vous êtes souvent apperçu qu'il y a bien peu d'ouvrages qui ne décèlent la foiblesse humaine & ne soient sujets aux contradictions , seroit-il vrai que le fameux Loke n'avoit pas tort lorsqu'il prétendoit que la Morale pouvoit être assujettie

à la marche de la Géométrie? En effet, vous voyez qu'on parvient à reconnoître la nullité de ces propositions compliquées & contradictoires comme on réduit les formules algébriques en supprimant dans les membres de l'équation les termes qui se détruisent. Loke à cet égard avoit raison; mais je crois qu'il seroit plus aisé d'employer l'analyse géométrique pour démontrer l'absurdité d'un principe contraire à la saine morale, qu'il ne seroit facile de construire un bon système de Morale sur un enchaînement d'axiomes & de corollaires. Le sentiment n'est pas fait pour s'assujettir à cette marche, & que devient la morale sans le sentiment?

§ LIII.

Combien le sentiment est essentiel à la vertu.

S'IL est des rapports éternels & immuables entre toutes les parties de cet Univers, qui peut nier qu'il n'y en ait de semblables entre les individus de

l'espèce humaine? Les hommes dont la conduite est analogue à ces rapports, sont conformes à l'ordre, aux lois de la Nature & sont vertueux, au moins à cet égard; car la vertu, en la considérant dans toute son étendue, prescrit encore d'autres devoirs. Mais la raison qui nous persuade l'existence de ces rapports, peut elle les supputer & les évaluer comme ceux d'une figure de Géométrie? peut elle leur prêter l'évidence qui nous convainc & l'attrait qui détermine notre volonté? Non sans doute. Il est un organe donné par la Nature, & qui doit agir pour elle; il parle dans les enfans & dans les adultes; sans lui la justice & la vertu n'auroient ni attrait, ni force. Il n'est point assujetti aux variations de la raison, il agit & se reproduit sans cesse comme l'instinct des animaux. Qui peut méconnoître le sentiment? Hume & Shaftesbury s'accordent à penser que la beauté morale peut être apperçue par la raison, mais qu'elle ne sauroit être aimée & recherchée que par le sentiment.

Que Winkelman vous décrive les proportions de la vraie beauté, c'est

en vain que vous saurez en quoi elle consiste, si vous n'avez pas un cœur fait pour la sentir. Un aveugle peut en savoir autant que vous. Il vous faut les opérations lentes du compas & de l'équerre pour appercevoir ce que l'œil de l'amateur découvre en un instant, & l'essentiel encore vous manque. Vous connoissez, vous admirez la beauté, mais vous ne l'aimez pas. Que B** m'analyse la trace & les proportions de la belle colonnade du Louvre & de cet arc de triomphe qu'on appelle la porte Saint-Denis, qu'il me démontre que la beauté de ces édifices consiste dans l'unité & dans les quarrés commensurables dont ils sont composés. J'admire sa sagacité & le génie de l'artiste qui créa ces chefs-d'œuvres; mais cette beauté avoit parlé à mon esprit avant qu'elle me fût démontrée, & les lumières que j'ai acquises ne l'ont point rendu plus piquante à mes yeux. Ce n'est pas que ces sortes de beautés ne puissent s'appercevoir au premier coup-d'œil, & que l'habitude de les voir & de les comparer ne puisse éclairer & fortifier le sentiment qu'elles inspirent. Peut-être que, s'il existoit une beauté

parfaite, de cette perfection qui n'appartient qu'à la Divinité même, & que tout-à-coup elle se manifestât à nos yeux, nous n'aurions besoin que de la voir pour l'admirer & l'aimer autant qu'elle en seroit digne; nous n'aurions besoin alors ni des lumières de la comparaison, ni des progrès de l'habitude. Mais tout ce qui tombe sous nos sens ne pouvant jouir de cette beauté parfaite, & ne possédant jamais qu'une beauté relative, les comparaisons deviennent nécessaires pour apprécier le plus ou le moins de perfection que nous présentent les objets. Tel objet qui nous avoit plu parce qu'il renfermoit quelques parties de beauté est effacé par un autre qui en rassemble davantage. Ainsi le goût & le sentiment se perfectionnent par les comparaisons, si des circonstances particulières ne concourent à les dépraver. Laissez prononcer cet enfant entre plusieurs femmes qui prétendent à la beauté, il jugera mieux que tel homme prévenu par ses passions ou corrompu par l'habitude.

C'est ainsi que le sentiment juge de la vertu. Ces rapports qui en font l'es-

sence , qui la constituent , & qui la rendent aimable , mon cœur les avoit sentis avant de les connoître , je l'avois aimée avant de savoir qu'elle pouvoit m'être utile ; je l'aime encore quand je vois qu'elle ne me peut servir de rien. Que peut l'ingratitude sur le cœur de l'homme vraiment bienfaisant ? Il n'a souvent recueilli de sa bienfaisance que des perfidies. Il a vu partout dans le monde les bons services payés de négligence ou de trahison. Quelle manie le porte à vouloir obliger encor des ingrats ? Comment persiste-t-il dans une inclination dont tout lui montre l'inutilité ? C'est que la beauté de la vertu le touche plus que son utilité ; c'est que , tandis que son esprit est persuadé qu'obliger la plupart des hommes , c'est les vouer à l'ingratitude sans en retirer aucun fruit ; son cœur obéit à la voix de la Nature , & suit , comme par instinct , le doux penchant qui le porte à la bienfaisance.



§ LIV.

Pourquoi le sentiment ne suffit pas & a besoin d'être éclairé par la raison.

SI la société n'avoit pas rendu nos devoirs trop compliqués, si les définitions du juste & de l'injuste n'étoient pas devenues obscures par la multiplicité des relations que la société entraîne, le sentiment seul eût suffi chez les hommes. Une mère a-t-elle besoin de la raison pour allaiter son fils, & ce fils a-t-il besoin des lumières de l'entendement, pour aimer celle dont il a reçu la vie & la nourriture? Mais, si-tôt que les lois positives furent établies, si-tôt qu'il fut nécessaire de spécifier des conventions pour maintenir la société; ces conventions furent formées sur un examen de certaines relations factices des hommes entr'eux, & la justice exigea des combinaisons dont elle n'avoit pas besoin, lorsque les relations avoient encore leur simplicité primitive. Quand les hommes indépendans, vivant par

familles séparées , éloignées les unes des autres , se rassembloient volontairement & sans chefs , pour chasser aux bêtes féroces , comme les Loups pour ravir un troupeau de Moutons ; le partage de la chasse étoit égal entr'eux ; s'il ne l'étoit pas , on crioit à l'injustice , & la guerre en faisoit raison. L'aventure de Méléagre n'est pas une fable , ou c'est une fable allégorique , propre à tous les peuples du monde dans leur origine. Que dans les tems postérieurs on se soit écarté de cette égalité de partages , que les chefs du Peuple aient surpassé en richesses le reste des citoyens ; ce fut un principe de justice contre lequel personne ne réclama , à moins que , négligeant leurs obligations , ils n'oubliaient qu'ils ne recevoient plus que les autres membres de la société , que parce qu'ils lui devoient davantage.

Mais ce principe de justice qui permet l'inégalité, des fortunes , n'en détermine pas la mesure , & ce sont ces évaluations arbitraires qui donnent lieu à tant de contestations qu'on voit s'élever parmi les hommes. Elles sont du ressort de la raison , & font honte à la

raison. Quand je dis l'inégalité des fortunes, j'entends aussi l'inégalité des droits de chaque citoyen. Combien ne deviennent-ils pas difficiles à concilier ? L'intérêt a les siens qu'il oppose à ceux de la nature. Il divise les époux, soulève les fils contre leur mère, dépouille des cadets pour enrichir un aîné. Ce qui est juste dans un pays, est injuste dans un autre ; on fait des codes, on multiplie les lois, on les étudie pour les connoître & pour les éluder. Que peut le sentiment au milieu de ce labyrinthe, ou la raison elle-même ne se reconnoît plus ? Ne croyez pas cependant qu'il reste entièrement muet & sans vie. Demandez à ces Juges qui, obligés de se conformer à la loi, prononcent un jugement que leur cœur semble tenté de défavouer. Ils ont bien jugé, parce qu'ils ont suivi l'ordonnance, & qu'ils ont rempli les formes judiciaires ; mais un sentiment intérieur plus fort que les preuves légales, les inquiète, les tourmente, & leur fait appréhender que la justice qu'ils ont rendue, ne soit qu'une injustice autorisée.

Ainsi, dès que les hommes se sont ainsi écartés de la simplicité originelle,

les relations devenant plus multipliées, ont exigé des combinaisons plus grandes ; l'esprit humain ne put ni les suivre, ni les développer. Les formules de justice qu'on publia, convinrent dans un cas prévu, & ne convinrent plus dans un autre qui ne l'avoit pas été. Les idées du juste & de l'injuste furent confondues ; la raison qui avoit troublé ces notions, voulut en nier l'existence ; mais l'Univers entier déposa contre elle, en rendant hommage à cette justice éternelle, qui vit chez tous les peuples du monde, qui dans sa première simplicité, n'a besoin que de sentiment pour être apperçue, & qui, devenue compliquée, fut obligée de recourir aux lumières de la raison, sans en retirer souvent d'autre fruit qu'une plus profonde obscurité.



§ LV.

*De la sensibilité naturelle des enfans
relativement aux idées morales.*

TROP heureux âge de l'enfance où la nature s'annonce elle-même, quand on la laisse agir, tu es vraiment le tems des inspirations, on veut t'instruire, & tu instruis tes maîtres. Qui t'a donné ce penchant pour la vérité, cet amour pour la justice, & cette horreur pour ce qui lui est contraire? Ne disons pas que les enfans sont insensibles, parce que leur sensibilité n'a rien de relatif aux choses qui sont purement de convention humaine. Est-il quelque âge où l'injustice soit aussi révoltante que dans les tendres années de l'enfance? Voulez-vous savoir pourquoi cet enfant aime plus sa mère qui le châtie, que son père qui le caresse? C'est que, dans des momens de caprice & de vivacité, son père a été quelquefois injuste envers lui, & que sa mère toujours prudente & modérée, a su avec équité dispenser à son

son fils la récompense & la punition.

Ne nous étonnons point que cet âge soit si difficile à connoître, on ne vit point assez avec les enfans; ceux qu'on observe sont déjà façonnés par les Nourrices, les Bonnes & les Gouverneurs. On a fait l'histoire de l'instinct des animaux, on a négligé de faire celle de l'instinct de l'homme. Il faudroit que, parmi les enfans, il se trouvât un Montaigne qui fit connoître ce qui se passe en lui, & s'il s'en trouvoit un, il ne seroit déjà plus enfant. Que les hommes faits se rappellent du moins ce qu'ils ont éprouvé dans l'enfance; c'est le plus sûr moyen d'en faire l'histoire.

Quel sentiment propre à la vertu, se manifeste le premier dans les enfans? C'est celui qui lie tous les hommes, qui fait la base des sociétés. Ce sentiment est la faculté de participer machinalement à la peine & au plaisir d'autrui. La communication du mouvement dans la rencontre de deux corps est moins prompte que celle des affections extérieures dans le cœur des enfans. Riez, ils rient; pleurez, ils pleu-

sent. Ce premier principe de toute morale qui consiste à se mettre à la place des autres, est infiniment plus vif dans l'enfance que dans tout autre âge. J'ai vu un enfant qui relevoit d'une maladie dangereuse ; on n'avoit épargné pour lui ni attentions, ni soins, ni caresses. Un de ses camarades fut atteint de la même maladie ; comme il étoit moins considéré, on le négligeoit un peu plus ; les visites des préposés étoient moins fréquentes, les soins moins grands, l'enfant malade ne se plaignoit pas ; mais l'enfant convalescent sentit la différence de leur position mutuelle, & je le vis pleurer de ce que son camarade n'étoit pas caressé comme lui-même l'avoit été.

Quel est l'homme qui n'ait pas le chagrin de se rappeler qu'il étoit beaucoup plus enclin au bien dans son enfance, qu'il ne l'est devenu depuis qu'il a été corrompu par les leçons & les exemples du monde ? Tel enfant qui n'avoit jamais pu voir un mandiant sans être attendri, acquiert en grandissant une sorte d'insensibilité que donne la réflexion ; & perd par un abus de la raison la pente de bienfai-

sance que lui avoit donnée la Nature (1).

Dans quel âge l'émulation paroît-elle plus vive que dans l'enfance ? Qui dit émulation , dit un aiguillon puissant , un sentiment indéfinissable qu'on ne sauroit méconnoître pour une production de la Nature , puisqu'il s'étend jusques aux animaux même , & qu'il semble exciter les coursiers dans la carrière plus que le fouet dont on les frappe. C'est ce sentiment qui arracha des larmes à Thucydide enfant ; lorsqu'il entendoit lire l'ouvrage d'Hérodote , & qui empêchoit Thémistocle de dormir au bruit des exploits de Miltiade.

Si ceux qui élèvent les enfans pouvoient cesser de les regarder ou comme de frêles machines qui n'ont besoin que de se nourrir & de se fortifier , ou

(1) Erasme rapporte que , dans sa tendre enfance , se trouvant avec un enfant plus âgé , mais qui étoit prodigieusement enclin à mentir par excès de vanité , il se sentit , *par un mouvement secret de la Nature* , une telle répugnance pour cet enfant , qu'une vipère lui eût fait moins d'horreur. Voyez le *Dialog. de Amicitia.*

comme des êtres raisonnables, déjà capables d'instruction, & qu'ils s'attachassent à connoître, entretenir & diriger les sentimens propres à l'enfance, peut-être en résulteroit-il quelque avantage réel pour leur bonheur ou pour le bien de la société (1). La Nature, comme nous l'avons déjà dit, agit pour le bien des êtres qu'elle produit. Ne

(1) Des Philosophes que je respecte ont fait l'histoire de l'enfance, & semblent avoir négligé de parler de ces qualités naturelles que je lui attribue. Je suis bien loin de me croire plus clairvoyant, & de vouloir redresser ces illustres Ecrivains; mais j'écris ce que j'ai vu & senti, & je suis bien sûr que si je me trompe pour le général, je ne me trompe pas pour le particulier. D'ailleurs, à bien étudier M. Locke, on voit qu'il admet à-peu-près dans les enfans ces dispositions ressemblantes à l'instinct qui les rend, quoique dans le plus bas âge, susceptibles de se porter au bien; puisqu'il veut qu'on les instruisse par les exemples, ainsi que faisoient les Perses. Quand à M. Rousseau qui semble reculer de beaucoup la sensibilité morale des enfans, c'est assez qu'il admette que le sentiment du juste & de l'injuste se manifeste dans le plus bas âge pour autoriser ceux qui se conduiroient envers les enfans comme envers des êtres sensibles,

gâtons point, ne perdons point ce qu'elle nous donne, & nous serons heureux. Pères & mères, qu'avez-vous de plus à desirer que de mettre vos enfans sur la voie du bonheur, s'il en est un sur la terre? Citoyens vertueux, ne serez-vous pas trop heureux vous-mêmes, si vous faites de vos enfans d'aussi bons Citoyens que vous? Pensez vous que l'éducation que vous leur donnez pourra remplir vos vues? Combien cette méthode ne seroit-elle pas plus simple & plus efficace, qui ne chercheroit à cultiver dans les enfans que les semences de la Nature? Ne croyez pas que l'ame de vos enfans soit un champ nud où l'on n'a point encore semé. La Nature vous a prévenus & a jeté dans leur cœur, à l'instant de leur formation, les germes qui doivent en faire des hommes bons, justes & sociables. Ces sentimens sont simples, ils sont comme un instinct donné par la Nature même; ils précèdent les opérations de la raison, & c'est intervertir cet ordre que de vouloir cultiver celle-ci avant qu'elle soit née, & de négliger cet instinct précieux qui l'est depuis long-tems,

& qui ne demande qu'à se développer (1). Si la faculté de se mettre à la place des autres, de participer à leurs affections extérieures, de rire & de pleurer avec eux, est naturelle aux enfans ; si le sentiment du juste & de l'injuste ne tarde guères à se manifester en eux dès qu'ils sont capables de plaisirs & de peines qui ne regardent plus leur existence physique ; si ces aptitudes sont l'ouvrage de la Nature, croyez-vous qu'elles doivent être moins précieusement cultivées que la formation de leur corps & la souplesse de leurs membres ? Pour développer ceux-ci, vous les laissez agir & s'exercer, vous avez soin seulement de tenir votre enfant dans des lieux où il puisse s'ébattre, courir, se rouler & tomber sans danger. Faites-en de même pour ses inclinations morales, exercez-les, présentez à l'enfant des objets

(1) *Le pédagogue Laconien répondit très-bien quand il dit qu'il feroit que l'enfant qu'on lui bailleroit à gouverner se réjouiroit des choses honnêtes & se fâcheroit des déshonnêtes.* Plut. traduction d'Amyot. *Du Vice & de la Vertu.*

qui puissent les mettre en action, vous cultiverez en lui l'équité naturelle, la vérité, la bienfaisance, la sensibilité; & vous aurez sans doute plus travaillé pour son bonheur que si vous en aviez fait un homme avorté, gonflé de suffisance, rapportant tout à lui, & distrait des impressions sages de la Nature par un fatras d'inutilités que vous décorez du nom de science. Vous donnez à votre enfant une raison précocce, & vous étouffez en lui les semences du sentiment. Ne vous plaignez-vous pas tous les jours que ces hommes nourris d'abstractions & uniquement appliqués toute leur vie à des combinaisons sèches qui n'exercent que l'esprit, ont perdu cette sensibilité qui lie les hommes les uns aux autres, fondement principal de toutes les qualités sociales. On a répété cent fois l'histoire d'un homme de cette trempe, lequel assistant à la représentation d'une tragédie fort intéressante, demanda " *Qu'est-ce que cela prouve?* Qu'attendez-vous donc de votre enfant, si, dans un âge si susceptible de toutes les impressions, vous étouffez les productions de la Nature pour y substituer celles de l'homme?

Vous voudrez un jour qu'il soit équitable, humain, bienfaisant; vous tâcherez de rappeler la Nature que vous avez éloignée; & les passions que vous avez mises à la place, la passion même de la science, seront plus fortes que vous, & triompheront de vos efforts.

Ceux des anciens peuples qui ont passé pour les plus habiles dans l'éducation des enfans, suivoient d'autres maximes; & ces conseils que je vous donne, je les trouve appuyés par l'autorité & l'exemple de ces peuples fameux. Ce n'étoit pas la Géographie, l'Histoire, la Physique qui faisoient le plan de leur éducation, mais les principes du droit naturel, & c'étoit en cela qu'excelloient particulièrement les Perses qui sembloient s'attacher à ne développer dans leurs enfans que ces mêmes qualités dont nous avons parlé, l'amour de la justice, la bienveillance & l'émulation. Écoutons sur cela Xénophon dont les écrits sages, simples & modestes annoncent un vrai Philosophe, & qui, dans l'espèce de Roman historique qu'il a composé sur l'éducation de Cyrus, a montré que la meilleure éducation est celle qui met

Voyez la Cyropédie de Xénophon.

un homme en état de bien vivre avec un plus grand nombre d'autres hommes. Le vaste empire de Cyrus fut fondé sur la bienveillance ; ce ne fut point la crainte qui subjuga les Mèdes, les Hyrcaniens, les Syriens, les Arabes, les Indiens, les Grecs d'Asie & les habitans de l'Égypte ; ce fut le desir que ce Prince fut inspirer à ces peuples d'être gouvernés par un Roi sage digne également de leur amour & de leur estime. En quoi consiste donc cette bonne éducation ? Dans le développement des qualités naturelles, qualités qui lient tous les hommes, qui sont également senties par tous, & qui sont les plus propres à intéresser & captiver leurs cœurs. » Les enfans des Perses, » dit Xénophon, étudient la justice » dans leurs écoles, comme nous ap- » prenons dans les nôtres, les lettres » & les sciences. Ceux qui les gouver- » nent passent une grande partie du jour » à exercer entre eux la justice. Les en- » fans sont sujets comme les hommes, » aux accusations, aux vols, aux larcins, » aux actes de violence, aux fraudes, » aux injures & à cent choses pareilles. » C'est sur cela qu'on juge & qu'on

» punit; les fausses accusations ne sont
» point épargnées, l'ingratitude ne l'est
» pas davantage, ce vice détestable qui
» sème tant de haine parmi les hom-
» mes & y reste toujours impuni. Les
» Perses punissent sévèrement dans
» leurs écoles celui qui, pouvant donner
» des marques de reconnoissance, ne
» l'a pas fait. Les ingrats, suivant eux,
» sont capables de manquer à la fois
» aux Dieux, à leurs parens, à leur
» Patrie, à leurs amis; l'imprudence
» suit l'ingratitude, & celui qui ou-
» blie un service reçu, est capable d'ou-
» blier toutes les lois de l'honnêteté...
» On apprend enfin dans les écoles,
» par le pouvoir de l'exemple, la
» modération, l'obéissance & la so-
» briété » C'étoit en voyant continuel-
» lement sous leurs yeux des exemples
» de ces vertus qu'ils apprenoient à les
» pratiquer. Une observation à faire sur
» le récit de Xénophon, c'est que ces
» vertus qu'on veut inculquer aux enfans
» par les principes de la raison, les Per-
» ses les inspiroient aux leurs par le seul
» pouvoir de l'exemple; & celles qui con-
» cernent l'instinct de la Nature, telles
» que la bienfaisance, l'amitié, la re-

connoissance, ils ne cherchoient pas à les leur apprendre, mais à les développer en eux.

Telle étoit encore la justice naturelle qui précède toutes les institutions & tous les documens humains, & qui gravée dans le cœur de l'enfant, ne demande qu'à se manifester. Mais cette justice naturelle, trop simple comme nous l'avons dit, pour des hommes assemblés en société, exigea des modifications. Le sentiment devint insuffisant, la raison & l'autorité en prirent la place. Xénophon semble avoir voulu nous donner dans l'éducation de Cyrus un exemple de cette justice naturelle dans son origine & de la première modification qu'elle reçut de la main des hommes. » Un enfant déjà grand avoit
» une tunique fort courte, & un autre enfant plus petit en avoit une
» fort longue. Le premier dépouilla son camarade, prit la tunique qu'il portoit, & lui donna la sienne. Cyrus
» établi pour juge, applaudit à cette action, & prononça que par cet
» échange l'un & l'autre enfant avoient
» ce qui leur convenoit le mieux. Mais le maître le frappant lui dit : Il n'étoit

» pas question de juger de ce qui con-
 » venoit , mais de ce qui étoit juste ».
 On voit par la suite du discours de cet
 instituteur que la justice dont il s'agis-
 soit n'étoit pas un acte de jugement
 simple & peu compliqué , puisqu'elle
 concernoit la grande question de la pro-
 priété , & qu'il distingue trois manières
 de posséder une chose , l'enlever ,
 la faire ou l'acheter. Mais il tranche la
 difficulté en considérant les choses rela-
 tivement à l'état de l'homme en so-
 ciété. » Ce qui est conforme à la loi ,
 » lui dit-il , est juste ; ce qui n'y est pas
 » conforme n'est qu'injustice & que
 » violence ». Voilà par quelles leçons
 Cyrus apprit la véritable science des
 hommes.

Les Grecs , quoique par des moyens
 différens , parvenoient cependant au
 même but. Ils cultivoient dans leurs
 enfans , non pas tel ou tel principe de
 morale , mais cette sensibilité parti-
 culière à leur nation , & qui renfermoit
 le germe de toutes les bonnes qualités
 & de toutes les vertus (1). Les accens

(1) Tous ceux-là (certains Philosophes) me
 semblent avoir ignoré que chacun de nous est

de la Musique, mais d'une musique propre à nourrir & à régler cette sensibilité, étoient les premiers qui frappoient l'oreille des enfans; elle se mêloit à toutes les instructions, à tous les exercices. Pour désigner un homme ignorant & grossier, on disoit un homme sans musique, *anúros*, comme nous dirions un homme sans lettres. Mais il y a cette différence, que par les lettres nous cultivons l'esprit, & nous comptons avoir tout fait; au lieu que les Grecs s'appliquant à développer la sensibilité du cœur & à la diriger, inspiroient à leurs enfans le goût de la beauté morale, & montoient, pour ainsi dire, leur ame au ton des bonnes actions, comme on montoit les instrumens à corde au ton des modes qui leur étoient propres.

Ce fut par cette méthode que s'étendit & se perfectionna ce tact, ce goût

véritablement double- & composé... Pythagore ne l'a pas ignoré à ce qu'on peut conjecturer par la diligence grande qu'il a employée en la Musique, l'appliquant à l'ame pour l'adoucir, dompter, apprivoiser. Plutarque, de la vertu morale, traduction d'Ameyot.

sublime & délicat qui embrassoit également ce qui étoit du ressort de l'intelligence & des sens, les belles statues & les belles actions, le beau & le bon, τὸ κάλον, καὶ ἀγαθόν, la beauté extérieure & la beauté intérieure. La même éducation qui faisoit de grands hommes d'Etat, faisoit aussi de grands Poëtes & de grands Artistes. C'étoit le même enthousiasme, le même sentiment du beau qui les animoit les uns & les autres, & qui faisoit naître une intimité particulière entre les Phidias & les Périclès (1).

Quelle idée n'eût pas prise alors de ces peuples un voyageur qui, parcourant la Grèce sans en connoître les mœurs, eût admiré la majesté terrible du Jupiter Olympien, la fierté sublime d'Apollon vainqueur de Python, & la

(1) Plutarque me paroît avoir mal connu la correspondance des arts & de la vertu, & l'union de la beauté morale à la beauté sensible, lorsqu'il dit qu'en voyant les ouvrages de Polyclète & de Phidias, on ne voudroit être ni l'un ni l'autre de ces grands Artistes. *Vie de Périclès.* Quel homme, fût-il assis sur le trône, à moins qu'il ne fût Titus ou Antonin, ne voudroit pas être Raphaël.

nudité décente de Vénus sortant du Bain! Quelle est donc, eût-il dit, l'ame d'un peuple qui a conçu de pareilles idées du grand & du beau, de toutes les passions & de toutes les vertus! Le caractère d'un homme se juge par sa physionomie, & le caractère d'un peuple par l'aspect de ses monumens & de ses chefs-d'œuvres. Notre voyageur ne se fût pas trompé. Trente ans après il eût vu de la décadence dans les hommes & dans les ouvrages; un siècle après il ne les eût plus reconnus.

§ LVI

De la Beauté sensible & morale.

L'AIMABLE & sublime Philosophe que j'ai déjà cité, Shaftesbury au troisième Vol. de ses mélanges, semble avoir parfaitement saisi l'ancien esprit des Grecs, lorsqu'il montre que ce jugement sain & rapide, qu'on nomme le *Goût*, ne s'étend pas seulement sur tous les objets des Arts, mais encore sur le mérite & sur la vertu. Une ame

assez bien constituée pour sentir les accords de l'harmonie , les proportions d'une belle statue , la symmétrie d'une élégante architecture , aura la même sensibilité pour les charmes de la vertu ; & sera choquée de l'aspect du vice , comme un oreille délicate est blessée d'une dissonnance anti-harmonique. La beauté des objets sensibles , consiste dans la justesse & l'harmonie des proportions , dont nos sens sont affectés , & la beauté des objets moraux dans une harmonie intellectuelle , dont la conscience nous forme le sentiment. S'il étoit quelque homme assez perclus de ce sens intime , pour croire que ce mot *conscience* est un mot vague , qui n'a point de signification ; comme cet homme connoitroit mieux , sans doute , les affections du corps que celles de l'ame , & qu'il auroit fait la différence de la maladie à la santé , je lui dirois que de même qu'un homme parfaitement sain a la conscience de la bonne disposition de son corps , par une certaine hilarité purement machinale , de même un homme vraiment vertueux sent le bonheur de la vertu , par un sentiment intérieur de paix &

de tranquillité. Quelque interne que soit ce sentiment, il est trop vif pour ne pas se manifester au-dehors, il brille dans les traits & le maintien de l'homme vertueux. La sérénité de son visage annonce celle de son ame. Quel genre de beauté plus touchant aux yeux des hommes sensibles: Il sert de parure à la beauté même, & remplace par de nouveaux charmes ceux que l'âge a moissonnés.

O Winkelman! qui jamais fut plus pénétré que toi du véritable esprit des anciens Grecs? Qui jamais a mieux senti le rapport qui existe entre la beauté de l'ame & celle du corps? Vénus, à s'entendre, n'est plus la reine des plaisirs, ce n'est plus cette séduisante fille de la mer qui, au trouble qu'elle cause, fait connoître son origine; c'est une Déesse élevée au-dessus des affections terrestres. Sa beauté transporte, mais l'enchantement qu'elle cause, ne fait éclore aucun desir: les sens ne sont point émus, ils sont ravis en extase; ce n'est pas même le respect qui arrête ou qui en impose; c'est un pouvoir plus souverain qui nous enlève à nous mêmes, & semble nous communiquer une portion de sa divinité.

Voyez son histoire de l'Art, au chap. de la Beauté.

Il n'appartient qu'à des hommes grossiers & charnels, de confondre la beauté avec les objets qui excitent les passions. Imaginez-vous, dit Shaftesbury, reposer au bord de l'Océan, & devenir enchanté de ses flots qui viennent lentement se briser contre le rivage, du balancement des vagues, de cette vaste plaine qui, tantôt verdâtre & tantôt plus sombre, enveloppe l'horizon ; ne croyez-vous pas que ce seroit une folie d'en devenir épris, au point de monter dans une barque & d'aller en pompe nuptiale, comme le Doge de Venise, épouser cette plaine liquide, dont votre vue est charmée ? Quand ce Doge auroit la sottise de croire, par cette cérémonie, prendre possession de la mer, la jouissance que cette idée lui procureroit, seroit sans doute moins délicieuse que celle de ce Berger, qui, du haut d'un rocher, jette les yeux sur cette plaine immense, & abandonne un moment le soin de ses troupeaux pour la contempler.

Qu'une riche vallée, qu'une contrée fertile soit offerte à vos regards, ne pouvez-vous pas jouir de la beauté que leur aspect vous présente, sans y joi-

de l'idée de la possession. Ces ormes & ces chênes, dont la tête élevée jusqu'aux nues, vous inspire tant d'admiration, ont-ils besoin de flatter vos sens par des fruits aussi succulens que la figue & le pêcher ? Vous est-il jamais arrivé, en les contemplant, de désirer d'eux d'autre jouissance, que le plaisir même de les contempler.

Je m'adresse à vous, âmes honnêtes, que la licence & les passions n'ont point encore dépravées. Dans la fermentation de l'adolescence, le feu qui doit servir au vœu de la nature, circule déjà dans vos veines, &, comme le salpêtre préparé, n'attend plus que l'étincelle qui doit le faire éclater ; mais votre heureuse ignorance ferme encore l'entrée de votre cœur aux desirs. Vous ne connoissez, vous ne cherchez dans l'amour que le bonheur de le sentir & de l'inspirer. Cet amour Platonique, qu'on regarde comme un beau rêve, est celui que vous éprouvez à l'aspect de la beauté. La nature libérale vous la fait aimer avant de vous apprendre à en jouir, elle songe à vos plaisirs avant de songer à ses fins, elle semble s'être oubliée elle-même, pour ne s'occuper que de vous.

Mais, vous, hommes corrompus, qui ne croyez point à cet hommage pur, d'un cœur encore innocent, ne croirez-vous pas du moins que les productions de la nature & de l'art qui, par leur grandeur, ou leurs proportions, ou leurs variétés, étonnent & charment notre esprit, nous donnent des idées de beauté entièrement distinctes de celles qui n'ont rapport qu'aux passions qui vous avilissent? Architecture, Peinture, Sculpture, Musique, tous ces Arts font naître en nous des idées, ou plutôt des sensations de beauté, & une sorte d'enthousiasme non moins ravissant, que ce qu'on nomme la volupté. Mais il y a cette différence entre les beautés de l'art, & celles de la nature, que pour les premières il faut souvent acquérir des connoissances, & pour les secondes, il faut, pour ainsi dire, oublier celles qu'on possède. Tout ce qui excite la curiosité des hommes, est une passion qui nuit à l'effet des beautés de la nature. Un Anatomiste passionné ne sera guères un amant idolâtre. La beauté fait une impression subite comme la lumière; & les connoissances qui viennent pas-à-pas, ne donnant à l'ame

que des impressions lentes & successives, ont peine à former un ensemble régulier qui donne l'idée de la beauté.

Qu'un Philosophe naturaliste assis au pied d'un chêne, dont les branches fortes, noueuses & touffues, s'élèvent avec majesté dans la campagne, au lieu de se livrer à l'admiration de cet objet magnifique, médite sur la végétation, sur la manière dont l'arbre se nourrit, sur ces tuyaux capillaires qui pompent la sève dans la terre, & en extraient les sucres nourriciers. L'examen de ce mécanisme le dérobe aux sentimens de beauté que l'ensemble de cet arbre superbe eût pu lui inspirer; & ce ne sera qu'avec peine, & une certaine contention d'esprit, que, généralisant ses idées particulières, & les rapportant à l'ordre universel, il trouve dans cette idée de rapports un autre genre de beauté, dont ses esprits émoussés par l'étude, lui auront peut-être ôté le sentiment.

O Thompson! O Gesner! âmes tendres & sensibles, quand vous me représentez la nature avec tous ses charmes, vous ne cherchez point à approfondir ses mystères, vous ouvrez votre

ame aux douces impressions du spectacle qu'elle offre à vos regards , vous devenez aussi simples que l'habitant des campagnes , vous goûtez la jouissance de ces Bergers dont parle Homère , ces Bergers , non fictifs comme ceux de nos éclogues , mais qui ont dû réellement exister à l'origine des sociétés , tels que le Poëte les a peints , & qui n'avoient pas de plus douces occupations que de contempler , de sentir & de chanter la nature. Ah ! combien sont loin de vos pensées sublimes , ces froids voluptueux , qui ne connoissent qu'une beauté individuelle , qui n'appliquent le nom de beauté qu'à ce qu'ils aiment , qui , changeant tous les jours d'objets d'affection , sont continuellement en contradiction avec eux mêmes , & sont enchantés aujourd'hui de ce qui les doit dégouter demain !

Ce n'est pas ainsi que vous aimerez ; vous vrais amans de la beauté ; si vous aimez une fois , ce sera pour toujours. Votre amour ne se bornera point à cette beauté extérieure , dont vos sens sont frappés (1) ; il ira chercher l'ame qui l'a-

(1) Pourquoi les femmes ne seroient-elles

à l'ame, & dans le pur hommage que vous lui offrirez, ce sera sa douceur, sa bonté, sa sensibilité, son courage que vous admirerez, & que vous chérirrez par-dessus tout, & lorsque le tems viendra flétrir cette fleur superficielle de beauté que des amans vulgaires adorent uniquement, accoutumés à ne vous point contenter de ce que les sens vous offroient, vous jouirez encore de ces beautés de l'ame, dont l'habitude n'é-mouffe pas la jouissance, qui, toujours nouvelles & toujours intéressantes, laissent un éternel souvenir à ceux qui les ont une fois connues.

pas aussi capables de distinguer la beauté de l'ame de celle du corps, & de donner la préférence à la première? Tygrane demandoit à sa femme comment elle avoit trouvé Cyrus dont tout le monde vantoit la beauté: « Je n'en ai point été frappée, dit-elle. Qui trouviez-vous donc plus beau que lui? Ce lui, répondit-elle à qui j'entendois dire qu'il donneroit sa vie pour me racheter de l'esclavage ». C'étoit la réponse que Tygrane avoit faite à Cyrus. *Cyrop. l. III.*



§ LVII.

Du sens intime.

MAIS d'où part ce tribut si doux qu'on offre comme machinalement à la beauté morale ? D'où vient cet empire absolu qu'elle exerce sur nos facultés ? Il ne sauroit venir des sens , puisque le sentiment qu'elle inspire , peut n'être pas d'accord avec eux , & que le cœur peut aimer avec enthousiasme , ce que les sens ne trouveroient point aimable. Vient-il de la raison ? La raison approuve ou condamne l'amour , mais ne fait point aimer ; la faculté qui juge , n'est pas celle qui aime. Admettre un sens intime qui ne tienne point au sens , & qui soit indépendant de la raison , si c'est contredire quelques Philosophes , ce n'est pas du moins contredire le sentiment qui parle à tous les hommes un même langage , plus persuasif que tous les arguments de la Philosophie. En vain ces Sophistes voudroient-ils en nier l'existence ? Elle est à mes yeux
 aussi

aussi évidente que celle de la raison, puisque l'existence d'une faculté ne peut se prouver que par l'exercice de cette faculté même. Envain ramenant tout à un principe matériel, ils voudroient nous persuader que la pitié, la bienfaisance, l'amitié, la reconnoissance n'ont rapport qu'au soin de notre conservation (1). Que de sophismes, que de subtilités n'a-t-il pas fallu employer pour soutenir un système, que le cœur & la raison même démentent à chaque instant ? Ce n'est point dans l'âge de la sensibilité qu'un pareil système s'accrédite. Ce n'est point lorsque la nature se développe, & qu'elle échauffe l'ame aimante de ce jeune homme, que vous lui persuaderez que ce qu'il aime, il ne l'aime que pour lui-même ; c'est lorsqu'une apparence de raison prend la

(1) Ce dangereux système a jeté ses premières racines dans les Maximes de la Rochefoucault. En rapportant tout à l'amour-propre, c'étoit ramener tout à l'intérêt de notre bien-être & au soin de notre conservation. On ne soupçonnoit pas en voyant ces racines quel fruit amer & empoisonné elles produiroient un jour.

place de ses facultés actives ; lorsque la nature est muette pour lui , & que son cœur avili & blasé , devenu inutile à la société qui l'a corrompu , laisse errer son esprit sans guide & sans modérateur. Ne dites point que c'est l'âge de la perfection de l'homme , puisque cette perfection ne peut consister que dans celle de ses facultés naturelles , & que celui qui perfectionne l'une aux dépens de l'autre , ressemble à l'aveugle , dont le tact est devenu plus fin par la perte de ses yeux.

Si cette observation ne vous satisfait point , daignez m'écouter encore , je veux me concilier avec vous , illustres sages , qui , pour la réputation de votre esprit , voulez avilir l'espèce humaine. Je ne veux point faire de l'homme un animal privilégié , distingué des autres espèces par des facultés particulières ; il fera comme les autres animaux , il aura un instinct susceptible de plus ou moins de développement relativement aux circonstances. Le Castor élevé seul , n'a pas l'instinct du Castor en société ; l'instinct de l'homme n'aura de même son développement que dans la société de ses semblables ,

& les qualités résultantes de ce développement appartiendront à l'instinct que lui a donné la nature pour la manière d'être qu'elle lui a voulu assigner.

Qui put porter l'homme à s'unir avec l'homme pour former une société ? n'est-ce pas cet instinct que la nature lui avoit donné , ce penchant naturel qui le portoit vers son semblable , comme il porte les animaux de la même espèce les uns vers les autres , & qui faisoit dire à un ancien Poëte Danois , en peignant des mœurs aussi sauvages que son pays , *un homme fait plaisir à un autre homme ?* L'amour de son semblable fut donc le premier penchant qui rassembla les hommes ; la pitié , la bienfaisance en furent la suite & l'effet. Ces qualités n'étoient donc d'abord que des impulsions de la nature , laquelle tendoit par elles à ses fins ; elles ne méritèrent le nom de vertus , que lorsqu'elles furent combattues par des passions factices , & qu'il y eut quelque mérite à écouter encore la voix de la nature. C'est ainsi que la sobriété est une vertu dans l'homme corrompu , tandis qu'elle n'étoit qu'une règle machinale dans l'homme primitif.

Voy. l'Edda

Si ces qualités sont des impulsions naturelles, & tiennent à l'instinct de l'homme, pourquoi nous étonner des impressions vives & subites qu'elles font sur notre cœur ? Pourquoi nous étonner qu'elles agissent avec plus de force, lorsque la nature est dans son premier développement, que lorsque la société a, pour ainsi dire, dénaturé l'homme ? Pourquoi, enfin, être surpris que nous en éprouvions l'effet, sans pouvoir le définir ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Philosophes ont comparé les mœurs des animaux aux nôtres, & en ont tiré des conséquences, pour s'assurer des vrais penchans de l'homme. Cyrus, dit Xenophon, partagea ses troupes en bandes, qui prenoient ensemble leur nourriture, leurs exercices & leur sommeil ; il prétendoit, par ces habitudes, les attacher davantage les uns aux autres, ayant remarqué que les animaux élevés ensemble, éprouvent des regrets sensibles quand on les sépare (1).

(1) *Επει κὲ τὰ θηρία τὰ ὄμοι τριφόμενα, διὰ τὸν ἔχοντα πόθεν, ἤντις αὐτὰ διασπᾶ ἀπ' ἀλλήλων.*
 Examine en parlant du penchant qui rap-

Voilà donc, ô Philosophes ! la conciliation que je vous avois promise ; voilà le sens intime ramené à l'instinct de l'homme, & je ne crois pas l'avoir avili. Esprit de la nature universelle qui établis par-tout des lois uniformes, est-il rien de plus grand & de plus noble que ces lois mêmes, qui dirigent tous les êtres vers leur plus grand bien, & lorsque je sentirai mon cœur saisi d'un mouvement de bienfaisance & de pitié, en serai-je plus vil à mes yeux, pour regarder ces mouvemens comme un instinct que depuis le commencement du monde, tu as donné aux êtres de mon espèce ? Quelle joie ne ressentirai-je pas au contraire, de retrouver en moi ces inclinations, qui, dans tous les tems, dirigées vers le but que tu t'es proposé ont contribué à conserver l'espèce humaine, comme le penchant des deux sexes a servi à la perpétuer !

proche les animaux de la même espèce, indépendamment de l'attrait du sexe, s'exprime ainsi : *Equidem arbitror similes esse affectus in omni animantium genere, præter sexûs favorem. Sed in nullo genere evidentiùs quàm in homine.*
De amic. Dial.

Ce sens intime a , comme toutes nos facultés, sa naissance, son développement & sa fin ; & à cet égard , il ressemble encore à l'instinct des animaux. Les vieillards ne voient ordinairement que ce qui est autour d'eux, ne songent qu'à leur conservation, & jouissent peu de ce sens intime, qui s'annonce particulièrement à l'aurore de l'adolescence. Cependant l'enfant qui doit un jour le connoître, en a des lueurs dans le plus bas âge, & son cœur enclin à s'attendrir, conserve toute sa vie le souvenir de ses premières affections. Que n'annonce pas déjà le cœur sensible de cet enfant, qui pleure aux chants monotones & languissans de sa gouvernante, si une mauvaise éducation, & des exemples plus dangereux encore, ne pervertissent pas cet excellent naturel ? Que veut dire la sensibilité prodigieuse de cet autre, qui, parvenu à peine à sa septième année, ne fauroit entendre prononcer les noms de père & de mère, que des larmes de joie & d'attendrissement ne coulent de ses yeux ? Que nous connoissons peu la nature de l'homme ! On a fait trop de systèmes pour l'avoir encore bien

étudiée. Les routes qui paroissent les plus simples & les plus sages, viennent quelquefois d'un systême déjà fait, dont les fondemens ne sont pas assez bien établis, pour ne pas répandre du doute & des contradictions dans les conséquences.

Une grande différence entre ce sens intime dont nous parlons, & les perceptions de l'esprit, c'est que les secours étrangers sont presque inutiles à son développement. Il n'est point de maître en ces matières; l'Ecolier qui pourroit entendre la leçon, en sauroit déjà aussi long que son instituteur. Il n'est point de langage établi pour communiquer l'idée d'un sentiment, à celui qui ne l'éprouve pas, ou ne l'a pas éprouvé. Qui a pu apprendre à ce jeune homme à verser des larmes, quand il entend Auguste proférer ces sublimes paroles : *soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie*? Il est tel Instituteur qui pourroit les entendre sans la moindre émotion, tandis qu'à ses côtés son élève fondroit en larmes. Qu'un Philosophe épuise tous les argumens de la raison, pour me montrer l'avantage de la modération & de la générosité; l'ac-

tion d'Auguste pardonnant à Cinna, & opposant les bienfaits à la perfidie, enlève mon cœur avant que les déclamations du Philosophe l'aient ébranlé. Celui qui est capable de sentir la beauté de cette action, n'a pas besoin qu'on la lui démontre, & celui qui cherche à la démontrer, n'est guères digne de la sentir.

Toutes les affections, direz-vous, sont hors de la classe des choses qu'un Maître enseigne à son Disciple. Il est aussi impossible d'apprendre à pleurer sur le sort des misérables, qu'à s'attendrir à la vue d'une action sublime. J'en conviens. Mais, lorsqu'un spectacle de douleur & d'infortune m'attendrit, je reconnois l'intention de la nature, & les liens qu'elle a mis entre les hommes par cette communication de peines ; au lieu que cet attendrissement involontaire qu'un trait de bienfaisance & de générosité porte au cœur de l'homme sensible, paroît n'avoir aucune liaison avec son bien-être. C'est une affection qui semble franchir les limites terrestres, & s'élever vers un monde nouveau, où tous les rapports avec notre existence sont rompus... Que dis-je ! si la vertu n'est pas indifférente

au bonheur de l'homme , cette admiration qui m'inspire une si haute idée de la perfection de mon être , ne sera pas vaine , & rentrera dans les vues de la nature.

Pardonne , grand Dieu , ces doutes blasphématoires , qui nous font méconnoître l'usage d'un des présens les plus chers que tu nous aies faits ! Capables à la fois d'admirer & d'aimer tout ce qui porte un caractère de grandeur , de puissance & de bonté , pourrions-nous ne pas remonter vers toi , par la contemplation de tes ouvrages ? Et n'est-ce pas assez de ces facultés même , pour nous convaincre que l'homme n'est pas comme les animaux , né seulement pour consommer les fruits de la terre ; mais que , la Nature n'ayant rien fait en vain , l'existence des qualités dont nous sommes susceptibles nous prouve l'existence de l'être auquel elles se rapportent par-dessus tout ; & qu'enfin ce sens intime que nous assimilions à l'instinct des animaux passe infiniment les bornes de cette impulsion machinale , & ne lui ressemble que par son infailibilité , quand il

n'est point étouffé dans la naissance, ou perverti dans ses développemens.

§ LVIII.

De l'Enthousiasme.

JE ne ferai point, mon ami, comme le Théoclès de Shaftesbury, je ne craindrai point de me laisser emporter à l'enthousiasme dans ces matières; je fais à qui j'écris, & que vous pensez, ainsi que le Philosophe Anglois, qu'il est des êtres moraux si frappans & tellement au-dessus de notre nature, que, sitôt qu'ils se présentent à notre esprit, ils entraînent avec eux toutes nos affections & tous nos sentimens; que cette impression irraisonnée est dans l'ordre de la Nature; que, sans l'enthousiasme, le monde n'est qu'un tableau sans grace & sans couleurs, la vie une froide végétation; plus de passions nobles, plus de plaisirs ravissans. Tout ce que l'amour a de plus exalté, l'amitié de plus pur & de plus

sublime est dérivé de ce sentiment. Schafts. I. II.

Les martyrs de l'héroïsme & de la religion ont tous brûlé de ce feu sacré, que les Anciens regardoient avec admiration comme un rayon de la Divinité.

Mais quel est le siège & l'organe de cette ivresse indéfinissable? Ce même sens intime dont je vous parlois tout à l'heure, qui a été départi à tous les hommes, & qui influe presque uniquement sur leurs opinions & sur leur conduite. Quoi de plus faux que de penser que les Nations puissent se conduire par des principes raisonnés! Voyez quels ont été les ressorts des plus fameux Gouvernemens. L'amour de la Patrie, l'amour de la gloire, l'honneur étoient autant de belles illusions qui ne tenoient en rien au raisonnement, mais à des sentimens énergiques, dignes d'enthousiasme & susceptibles d'un beau délire. Et la preuve que ces sentimens étoient absolument indépendans de la raison, c'est que, du moment que celle-ci a voulu les soumettre à son examen & se mêler de les diriger, on les a vu dégénérer, s'affoiblir & disparaître enfin tout-à-fait. C'étoit dans le siècle où la manie du

Cristoph. in
16.

raisonnement s'éleva dans Athènes ; qu'un poëte osa dire devant ces Républicains auxquels le nom de Patrie étoit jadis si chère : *ubi benè, ibi Patria* ; & si je voulois en appeler à des témoignages plus frappans, je citerois ici non pas tous les faiseurs de livres, mais tous les gens sensés qui savent voir & réfléchir, & qui s'apperçoivent tous les jours de la décadence d'un sentiment sur lequel étoient fondées la gloire & la force d'une grande Monarchie. Ils ne font point de difficulté d'en attribuer la cause à ces pernicious argumens de la raison qui ramènent tout à l'intérêt personnel. L'illusion précieuse qui échauffoit les cœurs est détruite, ou peu s'en faut ; & , après les sophismes de la raison, il ne manquoit plus que les traits amers de la plaisanterie pour en étouffer jusqu'au souvenir.

Je sais que c'est par cela même qu'on accuse la religion de mener à l'enthousiasme, qu'on s'est soulevé contre elle. On l'a rendu comptable de tous les maux du fanatisme ; & on a cru qu'il ne suffisoit pas d'émonder l'arbre, mais qu'il falloit le couper par le pied. Plus j'avance dans ces systèmes, plus

j'y trouve d'inconsidération & de folie ; & c'est déshonorer la raison que de lui attribuer des hypothèses où l'on reconnoît bien moins la sagesse de sa marche que les fougueux écarts d'une imagination déréglée.

LIX.

Si la Religion peut influer sur les mœurs.

POUR peu, mon ami, qu'on sache ou qu'on veuille réfléchir, il n'est pas difficile de se tenir en garde contre les prétendues vérités que certains écrivains nous annoncent. A les entendre, la Religion est la source de tous les malheurs des hommes. Bayle qui les valoit bien sans doute pour les connoissances & l'art du raisonnement, prétendoit le contraire. » Quoiqu'il y ait, » dit-il, quelque raison de dire que la » croyance de l'immortalité de l'ame a » causé de grands désordres dans le monde, par les guerres de religion qu'elle » a excitées de tout tems, il est faux, » même à ne regarder les choses que

» par des vues de politique , qu'elle
 » ait apporté plus de mal que de bien,
 » comme Cardan vouloit le faire ac-
 » croire. » Vous retrouvez encore ici la
 preuve de ce que je vous ai dit en
 commençant , que les opinions de notre
 athée moderne ne sont que des em-
 prunts , & que , s'il rendoit à chacun
 ce qui lui appartient , le fonds qui lui
 resteroit seroit peu considérable. Mais
 ceci est le moins essentiel.

Bayle , dans l'intention de prouver
 le peu d'influence de la Religion sur les
 mœurs , attribue toutes les passions à
 une certaine disposition de tempéra-
 ment , fortifiée par l'éducation , par
 l'intérêt personnel , par le desir d'être
 loué , par l'instinct de la raison , ou
 par de semblables motifs ; il y joint
 ailleurs l'exemple & l'habitude. Quelle
 défiance les hommes ne doivent-ils pas
 avoir de leur raison , lorsqu'on voit
 des esprits aussi supérieurs donner prise
 sur eux par des côtés foibles qu'ils sem-
 blent n'avoir pas apperçus ! N'est-il pas
 étonnant en effet que ce grand dia-
 lecticien , en établissant pour l'origine
 des passions l'éducation & l'exemple ,
 n'ait pas senti qu'il donnoit lieu à des

conséquences contraires à celles qu'il vouloit admettre, & que ces sources dans lesquelles il puisoit les passions, étoient nécessairement formées de sentimens & d'habitudes où la Religion pouvoit être admise; & qu'ainsi il n'étoit pas possible de dire que la Religion n'influoit point sur les mœurs.

L X.

La Religion doit entrer dans l'éducation pour influer sur les mœurs.

SI vous avez bien senti la chaîne de nos propositions précédentes; si vous êtes convaincu que les enfans sont susceptibles d'une sensibilité morale qui ressemble à l'instinct ne demande que les soins d'un bon instituteur pour se développer; si vous pensez comme moi que la notion de l'existence d'un Dieu tient à un sentiment naturel & commun à tous les hommes, vous en conclurez que le moment où l'enseignement de la Religion peut être utile, c'est lorsque le cœur novice de l'enfant

qui ne se gouverne que par des impressions de sentimens, peut recevoir avec fruit l'empreinte de ceux que la Religion, dans sa première simplicité; porte avec elle. Un être bon, juste & puissant qui punit & qui récompense, suffit d'abord pour remplir le cœur des enfans d'une crainte salutaire; non d'une crainte d'esclave, vile & rampante, mais d'une crainte mêlée d'amour, telle que celle que lui inspire un père chéri dont il fait qu'il est tendrement aimé. Je n'ignore pas que cette méthode a été combattue par un écrivain éloquent que nous aimons & & que nous estimons tous deux également; mais toutes les objections qui ont été faites me paroissent plus précieuses que solides, & je dois sacrifier à la vérité la répugnance que j'ai d'en faire l'aveu public.

Quelle idée importe-t-il principalement que l'homme ait du Dieu qu'il adore? Est-ce de son essence.... eh! qui peut le concevoir? *Pour le bien définir, il faut être lui-même.* N'est-ce pas plutôt de ses attributs, sur-tout de ceux qui se communiquent plus naturellement à nous par leurs rapports avec notre être, tels

que la bonté, la justice? L'enfant ne peut-il pas à sa manière les concevoir ou les sentir? Quelque abstraites que soient ces idées, il ne faut qu'un petit nombre d'exemples familiers pour les rendre sensibles au cœur ingénu de l'enfant; & tel est le privilège des sentimens donnés par la Nature qu'ils ne sont point sujets à l'erreur & aux imperfections des opérations de l'esprit dans son développement. L'enfant qui connoit par sentiment ce que c'est que justice & bonté, est aussi avancé que l'adulte ou que le philosophe le plus consommé. Il porte donc, pour ainsi dire, naturellement dans son cœur le sentiment de quelques attributs de la Divinité. Que parle-t-on d'idées fausses données à des enfans sur ces matières? Ce n'est point de notions exactes dont il s'agit ici, c'est de sentimens; gardez-vous bien de confondre les uns avec les autres & d'en intervertir l'ordre. Ne voyez-vous pas que votre enfant vous caresse avant de savoir ce qui le porte à vous aimer? &, malgré toute votre Philosophie, vous en jugeriez peu favorablement, si la sensibilité ne s'énonçoit pas en lui avant la connoissance de ses devoirs.

Ajoutez à ces idées de justice & de bonté, celle de la supériorité de l'Être suprême, de cette supériorité, de cette puissance indéfinie que l'homme primitif reconnut & adora d'abord; ajoutez-y l'idée de la présence universelle de ce Dieu, dont il se croira par-tout environné, & vous verrez de quel secours seront, pour la conduite de votre enfant, ces germes heureux qui croîtront & se fortifieront avec lui. Qu'importe, j'ose le dire, le simulacre que l'imagination de l'enfant pourra peut-être se former, pour y attacher ces attributs dont on lui donnera l'idée? Ce simulacre, quel qu'il soit, disparaîtra peu-à-peu, à mesure que l'impression des idées contradictoires augmentera. Il n'est plus possible qu'un enfant compare Dieu à un homme, dès qu'il saura que Dieu est présent par-tout. L'axiôme qui dit que la partie est moins grande que le tout, n'est pas plus clair, que cette différence de l'homme à Dieu. Mais enfin, si ce sont les notions de ces qualités de l'Être suprême, les plus relatives à l'homme, qu'il lui importe principalement d'avoir & de

sentir , c'est sans doute dans l'âge où elles peuvent faire les impressions les plus profondes , qu'il faut commencer à les graver dans le cœur humain.

Si-tôt que votre enfant fait qu'il est au-dessus de lui un être qui l'aime & qu'il doit aimer , un être juste & bon , c'en est assez pour employer avec succès ces impressions heureuses. Voyez comme une mère sensée & tendre , sans foiblesse , dirige son enfant au bien. Cet enfant a-t-il fait une bonne action ? A-t-il témoigné de la sensibilité à la peine de ses camarades ? A-t-il été de son propre mouvement porter son pain à l'enfant du pauvre qu'il voyoit pleurer à sa porte ? Ce n'est point par des éloges qu'elle cherche à entretenir ces bonnes dispositions ; (les éloges sont un aliment trop dangereux aux enfans , comme aux hommes ,) elle le prend sur ses genoux , elle l'embrasse , elle le caresse , elle lui témoigne une satisfaction qui doit pénétrer dans son cœur , s'il n'est pas un monstre :
« Que je suis heureuse , lui dit - elle ,
» d'avoir mis au monde un enfant qui
» m'aime , & qui fera ma consolation ! »
Le bonheur de plaire à cette mère ten-



- dre , la crainte de l'offenser deviendront des motifs puissans , pour contenir , aiguillonner & diriger cet enfant. Pourquoi voudriez - vous laisser perdre l'effet de ces mêmes sentimens , rapportés à un Être puissant , bon & juste , si c'est un nouveau lien qui puisse assurer votre enfant dans la route que vous lui tracez ? Commence-t-il à faire une bonne action pour vous contenter , ne pouvez - vous pas lui faire sentir de même que cette action plaît à l'Être suprême , dont il a reçu la vie ? Mais cet Être , direz-vous , ne parle point à ses sens ? Eh ! ne voyez-vous pas tous les jours qu'on gouverne les enfans par la crainte de déplaire à un parent éloigné qu'ils n'ont jamais vu ; & que la colère & l'amitié de ce parent , font quelquefois plus d'effet que celles d'un père & d'une mère qu'ils voient sans cesse , & avec lesquels ils se familiarisent ? Ces idées de bonté & de justice que vous lui avez données de la Divinité , ces sentimens d'admiration que vous lui avez inspirés pour ses ouvrages , sont prêts à vous seconder au besoin ; ils fortifieront les bonnes inclinations de votre enfant , ils affoibliront ses pen-

chans vicieux, ils rempliront son cœur jusqu'au temps du développement des passions; & , lorsque l'exemple & les dangereux principes viendront l'attaquer, les anciennes habitudes de l'enfance l'en défendront long-tems, & en amortiront du moins l'effet, si elles ne peuvent prévaloir.

§ LXI.

Des effets de la Religion.

MONTRER comment la Religion peut influer sur les premiers instans de la vie de l'homme, combien elle est propre à fortifier les bonnes inclinations naturelles, c'est assez prouver son utilité; & lorsqu'on viendra parler du fanatisme, des maux qu'il a faits à l'humanité, & de la nécessité de détruire la Religion à cause du fanatisme, je répondrai ce qu'un ancien disoit à des Sophistes aussi peu conséquens: *Pourtant ne faut il pas que la raison fasse comme jadis fit Lycurgus, le Roi de Thrace, qui fit couper les vignes pour*

Plut. De la Vertu morale, traduct. d'Amvet.

autant que le vin enivroit. Mais les inconféquences ne coûtent guère à ceux qui publient des opinions extraordinaires. Ils n'en sont pas moins sûrs d'un certain succès. On passe un mauvais argument à la mauvaise cause en faveur de sa hardiesse, & les meilleures raisons ne sont pas trop bonnes, pour qui défend l'opinion publique. Envain un des plus beaux génies du siècle, l'illustre Montesquieu aura parlé en faveur de l'utilité de la Religion : « En-
 » vain il aura dit que c'est mal raison-
 » ner que de rassembler dans un grand
 » ouvrage, une longue énumération
 » des maux qu'elle a produits, si on
 » ne fait de même de celle des biens
 » qu'elle a faits » : on oublie la justesse de ses réflexions, & le poids de son autorité pour s'enivrer des déclamations d'un inconnu, qui s'acharne à exagérer tous les maux que la Religion a produits. Ne pouvant pas cependant me flatter de rien ajouter à ce qui a été dit sur ce sujet, par le savant & judicieux Auteur de l'Esprit des Lois, je me contenterai de vous y renvoyer, en me bornant à quelques réflexions qui n'auront peut-être plus,

Esprit des
Loix l. XXIV.

pour vous, le mérite de la nouveauté, mais qui auront cet intérêt que vous inspirent les pensées de votre ami, quand vous savez que ce ne sont point des enfans d'adoption.

Il est deux points de vue sous lesquels on peut examiner la Religion : on la peut considérer ou publique, ou privée. Dans le premier cas, il est pour elle un désavantage certain. L'histoire qui ne montre que les révolutions frappantes & les grands événemens, fait mention des catastrophes, des guerres, des désordres que la Religion a pu occasionner, & ne peut marquer les biens qu'elle a produits, parce que ces biens ne se sont faits que par une lente succession, par des progrès imperceptibles qui ne forment pas d'époque, & qui échappent aux regards des observateurs. Ainsi le bien que la Religion a fait, n'étant principalement senti que dans ses influences particulières, demande pour être apperçu plus de sagacité, de patience & d'étude. Il ressemble à l'eau qui filtre lentement à travers les terres pour les féconder, tandis que les mauvais effets de la Religion ressemblent aux torrens qui, for-

més par ces mêmes eaux , se répandent sur la terre , & désolent quelques cantons.

Ce n'est pas cependant que la Religion ne puisse offrir dans ses effets, des avantages évidens. En est-il de plus frappant que celui d'un culte public qui réduit les hommes à leur ancien état d'égalité, lorsque prosternés dans les temples, ils vont tous sans distinction de rang reconnoître au pied de l'Eternel leur misère & leur foiblesse? Pour un homme capable de sentiment & de réflexion, il n'est peut-être point de spectacle plus touchant. Quel est le but des sociétés? C'est d'apprendre aux hommes à s'aimer, à s'entraider. Mais pour leur inspirer cet esprit, il faut qu'ils se voient, qu'ils pensent souvent ensemble; autrement chaque famille vivra séparée & ne tiendra plus au reste du corps politique. Quoi de plus propre que le culte public de la Religion pour rassembler les hommes, pour les habituer à se voir réunis par les mêmes sentimens & les mêmes pensées, pour reconcilier le pauvre avec le riche en faisant disparoître les distinctions humiliantes de l'ordre civil, pour
apprendre

apprendre enfin aux hommes qu'ils sont frères, & leur montrer qu'il est un lieu sur la terre où les hommes puissans reconnoissent leur foiblesse, les riches leur misère, les orgueilleux leur bassesse. Les temples sont, ainsi que les tombeaux, le séjour de l'égalité; ils annoncent la folie des vanités humaines, l'humiliation des Grands de la terre & la consolation des foibles. Nouveaux Erostrates qui voulez brûler ces saints azyles, connoissez donc les maux que vous voulez faire; ou rendez l'homme à l'état sauvage, ou laissez-lui les liens les plus doux de la société, & le contrepoison des maladies qu'elle fait naître.

Mais, si c'est dans les influences particulières de la Religion qu'il faut principalement étudier le bien qu'elle peut produire, nos destructeurs se sont-ils donné la peine d'examiner la différence qui se trouve entre ces familles où préside la Religion, & celles qui n'ont pour guides que les exemples & la morale du monde? Combien, dans les premières, tout annonce la subordination, l'ordre & la paix! La probité, la bienfaisance, une certaine dignité par-

ticulière qui caractérisent ces familles; passent sans s'altérer de générations en générations. On y voit les pères unir des talens distingués à la plus grande simplicité de cœur; des mères s'occuper uniquement du soin de leurs enfans, les prêcher de bouche & d'exemple, leur inspirer l'amour de leur famille & de leur patrie, & ne point affecter une liberté d'esprit si contraire à la modestie de leur sexe & si dangereuse pour les mœurs. Qu'on ne prenne point ceci pour une vaine déclamation, c'est une image fort imparfaite des modèles qu'on peut trouver dans tous les rangs, mais principalement dans ceux où la médiocrité de la fortune maintient la sagesse des mœurs. Tableaux touchans! que nul homme sensible, même avec des opinions contraires, n'a jamais pu voir qu'avec vénération (1).

Je ne prétends point à beaucoup près

(1) On peut dire de la Religion, lorsqu'elle épure & qu'elle sanctifie les mœurs, ce que Xénophon disoit de la pudeur. Ceux qui en ont sont respectés par ceux même qui en ont le moins. *Cyrop. liv. VIII.*

étaier ici tous les avantages de la Religion dans le particulier. Le plus grand de tous, c'est de parler au cœur. Prétend-on inculper la Religion en disant qu'elle offre peu d'idées nettes à l'esprit? Encore une fois ce ne sont point, comme Bayle l'avoue lui-même, les connoissances, les systêmes, les principes & les conséquences qui gouvernent les hommes, ce sont les sentimens; & si la Religion présente peu de notions claires, elle nourrit l'ame de sentimens énergiques, qui, bien dirigés, font le bonheur & l'espoir du citoyen & la force de la société. Car Bayle (il n'est point suspect dans ces matières) Bayle a reconnu que la Religion avoit pour effet principal d'attacher les peuples au pays qu'ils habitent; & Machiavel ne pouvoit s'empêcher de dire *dove è Relligione, si presuppone ogni bene; così dove ella manca, si presuppone il contrario*. Comment en effet un homme un peu sensé peut-il imaginer que tant de gens occupés du soin journalier de gagner leur pain à la sueur de leur front, auront le tems de se livrer à des méditations abstraites de l'amour de l'ordre, du bien & du mal moral relativement

Pensées sur
les Comètes.

à la société, & des rapports nécessaires de son intérêt propre avec le bien général? On croit répondre à cela que, dans une société bien ordonnée, le particulier se portera sans peine au bien, que les Lois suppléeront à la Religion, & que ce sera la faute du Législateur s'il se commet encore des crimes. J'ai de la peine, je l'avouerai, à entendre de sang-froid les décisions présomptueuses de tous ces Philosophes spéculatifs, qui sans cesse perdant de vue les lumières que l'histoire peut leur fournir, arrangent le monde à leur fantaisie. Observez les Gouvernemens les plus sages, vous y voyez les passions empiéter peu à peu sur les lois, l'administration se déformer, & le désordre succéder à l'ordre le mieux établi. Laissez faire ces Philosophes; ils conduiront les hommes par l'évidence; ce n'est qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, qu'on peut se promettre de les rendre meilleurs & plus heureux. C'est une belle chose que cette évidence dans la bouche de nos Docteurs; c'est dommage qu'elle fasse rire ou hausser les épaules à tous les gens sensés qui ne sont pas imbus de leurs

sublimes connoissances. Si quelque opinion porte le caractère de l'évidence, c'est celle qui attrache à ses antagonistes les plus redoutables, des aveux contraires à leurs systèmes. Bayle combattant pour l'indifférence de la Religion, & montrant malgré lui, par des aveux formels, ou par des conséquences indirectes, son influence & son utilité, prouve plus en sa faveur que tous nos argumens ne pourroient faire. Enfin, s'il est évident que la Religion des Anciens, dans sa première simplicité, étoit utile aux peuples, de quel avantage ne fera pas la Religion Chrétienne dont la morale sublime laisse loin derrière elle tout ce que les Philosophes ont inventé de plus sage sur la conduite de l'homme!

§ LXI

Injustice des reproches faits à la Religion.

EXPIATIONS, droit d'asyle, superstition, abus, fanatisme, voilà les vices principaux que l'auteur du système de

la Nature reproche à la Religion. Dans toutes les Religions anciennes il y a eu des expiations, & l'on peut dire que, parmi les pratiques religieuses, il n'en est peut-être point de plus sensée, de plus utile & de mieux assortie à la faiblesse humaine, que celle qui donne au prévaricateur un moyen de rentrer en grace avec lui-même & avec la société. Mais notre Philosophe affectant de méconnoître cet avantage & de dénaturer les conséquences les plus évidentes, avance au contraire que les expiations ne font qu'encourager au crime par la facilité de l'expier.

Voyez les
Eratiques.

Personne n'a mieux que Platon couvert de ridicule ces sophistes qui parlent de tout sans rien connoître à fond, & qui trouvent ainsi le moyen d'en imposer à la multitude dans les choses qui semblent indifférentes; car leur crédit tombe par-tout où leurs méprises & leur ignorance pourroient être dangereuses. Malgré leur habileté dans la marine, qui voudroit les prendre pour pilotes? & malgré leurs lumières en médecine, qui voudroit d'eux pour médecins? Que n'eût pas dit Platon de ces Philosophes, qui, dans leur obscure

terraite, ignorant comment le monde se gouverne, osent cependant opposer leurs décisions à ces législateurs célèbres dont les établissemens ont si bien prouvé leurs connoissances & leur sagesse ? Mais indépendamment du ridicule de ces assertions téméraires, connoissez-en l'absurdité. Combien de crimes les passions ne font-elles pas commettre, qui remplissent ensuite de honte & de remords le cœur du criminel ! Cette honte & ces remords seront-ils en pure perte, ou ne serviront-ils qu'à bourreler éternellement un malheureux qui s'est abandonné un moment aux conseils de ses passions. Si la Religion est faite pour des mortels foibles, imprudens, légers, plus fous que méchans, ne doit-elle pas se prêter à leur nature & compatir à leur foiblesse ? La Religion pardonna donc, mais sans empiéter sur le droit naturel, & laissa à l'offensé, ou à la partie publique qui le représentoit, le droit de punir l'offenseur.

Si le droit d'asyle poussé trop loin en Grèce, ainsi que chez quelques peuples modernes, fut regardé avec quelque raison comme une source de désordres, n'étoit ce pas un abus condamnable

d'une institution sage dans son principe, puisque ces asyles chez les Grecs, comme chez les Hébreux, ne furent originellement établis que pour les crimes involontaires? La Religion alors sembloit donner la main à la Politique pour défendre des citoyens malheureux contre les poursuites des vengeurs armés contre eux.

Ces établissemens, si sages & si utiles dans leur institution, n'ont besoin que d'attester l'histoire pour se justifier. Et combien n'y auroit-il pas à louer la Religion ancienne même, qui n'ayant pas encore assez de perfection pour abolir la servitude, offroit du moins aux malheureux esclaves persécutés par leurs maîtres, une protection & une retraite que les plus grands criminels n'auroient osé violer?

Le Philosophe, convaincu de l'avantage de la Religion par ses effets publics que nous venons d'observer, l'attaquera peut-être maintenant par ses effets particuliers, &, plaignant l'état du superstitieux, s'emportera sans ménagement contre ses dogmes & contre ses principes. Mais pourquoi imputer à la Religion un vice inhérent à la na-

rare de l'esprit humain. Ce n'est pas dans la Religion seule, qu'il est des superstitieux; il en est dans tous les sentimens qui affectent l'homme, dans tous les intérêts qui l'occupent; il en est jusques dans cette passion basse qui rassemble une troupe d'hommes ouïss autour d'un lansquenec ou d'un pharaon. Plutarque, un des écrivains de l'Antiquité qui s'est déchaîné avec le plus d'ardeur contre la superstition, se garde bien dans le portrait terrible qu'il en fait de la confondre avec la Religion. « Il faut fuir, dit-il, la superstition avec
 » ménagement & avec précaution, & non pas comme ceux qui, fuyant des bêtes féroces ou des vulturs, tombent dans des cavités & des précipices qu'ils n'ont pas aperçus. C'est le sort de ceux qui, fuyant la superstition, se jettent dans l'athéisme. » Plutarque n'ignoroit donc pas qu'il est de ces esprits inconsidérés & bouillans, qui, ne sachant jamais prendre de parti modéré, passent d'une extrémité à une autre, & qui, dans les choses les plus graves, se décident par humeur, arrangent ensuite les argumens de leur raison sur les visions de leur mélancolie.

De superstit.

lie. Qu'attendre de ces fortes d'esprits ? Ils voudront vous persuader que celui qui croit un Dieu, est déjà voisin de toutes les misères de la superstition & des fureurs du fanatisme; mais en même tems que vous verrez ceux-ci passer dans le parti de l'athéisme, pour fuir, comme dit Plutarque, ces monstres dont ils sont épouvantés, vous en verrez d'autres repasser de l'athéisme à la superstition la plus méprisable. L'antiquité nous en fournit un exemple dans une épigramme curieuse rapportée par Hésichius. Je ne puis m'empêcher de vous la traduire, elle n'est pas indifférente dans un sujet où les exemples valent mieux que les assertions : la voici.

» Bion, natif de Borystène en Scythie, publioit qu'il n'y avoit point de Dieux. S'il eût persévéré dans ce sentiment, on eût dit : Il s'est trompé; mais, dans ses erreurs, il a parlé comme il pensoit. Une maladie sérieuse & l'approche de la mort l'ayant rempli de terreurs, cet homme qui nioit l'existence des Dieux, qui n'étoit jamais entré dans un temple, qui insultoit par ses railleries qui conque sacrifioit aux Immortels,

» maintenant brûle dans toute sa mai-
» son , dans ses foyers , sur les autels ,
» la graisse des victimes , & fait mon-
» ter la fumée des parfums jusques
» aux Cieux. Il fait bien plus , il
» livre son cou tremblant aux empor-
» temens d'une vieille magicienne , il
» se fait lier les bras , il attache un ra-
» meau d'olivier sur le haut de sa por-
» te ; il n'y a rien enfin qu'il ne tente
» pour éviter de mourir ».

Ne croyez donc point que l'athéisme soit un port tranquille où les foiblesses & les terreurs ne sauroient atteindre ; c'est un abysme ténébreux où la Nature vient encore réclamer ses droits dans le cœur de l'athée & le tourmente sourdement , ainsi que ces remèdes trop foibles qui fatiguent le malade sans le soulager. La fureur qui l'anime annonce ses agitations & décèle son trouble , comme ses inconséquences dévoilent ses erreurs. Voyez avec quel acharnement notre athée moderne rend la Religion comptable des crimes de quelques hommes qui l'ont fait servir de prétexte à leurs fureurs. La Religion étant un mobile extrêmement actif , est il étonnant que cet instrument effi-

cace ait souvent servi les passions des hommes? N'en a-t-il pas été de même de tout sentiment énergique dont ils ont abusé? » Si je voulois, dit Montesquieu, raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les lois civiles, la Monarchie, le Gouvernement Républicain, je dirois des choses effroyables ». Quand les Athéniens firent condamner par l'ostracisme les Cimon, les Milriade, les Thémistocle, c'étoit un abus cruel d'un Gouvernement Démocratique, qui confirmoit par des injustices même cette liberté dont ils étoient si jaloux. Ces abus sont du même genre & ne sont pas moins révoltans que les accusations atroces dont la Religion fut le prétexte, & qui eurent pour objet de servir la vengeance ou la jalousie des hommes puissans. Si Urbain Grandier fut accusé de sortilège, jugé & puni comme tel; si Casimir Lissinski fut accusé d'athéisme & condamné au feu; croit-on que, quand même la Religion n'eût pas subsisté, l'ennemi d'Urbain Grandier & l'Evêque de Posnanie eussent épargné ceux qui furent les victimes de leurs fureurs? Et, puisque les abus du Gou-

Esprit des
Loix, l. XXIV.

L'an 1688.

vernement ne sauroient faire conclure aux gens sensés qu'il ne faut point de Gouvernement, les abus de la Religion ne sauroient être allégués pour prouver qu'il ne faut point de Religion.

Faudra-t-il encore accuser la Religion, & conclure à son anéantissement, parce que les hommes se méprennent sur leur croyance & sur leurs principes, & que cette méprise a pu occasionner de grands malheurs? J'aimerois autant imputer à la Nature les cruautés qui se commettent dans de certains pays où les jeunes gens égorgent les vieillards caduques pour leur épargner les maux de la vieillesse. Ces cruautés ne sont-elles pas une méprise de la Nature même, & faudra-t-il, pour prévenir ces abus dépendans de quelques circonstances, conseiller aux hommes de renoncer aux sentimens de la Nature?

Notre Philosophe insiste, & , mettant en comparaison la Religion & l'athéisme, il croit triompher de ce que celle-là, par les fureurs du fanatisme, a causé beaucoup de maux, & que l'athéisme n'en a jamais produits. Mais comment ne voit-il pas que c'est comparer les vivans aux morts? La Religion qui excite & enflamme le cœur

de l'homme , a nécessairement occasionné beaucoup de maux parmi une foule de biens plus multipliés , plus répandus & moins visibles. Elle a eu cela de commun avec toutes les sortes d'enthousiasme dont les hommes ont été susceptibles. C'est un inconvénient nécessairement lié à tout sentiment qui donne à l'ame beaucoup d'énergie , comme l'honneur , l'amour de la gloire , l'amour de la Patrie ; puisque ces sentimens si beaux , si grands , si sublimes ont fait commettre des actions féroces qui les pouvoient faire regarder comme des impulsions fanatiques. N'a-t-on pas vu chez les Romains des Brutus , des Manlius renoncer aux sentimens de la Nature pour satisfaire à l'amour de la Patrie ? N'a-t-on pas vu chez les Spartiates des femmes , des mères étouffer la voix de la Nature , & , loin de pleurer leurs fils morts en combattant , mêler leurs chants d'allégresse aux chants des vainqueurs ? Les Phéniciennes & les Carthaginoises dansant autour du bucher où elles avoient précipité leurs enfans , n'avoient qu'un fanatisme d'un autre genre. N'a-t-on pas vu l'honneur cruel , long-tems le soutien d'un grand Empire , armer pour des riens les Ci-

toyens les uns contre les autres, & faire périr en détail des milliers de braves gens qui étoient autant de fanatiques ? Objectera-t-on les attentats commis par le fanatisme de la Religion ? N'en vit-on pas de semblables autorisés par le fanatisme de la liberté ? Tel qui déclamera contre Judith assassinant Holopherne, exaltera ce fier Romain qui voulut assassiner Porfenna, & l'ingrat Brutus qui poignarda César. N'est-ce donc pas un vrai préjugé dans ceux qui se disent les ennemis des préjugés, de rendre la Religion comptable des erreurs & du délire de l'esprit humain ?

§ LXIII.

Combien la justification de l'Athéisme est illusoire & fausse.

Peut-on croire de bonne foi plaider avec avantage la cause de l'athéisme, en disant qu'il n'armera point les hommes les uns contre les autres, qu'il n'excitera point de haines, de divi-

sions, de guerres intestines, & que l'humanité n'aura point à gémir de ses effets. Si l'indifférence de l'athéisme pouvoit être alléguée pour la justification, il faudroit que tous les sentimens nobles, grands, généreux qui affectent le cœur humain, pussent être regardés comme inutiles ou comme dangereux; & qu'on accordât que l'état des hommes morts de la mort de l'ame, & qui, par l'extinction de tous les sentimens, ont acquis la suprême indifférence, mérite d'être préféré à l'état de ceux qui, ayant conservé ces affections, doivent éprouver les biens & les maux qui en résultent. Eh! qui voudroit préférer les ténèbres à la lumière, parce que le soleil qui la dispense attire les nuages dont se forment les tempêtes?

Mais c'est peu de justifier le système en lui-même, on veut en justifier la publicité; & on croit y être parvenu en disant que le paisible Epicure n'a point troublé la Grèce, & que le poëme de Lucrèce n'a point causé de guerres civiles à Rome. Nous avons déjà remarqué qu'Epicure ne publia son système qu'avec beaucoup de mé-

nagemens. Mais il importe d'observer que ce Philosophe ne parut que dans la décadence des Grecs : que les tems les plus brillans de Sparte & d'Athènes furent ceux où la Religion étoit le plus en honneur : qu'aussi-tôt que les Sophistes parurent, l'amour de la Patrie, le courage, l'honneur devinrent, ainsi que la Religion, des problèmes indécis qui tenoient l'esprit en suspens & le cœur dans une molle léthargie ; & qu'ainsi on pourroit lier la décadence de la Nation à celle de tous les sentimens moraux qui l'animoient autrefois, & demander aux partisans de l'indifférence, dans quel tems de la Grèce ils eussent voulu vivre ; dans celui de sa gloire & de sa liberté, ou dans celui de son abaissement, de ses dissensions & de sa servitude ?

Je veux cependant croire qu'Epicure produisit peu d'effet dans un pays livré depuis long-tems aux Sophistes, & que son système, préparé par celui de Démocrite, n'occasionna aucune révolution ; je veux que Lucrèce n'ait pas été plus dangereux chez les Romains. En effet l'influence de ces systèmes ne pouvoit être ni bien prompte, ni bien sen-

sible dans ces sortes d'écoles où les Citoyens oisifs alloient passer quelques heures de loisir pour se délasser de leurs affaires, & où la subtilité du maître les amusoit plus qu'elle ne les instruisoit ; & dans ces ouvrages qui, répandus en un petit nombre de manuscrits, étoient conservés précieusement par ceux qui les possédoient. Mais quelle différence ! Tel écrit qui pouvoit être alors sans conséquence, seroit aujourd'hui un attentat criminel contre la paix publique. Dès qu'un ouvrage, à la faveur de l'impression, a pris l'essor, il n'est plus rien qui puisse l'arrêter. L'avarice d'un côté & la curiosité de l'autre lui ouvrent par-tout des issues. Il se multiplie à l'infini. Chacun lit avec avidité un ouvrage hardi dont tout le monde parle. La hardiesse & la singularité entraînent tous les lecteurs. L'art du sophiste échappe à la multitude, les conclusions frappent tout le monde, & tout ce qu'on peut conserver d'un écrit assez volumineux est un poison caché qui fermente dans le cœur. Quand il n'en résulteroit que des doutes sur l'existence de la Divinité, sur les fondemens de la morale, sur les devoirs de l'homme,

sur tous les sentimens naturels qui nous lient les uns aux autres, comment l'auteur ose-t-il dire que le système de l'athéisme ne sauroit être dangereux? il semble qu'étonné lui-même de tout le mal qu'il peut produire, le remords vient tourmenter son ame, il cherche à se faire illusion, il veut se persuader que le monde abusé par la superstition & déchiré par le fanatisme, avoit besoin d'une réforme qui supprimât tout culte & toute Religion. Je crois voir un assassin qui vient d'égorger un gourmet, justifier cette action par le mal dont il l'a délivré.

§ LXIV.

L'Auteur du Système de la Nature se contredit en se justifiant.

LE système de l'Athéisme n'est point fait pour le peuple, il n'est point fait pour les esprits frivoles & dissipés, il n'est point fait pour les ambitieux, il n'est point fait pour un grand nombre de personnes instruites & sans courage.

Voilà comme s'excuse notre Auteur, mais cette justification s'accorde-t-elle avec ses principes ? Il nous a répété, dans tout son Livre, que la nature seule étoit capable de nous instruire de nos devoirs ; que le but de la nature étoit de nous rendre heureux ; que l'évidence pouvoit seule produire cet effet ; on peut donc en conclure que, suivant les vues de la nature, cette évidence doit être facile, communicable ; or le système de l'Athéisme dérive naturellement, des principes donnés par la nature, comment donc ce système sera-t-il si difficile à saisir & à concevoir ? Comment lorsqu'une fois il aura été présenté dans tout son jour, ne fera-t-il pas les plus grandes impressions ? L'évidence qu'il apporte doit aisément triompher des esprits, quelque enveloppés qu'ils soient par les passions & les préjugés, qui ne sont que l'ouvrage de l'homme, tandis que l'évidence en question est l'ouvrage de la nature même. Ou, si ces passions & ces préjugés sont également les productions des causes naturelles, il y a de la folie de détruire d'un côté l'ouvrage de la nature, pour en substituer un autre.

Ce système de l'Athéisme ne sera donc pas seulement par son évidence, à portée des génies privilégiés que semble désigner notre Philosophe, il sera encore facilement saisi par tous ces hommes simples qui sont, aussi-bien qu'eux, les enfans de la Nature. Cette mère sage ne voit sans doute pas, avec le même dédain qu'eux, cette multitude d'hommes qu'ils traitent de fots, d'imbécilles, & auxquels ils prodiguent tant d'autres épithètes révoltantes dans la bouche de ces Philosophes, dont l'humanité & la modestie devroient être les premières qualités: Et, si notre bonheur ne lui a pas été plus indifférent que celui de ces prétendus sages, elle doit de même nous en avoir ouvert la route.



C O N C L U S I O N .

JE crois, mon ami, vous avoir tenu parole ; & vous avoir assez montré les conséquences des assertions fondamentales du matérialisme. Il est tems de finir & de laisser la carrière à ceux qui la pourront mieux remplir. Ce que j'ai dit, suffit pour vous, dont je connois le jugement & la sensibilité. J'aurois pu m'étendre davantage, mais je vous aurois moins donné lieu d'exercer votre cœur & votre esprit. Ce ne sont ni les argumens multipliés, ni les déclamations entassées, qui peuvent gagner un lecteur tel que vous. Il ne faut que vous conduire dans le point-de-vue favorable, & vous laisser ensuite exercer vos facultés. Voilà tout ce qui étoit en mon pouvoir, & tout ce que j'ai eu le courage de tenter. Maintenant quand vous rencontrerez de ces sortes d'ouvrages, où un seul homme vient juger la multitude, & opposer ses décisions à l'assentiment universel, je fais ce que vous en penserez. Lorsqu'en

anéantissant les notions de l'existence d'un Dieu, & toute vérité de sentiment, on voudra établir les vrais principes de la morale, je fais comme vous traiterez ces Charlatans, qui nous donnent la mort en nous donnant leurs remèdes. Dans tous ces édifices élevés par les Sophistes, vous irez d'abord examiner les fondemens, & vous verrez ensuite si vous pouvez habiter avec eux; vous n'oublierez point dans leurs écrits, de remarquer leurs inconséquences & leurs contradictions, vous les démêlerez du labyrinthe de leurs longues déclamations, & de leurs assertions tranchantes; & vous comparerez enfin l'état lugubre & sinistre où vous réduisent de pareilles lectures, avec celui où vous vous trouvez quand votre ame exaltée par les sentimens les plus vifs d'admiration & de reconnoissance, s'élève vers l'Être infini dont vous tenez ces facultés, & à qui vous en offrez l'hommage. Au lieu de cet abysme du néant où vous étiez prêt à tomber, vous revoiez, d'un regard consolant, autour de vous l'immortalité qui vous attend. Vous êtes convaincu que le Dieu que vous sentez dans votre cœur, n'est pas un

